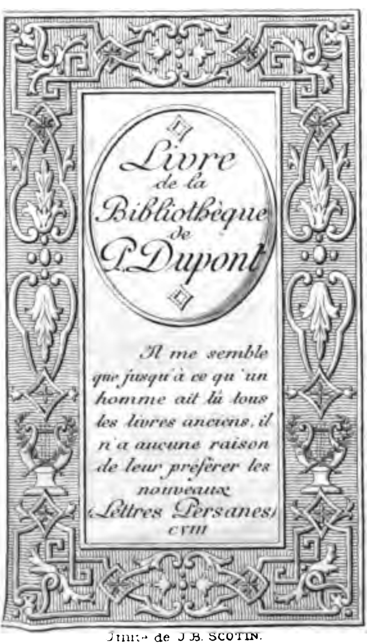




Imité de J.B. SCOTIN.



22158

Pas en complet [illegible]
des [illegible]
à la fin [illegible]

complet en 2 vol
(cf "Avis" p. 22 de la pref

ŒUVRES DIVERSES

DE

Mr. ROUSSEAU.

Nouvelle EDITION revûë, corrigée & augmentée par lui-même.

TOME PREMIER.



A LONDRES;

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCCXXXI.

PREFACE

DE LA

PREMIERE EDITION.

VOICI enfin une Edition fidélle du petit nombre d'Ouvrages qui m'ont acquis, malgré moi, la qualité d'Auteur; & qui n'auroient peut-être jamais vu le jour, du moins pendant ma vie, si mes ennemis en avoient toujours fait aussi peu de cas que j'en ai fait moi-même. En effet, sans vouloir faire parade de ma modestie, je puis assurer que depuis qu'on s'est avisé de parler de mes Ecrits dans le monde, ni l'approbation de quantité de Personnes illustres, qui ont souvent souhaité de les entendre, ni même les loüanges chagrines de plusieurs Beaux-esprits, qui ne m'ont pas jugé indigne de leur mauvaise humeur, n'ont jamais pu m'inspirer cette bonne

Ecrits. La malice la plus étudiée ne sauroit rien ajouter aux raffinemens que leur malheureuse industrie a sçu mettre en œuvre pour les rendre odieux ou méprisables : tantôt par des applications malignes, tantôt par des titres insolens, le plus souvent en me prêtant leurs propres vers ; & toujours en défigurant les miens d'une maniere à les rendre aussi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans sous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire sont en droit de charger les Auteurs un peu connus des sottises de ceux qui ne le sont point ; & sans remonter plus haut, je me souviens que M. Despréaux m'a montré plusieurs fois, pour me consoler, des Satires de l'Abbé Cotin & d'autres Ecrivains du même ordre, que bien des Gens assuroient encore être de M. Despréaux, sur la foi de quantité d'Editions étrangéres où elles se trouvent imprimées pêle-mêle avec les autres Ecrits. Ce que je ne rapporte

opinion ſi ordinaire aux Auteurs qui ſe font imprimer ; & quelque peine que je me ſois toujours donnée à travailler mes Ouvrages, j'avouerai de bonne foi qu'il m'eſt rarement arrivé d'en faire quelqu'un dont j'aye été content. Auſſi, loin de me faire un mérite d'avoir réſiſté ſi long-tems aux inſtances que mes amis m'ont faites de les publier, je confeſſerai, ſi l'on veut, qu'il y a eu dans ma réſiſtance autant de vanité que de modeſtie, & peut-être, ſi j'en avois été le maître, n'aurois-je jamais conſenti à les mettre au jour, perſuadé, comme je le ſuis, qu'un Ecrivain un peu ſoigneux de ſa gloire, n'a jamais trop de la moitié de ſa vie pour faire un Livre, & de l'autre moitié pour le corriger.

Mais ce qui juſqu'ici a peut-être été une modération digne de loüange, deviendroit aujourd'hui une inſenſibilité tout-à-fait inexcuſable, par l'abus qu'une cabale de gens envenimez continue tous les jours de faire de ma retenue & de mon indifférence pour mes

Ecrits. La malice la plus étudiée ne sauroit rien ajouter aux raffinemens que leur malheureuse industrie a sçu mettre en œuvre pour les rendre odieux ou méprisables : tantôt par des applications malignes, tantôt par des titres insolens, le plus souvent en me prêtant leurs propres vers ; & toujours en défigurant les miens d'une maniere à les rendre aussi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans sous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire sont en droit de charger les Auteurs un peu connus des sottises de ceux qui ne le sont point ; & sans remonter plus haut, je me souviens que M. Despréaux m'a montré plusieurs fois, pour me consoler, des Satires de l'Abbé Cotin & d'autres Ecrivains du même ordre, que bien des Gens assuroient encore être de M. Despréaux, sur la foi de quantité d'Editions étrangéres où elles se trouvent imprimées pêle-mêle avec ses autres Ecrits. Ce que je ne rapporte

pas pour vouloir me mettre en paralléle avec un aussi grand Maître, de qui je tiens à honneur d'avoir appris tout le peu que je sçai du métier de la Poësie : mais pour faire voir que je n'ai pas été le seul martyr des Cotins de mon siécle, & que les Personnes sages ne doivent jamais juger d'un Auteur sur ce que le bruit commun lui attribue ; mais seulement sur les Ouvrages qu'il reconnoît & qu'il publie lui-même.

Ces considerations avoient déja fort ébranlé la résolution que j'avois faite de laisser reposer mon Livre, suivant le précepte d'Horace, ou du moins d'attendre que je pusse l'augmenter de quelques nouvelles Allegories, que j'ai dans l'idée, il y a déja long-tems. Mais j'avoüe que toute ma fermeté a achevé de m'abandonner à la nouvelle de cette impudente Edition annoncée il y a six mois dans les Gazettes de Hollande, & que tout ce qu'il y a dans Paris de Poëtes réprouvez regardent d'avance comme le sceau qui doit faire passer leurs mensonges à la Posterité.

A la vérité le Sr. du Fresni, leur confrere, leur avoit déja donné un avant-gout de cette joye future. Tout le monde sçait à présent que le Sr. du Fresni a succedé à M. de Visé dans le glorieux emploi d'Auteur du Mercure galant, & qu'il a toutes les qualitez que les amis du défunt pouvoient desirer pour faire long-tems regretter son prédecesseur. Je fus averti dès le mois d'Avril dernier, que ce galant homme se donnoit la liberté d'imprimer piece à piece mes Ouvrages, habillez à sa mode, & au gout des honnêtes gens, à qui il vouloit faire plaisir. Je lui écrivis sur cela aussi civilement que j'aurois pu faire à un Auteur qui auroit mérité quelques égards. Il ne jugea pas à propos de m'honorer d'une réponse. Au contraire il recommença de plus belle à user de mes vers, comme d'un bien dont il auroit obtenu la confiscation, & il a continué de vivre de sa proye, jusqu'à ce qu'elle lui ait manqué tout à fait. Ensorte qu'une partie de mes Ecrits a déja eu l'honneur de paroître

ſous les enſeignes du Sr. du Freſni, & de groſſir un Livre qui, après quarante années de poſſeſſion, ſe maintient toujours fierement dans la place, qu'un Auteur lui a aſſignée au deſſous du rien.

C'en étoit bien aſſez pour deshonorer des Ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'étoit pas ſeulement queſtion de les flétrir pour un tems, il falloit perpétuer en quelque ſorte cette flétriſſure, en les ramaſſant en un corps, & en y joignant toutes les infamies & toutes les groſſieretez, que mes ennemis ont interêt de faire paſſer ſous mon nom. Cela ne ſe pouvoit pas en France, & comme les Libraires de Hollande ſont tous les jours attrapez aux libelles que ces Meſſieurs leur envoyent, il falloit trouver quelqu'un qui eût le front aſſez large pour ſe rendre caution de celui-ci en l'état où ils l'ont mis, & pour ſe vouloir charger, s'il faut ainſi dire, de toutes les ordures & de toutes les iniquitez du Peuple. Veritablement ils ne pouvoient jetter les yeux ſur un Sujet plus propre à cela,

que celui qu'ils ont choisi ; homme accoutumé à ne rougir de rien, & que la bassesse de ses mœurs, aussi bien que de son stile, a rendu si méprisable, que personne n'ose l'avouer ni pour ami, ni pour ennemi. Il y a vingt ans qu'il cherche à s'attirer quelque adversaire qui le puisse faire connoître, semblable à cet impertinent, dont il est parlé dans Tacite, qui attaquoit les honnêtes gens de Rome, *ut magnis inimicitiis clarescerit*, & il a eu le malheur de n'offenser personne, en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ses semblables, & je suis persuadé que c'est faire honneur à des hommes de cette trempe, que de parler d'eux, même avec mépris. Il me suffit que le public soit informé du tort qu'on m'a voulu faire, & qu'il puisse être une bonne fois en état de juger de la différence qu'il y a de mon langage à celui que l'imposture m'attribue.

C'est le but que je me propose, en donnant cette Edition, dans laquelle

j'ai ramaſſé tout le peu de Vers dont je ſuis véritablement l'Auteur ; à la réſerve de quelques Pſeaumes, qui ſont moins travaillez que le reſte, & de trente quatre Epigrammes, que je trouve moi-même un peu trop libres pour être imprimées avec des piéces plus ſérieuſes ; quoiqu'elles ſoient infiniment moins hardies que quantité d'Ouvrages de cette eſpece, qui ont eu pour Auteurs des Gens d'un mérite & d'une probité hors d'atteinte. Car, ſi l'on veut parler ſans prévention, on conviendra que rien n'eſt plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il ſe donne quelquefois en écrivant : & quoique la Morale Chrétiénne ait raiſon de condamner ces ſortes de libertez, il eſt certain que la Morale du Monde leur a toujours fait grace, ſur tout lorſque les Auteurs ont pris ſoin d'éviter les termes groſſiers & qui pouvoient choquer la bienſéance ordinaire. L'Antiquité nous a conſervé des Epigrammes de Platon,

qui pafferoient aujourd'hui pour très-fcandaleufes. Cela n'a pas empêché que Platon n'ait été regardé dans tous les tems comme le plus fage des Philofophes ; & Virgile n'en a pas moins paffé pour le plus modefte de tous les Poëtes prophanes, quoiqu'il ait fait plufieurs Vers extrêmement licentieux. Car, fans parler des amufemens poëtiques, dont fes Hiftoriens font mention, que peut-on imaginer de plus libre que le fens naturel de ces Vers de la troifiéme Eglogue : *Novimus & qui te, &c.* & quantité d'autres endroits des Bucoliques, qu'on ne fait pourtant nulle difficulté de donner à traduire & à apprendre par cœur à la jeuneffe, non plus que les Satires de Perfe, Poëte auffi recommandable par la douceur & par la chafteté de fes mœurs, que par la hardieffe & la liberté de fa plume ?

Que fi nous voulons nous rapprocher de notre tems, nous trouverons que la même licence a été pouffée encore plus loin parmi les Auteurs modernes, fans que leur réputation en ait

souffert aucune altération. On se rendroit ridicule, si on prétendoit que Bocace & l'Arioste ont été de malhonnêtes gens, parce que leurs plaisanteries passent un peu l'enjouement ordinaire; & si on disoit que Pétrarque est indigne des éloges qu'il a reçûs, parce qu'il décrit trop naïvement ses Amours avec la belle Laure. Je ne parle point de la hardiesse des images & des expressions du Roman de la Rose, quoique les Auteurs de ce Poëme fussent dans les Ordres sacrez, & vécussent dans un siécle où la Religion étoit sans comparaison plus respectée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais que dirons-nous d'une Princesse, qui a fait l'admiration de son siécle, & que la médisance même a été forcée d'estimer, non seulement comme une très-grande Reine, mais comme une femme d'une sagesse accomplie? Je parle de la Reine de Navarre, sœur de François premier, dont l'Heptameron est encore entre les mains de tout le monde. C'est un recueil de Contes qui roulent la plupart,

aussi bien que ceux du Duc de Bourgogne, sur les bons tours des Moines, & qui sont écrits avec autant de liberté pour le moins que tous ceux de Bocace. Cependant la vertu de cette Princesse n'en a pas paru pour cela moins digne des éloges de tous les hommes, & en particulier de M. de Thou, le plus sage de nos Historiens. Que dirons-nous encore d'un des plus galans hommes du siécle passé, je veux dire M. de la Mothe le Vayer, Précepteur de feu Monsieur, frere unique du Roi ? Il y a certainement peu d'Ouvrages dans notre Langue aussi hardis que son Hexameron rustique & ses Entretiens d'Orasius Tubero, qui non seulement sont écrits avec une liberté plus que cynique, mais où le Pyrrhonisme se produit avec une franchise tout-à-fait extraordinaire. On ne voit pourtant point que ces deux Livres ayent fait tort, ni à sa reputation, ni à sa fortune : puisqu'au contraire une Reine illustre par sa vertu & par son courage, & un Cardinal célébre par ses grandes

lumiéres, & ſur tout par le talent de connoître les hommes, ne craignirent point de lui confier l'éducation d'un jeune Prince, que l'on pouvoit appeller en ce tems-là, *Magna ſpes altera Roma.*

D'où vient donc que ces Auteurs & une infinité d'autres, que je paſſe ſous ſilence, n'ont point encouru la cenſure des honnêtes gens, malgré toute la licence de leurs Ecrits ? C'eſt que les véritables gens de bien ont toujours regardé ces Ecrits comme de ſimples jeux de l'imagination, dont l'effet ſe fait uniquement ſentir à l'eſprit, ſans jamais pénétrer juſqu'au cœur. Et c'eſt la raiſon pour laquelle ces divins Oracles de la Religion, ces Hommes envoyez de Dieu pour l'inſtruction & pour l'édification de ſon Egliſe, un S. Jérôme, un S. Chryſoſtome, dans le tems qu'ils prêchoient avec un zéle ſi ſaint contre la dépravation des mœurs, ne croyoient pas que la pureté leur défendit de ſe délaſſer quelquefois dans la lecture de Plaute & d'Ariſtophane,

riſtophane, ni que le ſtile libre de ces deux Poëtes fût capable d'allumer dans l'ame ces paſſions & ces ravages qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun ſcrupule de lire. En effet, ſi on veut examiner ſainement les choſes, on ne trouvera point que ni les Epigrammes de Marot, ni même celles de Mainard, ni toutes les Pieces qui portent un caractére de plaiſanterie, puiſſent jamais produire que l'un de ces deux effets, ou de rebuter l'eſprit ſi elles ſont groſſieres, ou de le réjouir ſi elles ſont finement tournées, parceque dans toutes ces bagatelles ce n'eſt point la choſe en elle-même qui ſaiſit le Lecteur, mais ſeulement la maniere de l'exprimer. Ce qu'on ne peut pas dire des Ouvrages où le cœur eſt pris par la choſe même, & qui attachent indépendamment des graces du ſtile: comme ſont nos Romans, & tous ces Ecrits que l'uſage autoriſe, où l'Amour eſt repréſentée comme la premiere vertu des belles ames, où les maximes des Gens vertueux ſont traitées de contes de vieille,

où on établit pour principe que la Raiſon ni la Sageſſe ne ſont point faites pour le bel âge, & où les paſſions, au lieu d'être peintes comme elles ſont, & d'une maniere propre à en faire ſentir le ridicule ou l'horreur, y ſont par tout déguiſées & révêtues de tous les charmes qui peuvent les inſinuer dans le cœur d'une perſonne ſans experience, & la faire tomber dans cette mélancolie funeſte & dans ces rêveries contagieuſes, qui ſont la ſource la plus ordinaire de la corruption.

C'eſt pourquoi, ſans vouloir faire l'apologie de la Fontaine, je ne craindrai point d'avancer que ſes Contes, quelque licentieux qu'ils puiſſent être, ſont incomparablement moins dangegereux que les Elégies d'Ovide & les Opéras de Quinaut. Ce n'eſt pas à dire que je prétende approuver les Contes de la Fontaine, ni même diſculper entierement mes Epigrammes, quoique je ſois à cet égard dans un cas bien plus favorable que tous les Auteurs qui m'ont jamais précédé. Car il y a une

grande difference entre un homme qui fait de propos déliberé un Livre en forme, qui y donne un tems considerable de sa vie, & qui le fait ensuite imprimer lui-même sous son nom: ou celui qui dans le cours de son âge se trouve avoir fait, en badinant & sans dessein, une trentaine d'Epigrammes qui toutes ensemble ne font pas deux cens cinquante Vers, & dont la plus longue ne lui a pas couté une demi-heure d'application. Dira-t-on que j'ai voulu faire la base de ma réputation d'un travail de quinze ou seize heures répanduës sur toute ma vie, pendant que telle de mes Odes sacrées m'a couté des semaines entieres à tourner & à polir? Certainement cette idée n'entrera jamais dans l'esprit d'un homme raisonnable. D'ailleurs, tout ouvrage, de quelque nature qu'il soit, n'est jamais censé public que lorsqu'il est imprimé. On n'auroit guéres d'obligation à Quintilien de ses admirables Institutions, si elles étoient demeuré ensevelies dans l'oubli, & si le Pogge

au bout de plusieurs siécles n'avoit déterré un trésor qui jusques-là n'avoit été que fort imparfaitement connu. Il en est de même d'un mauvais Livre. Lorsqu'il devient public, ce n'est pas seulement à l'Auteur qu'on s'en doit prendre; c'est à celui qui en rassemble les parties, qui le rédige en corps, qui y ajoute du sien, qui y fait des Commentaires à sa Mode, qui en distribue des Copies, enfin qui le fait imprimer.

On peut dire la même chose en général de tout ce qui s'appelle Satire. Celui qui la rend publique, n'est pas moins criminel que celui qui l'a composée: & c'est pour cela que la Loi de Valens & de Valentinien imposé à celui qui fait courir un Libelle, la même peine qu'à son Auteur. Mais si au contraire cette Satire n'est autre chose qu'un portrait général ou allegorique où personne ne soit nommé, on ne peut pas dire que celui qui en est l'Auteur, soit coupable: mais bien le Lecteur qui en fait une application maligne, qui y donne un titre de sa façon, ou qui y cherche des sens & des rapports in-

jurieux à telle ou telle personne. Car enfin qu'est-ce qui caracterise la Satire? Ce n'est autre chose que le nom de ceux qu'on y attaque. Tout portrait, quelque ressemblant qu'il puisse être, n'a jamais merité le nom de Satire, lorsque personne n'y est attaqué nommément. Autrement il faudroit traiter de Libelles les Comedies les plus innocentes, qui n'ont de merite qu'à proportion de la ressemblance des portraits avec les originaux. Il seroit ridicule de faire un crime à la Bruyere des portraits qui sont en foule dans son Livre. Mais ceux qui en ont fait la Clef prétenduë, mériteroient sans doute un châtiment exemplaire s'ils étoient connus. Et si quelqu'un avoit l'impudence de faire un voyage exprès en Hollande pour faire imprimer cette Clef, & s'en vantoit publiquement dans les Gazettes, il auroit beau dire, je n'en suis pas l'Auteur; on lui demanderoit de quel droit il s'avise de publier un Libelle de cette nature, & il encoureroit à bon droit la peine de Calomniateur : à plus for-

fonds, dans lequel ils se renferment ne peut leur fournir assez d'idées pour donner à leurs Ouvrages cette variété qui soutient l'attention d'un Lecteur; & que dans la crainte de passer, comme ils parlent, pour plagiaires des Anciens, ils deviennent eux-mêmes leurs propres plagiaires, c'est-à-dire, les Copistes souvent d'un mauvais Original.

Loin de me piquer, comme eux, de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours cru avec Longin, que l'un des plus surs chemins pour arriver au sublime, étoit l'imitation des Ecrivains illustres, qui ont vécu avant nous, puisqu'en effet rien n'est si propre à nous élever l'ame & à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choses, que l'admiration dont nous nous sentons saisis à la vuë des Ouvrages de ces Grands Hommes. C'est pourquoi si je n'ai pas réussi dans les Odes que j'ai tirées de David, je ne dois en accuser que la foiblesse de mon génie; car je suis obligé d'avoüer que si j'ai jamais senti ce que c'est qu'enthousias-

me, ç'à été principalement en travaillant à ces mêmes Cantiques, que je donne ici à la tête de mes Ouvrages.

Je leur ai donné le titre d'Odes, à l'exemple de Racan, celui de Traduction ne me paroiſſant pas convenir à une imitation auſſi libre que la mienne, qui d'un autre côté ne s'écarte pas aſſez de ſon Original, pour mériter le nom de Paraphraſe. Et d'ailleurs, ſi on a de l'Ode l'idée qu'on en doit avoir, & ſi on l'a conſidére non pas comme un aſſemblage de jolies penſees rédigées par Chapitres, mais comme le veritable champ du Sublime & du Pathétique, qui ſont les deux grands reſſorts de la Poëſie, il faut convenir que nul Ouvrage ne mérite ſi bien le nom d'Odes, que les Pſeaumes de David. Car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin, ni où l'inſpiration ſe faſſe mieux ſentir, rien, dis-je, de plus propre à enlever l'eſprit, & en même tems à remuer le cœur? Quelle abondance d'images! Quelle variété de figures! Quelle hauteur

d'expression ! Quelle foule de grandes choses dites, s'il se peut, d'une maniere encore plus grande ! Ce n'est donc pas sans raison que tous les Hommes ont admiré ces précieux restes de l'Antiquité prophane, où on entrevoit quelques traits de cette lumiére & de cette majesté qui éclate dans les Cantiques sacrez : & quelques beaux raisonnemens qu'on puisse étaler, on ne détruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur opposer, que des amplifications de College, jettées toutes, pour ainsi dire, dans le même moule, & où tout se ressemble, parceque tout y est dit du même ton & exprimé de la même maniere : semblables à ces figures, qui ont un nom particulier parmi les Peintres, & qui, n'etant touchées qu'avec une seule couleur, ne peuvent jamais avoir une veritable beauté, parceque l'ame de la peinture leur manque, je veux dire le coloris.

Je me suis attaché, sur toutes choses, à éviter cette monotonie dans mes Odes du second Livre, que j'ai variées

à l'exemple d'Horace, ſur lequel j'ai tâché de me former, comme lui-même s'étoit formé ſur les anciens Lyriques. Ce ſecond Livre eſt ſuivi d'une autre eſpéce d'Odes toute nouvelle parmi nous, mais dont il ſeroit aiſé de trouver des exemples dans l'Antiquité. Les Italiens les nomment *Cantates*, parcequ'elles ſont particulierement affectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois récits, coupez par autant d'airs de mouvement, ce qui les oblige à diverſifier les meſures de leurs ſtrophes, dont les vers ſont tantôt plus longs & tantôt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes Tragedies, & dans la plupart des Odes de Pindare. J'avois entendu quelques unes de ces *Cantates*, & cela me donna envie d'eſſayer ſi on ne pourroit point, à l'imitation des Grecs, reconcilier l'Ode avec le chant. Mais comme je n'avois point d'autre modele que les Italiens, à qui il arrive ſouvent, auſſi bien qu'à nous autres François, de ſacrifier la raiſon à la commodité des

Muſiciens, je m'apperçus, après en avoir fait quelques-unes, que je perdois du côté des Vers, ce que je gagnois du côté de la Muſique, & que je ne ferois rien qui vaille, tant que je me contenterois d'entaſſer de vaines Phraſes Poëtiques, les unes ſur les autres, ſans deſſein ni liaiſon. C'eſt ce qui me fit venir la penſée de donner une forme à ces petits Poëmes; en les renfermant dans une Allégorie exacte, dont les récits fiſſent le corps; & les airs chantans, l'ame ou l'application. Je choiſis parmi les Fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon deſſein; car toute Hiſtoire fabuleuſe n'eſt pas propre à être allégoriée, & cette maniere me reuſſit aſſez, pour donner envie à pluſieurs Auteurs de travailler ſur le même plan. De ſçavoir ſi ce plan eſt le meilleur que j'euſſe pû choiſir, c'eſt ce qu'il ne me convient pas de décider; parcequ'en matiere de Nouveautez rien n'eſt ſi trompeur qu'une premiere vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui

puiſſe

puisse apprécier leur mérite, & les reduire à leur juste valeur.

Quant à mes Epîtres, je les ai travaillées avec la même application que mes autres Ouvrages, & j'y ai même donné d'autant plus de soin, qu'aïant à y parler de moi en plusieurs endroits, il falloit relever en quelque sorte la petitesse de la matiére par les agrémens de la diction. On pourra voir par quelques-unes de ces Piéces qui sont faites il y a plusieurs années, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis en butte aux noirceurs de ces honnêtes Messieurs, dont je parle au commencement de cette Préface, & que je sçai il y a long-tems de quoi ils sont capables. Du reste, je me suis assujetti dans ces Epîtres, aussi-bien que dans les Allégories & Epigrammes qui suivent, à une mesure de Vers qui avoit été assez négligée pendant tout le Siécle passé, & qui est pourtant la plus convenable de toutes au stile naif & à la narration : ce qu'il me feroit aisé de prouver, si je ne craignois

d'ennuïer le Lecteur par un détail d'obſervations dont il n'a que faire. Ce n'eſt pas que je prétende par-là que toutes les graces de ce ſtile, dont Marot nous a laiſſé un ſi excellent modéle, ſoient uniquement renfermées dans la meſure de ſes Vers, & dans le langage de ſon tems. Ce ſeroit rendre très-aiſée une choſe très-difficile. Mais il eſt certain qu'avec le génie qui ne s'acquiert point, cette eſpece de mécanique dont l'uſage eſt facile à acquerir, contribuë fort à l'élegance d'un Ouvrage, & que c'eſt ſouvent la contrainte apparente de la meſure & de l'arrangement des rimes, qui donne au ſtile cet air de liberté que n'ont point les Vers les plus libres, & les plus faciles à faire.

Voilà ce que j'avois à dire en general ſur les Ouvrages qui compoſent cette Edition J'y ai ajouté à la fin quelques Poëſies de differens caracteres, qui n'ont pû trouver leur place dans le rang des autres, & qui toutes enſemble font un Recueil complet de tout

ce que j'ai jamais fait de Vers un peu ſupportables pendant que je m'en ſuis mêlé. J'en excepte toujours ceux, que j'ai dit, auſſi-bien qu'une petite Allégorie, qui a eu le ſort des autres Pièces que je n'ai point données, c'eſt-à-dire, de courir le monde malgré moi & toute differente de ce que je l'ai faite, il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée *Le Maſque de Laverne*, qui eſt le ſeul titre qu'elle puiſſe avoir, & je proteſte ici que celui qu'on a ſubſtitué à la place, n'eſt point de mon invention, & n'a été imaginé que par les ennemis d'une perſonne avec qui j'étois brouillé en ce tems-là, & qui certainement ne reſſemble en aucune façon au fantôme qui y eſt dépeint. C'eſt la ſeule raiſon qui m'empêche de la faire imprimer, quelque interêt que je puſſe avoir à la faire paroître, comme elle eſt effectivement. Mais je croirois me faire tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion de rendre juſtice au mérite d'un homme, qui depuis dix ans m'a non ſeulement donné

toutes les marques d'une réconciliation parfaite, mais qui, dans un tems, où la plûpart de ceux qui se disoient mes amis, ont crû qu'il étoit du bon air de se liguer contre moi, s'est comporté à mon égard d'une maniére si noble, si ferme & si genereuse, que je me sens obligé de le regarder toute ma vie, non pas simplement comme un très-galant homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux amis qu'il y ait au monde. * *Qui enim utrâque in re gravem, constantem, stabilem se in amicitiâ præstiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & penè divino.*

* Cic. de Amicitiâ.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Voici tous les Ouvrages de Monsieur Rousseau, qui ont paru jusqu'à présent; & j'ai mis en deux Volumes très commode ce qui étoit imprimé en trois, afin de rendre ce Recueil plus portatif & à meilleur marché. Je me flatte que le Public me sçaura bon gré de mes soins, & de ce que je n'ay rien épargné pour lui donner une belle Edition.

AVERTISSEMENT
TOUCHANT
LA PRESENTE EDITION.

LES nouveaux Ouvrages que je donne ici au Public, étant du même genre que ceux qui ont déja paru de moi, j'ai cru qu'il seroit mieux de les ranger, comme j'ai fait, chacun dans leur classe, que d'en faire un Volume separé. Je me flatte qu'ils acheveront de mettre les Lecteurs les moins éclairez en état de juger de la difference qu'il y a entre ma maniere d'écrire, & le stile des impertinens Ouvrages qu'on a trouvé bon de m'attribuer dans les Editions où je n'ai point eu de part. Celle-ci comprend tout ce que j'ai jamais fait de Vers, à l'exception de trente quatre Epigrammes & de deux Opéras, qui n'étant que des avortons d'un âge sans experience n'au-

roient jamais dû voir le jour, si ceux qui les ont tirez de l'oubli où je les avois condamnez, avoient bien voulu se souvenir du respect qu'ils doivent, aussi bien que moi, au Public. Je leur pardonne de ne m'avoir pas assez estimé pour croire ces Ecrits indignes de moi: mais les honnêtes Gens ne leur pardonneront jamais d'avoir cru ces mêmes Ecrits dignes d'eux, quelque differens qu'ils soient par le tour & par le stile, des plattes grossieretez, qu'ils y ont ajoutées & qu'ils ont voulu faire passer sous mon nom. Quoi qu'il en soit, l'envie qu'il ont eu de m'humilier par là, ne leur à point réussi; puisque d'un côté ces Pieces de comparaison, produites à dessein de surprendre le Public, étoient le moïen le plus infaillible de le désabuser: & que d'autre part rien ne me coute moins que l'aveu de mes fautes, persuadé que les plus habiles se sont instruits par les leurs, & qu'un Homme sage, ni un bon Ecrivain n'ont jamais été l'Ouvrage d'un jour.
Magister hodiernus hesternus error.



ODES, LIVRE I.

ODE I.

TIRE'E DU PSEAUME XIV.

Caractere de l'Homme juste.



EIGNEUR, dans ta Gloire adorable
Quel Mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, Grand Dieu, penetrer
Ce Sanctuaire impenetrable,
Où tes Saints inclinez, d'un œil respectueux
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif & fidéle à distinguer sa voix,
Intrépide & sevère à maintenir ses loix.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la verité :
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des discours faux & calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui, qui d'un infame gain
Ne sçait point grossir ses richesses :
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais decidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voïe,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la sainte joïe ;
Et les fremissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa felicité.

ODE II.

TIRE'E DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une Ame qui s'éleve à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

LES Cieux instruisent la Terre
A revérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enserre,
Celebre un Dieu Créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les celestes Corps?
Quelle grandeur infinie?
Quelle divine harmonie
Resulte de leurs accords?

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la revéle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux.

Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere,
Cet aſtre ouvre ſa carriere
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa preſence
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bien-tôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante
La Nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles!
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits!

Que ceux qui te ſont fidéles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inſpire la joïe :
Elle aſſure notre voïe :
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puiſſant, inſpire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta Loi :
Loi ſainte, Loi deſirable,
Ta richeſſe eſt préférable
A la richeſſe de l'or ;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher treſor.

Mais ſans tes clartez ſacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.

Vien conſumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace,
Dans les ſources de ta grace:
Et de ſes eaux abbreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

ODE III.

TIRE'E DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du ſiecle.

QU'aux accens de ma voix la terre ſe réveille.
Rois, ſoyez attentifs: Peuples, ouvrez l'oreille:
Que l'univers ſe taiſe, & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les accords de ma lire,
L'Eſprit Saint me penetre, il m'échauffe & m'inſpire
Les grandes veritez que je vais révéler.

L'Homme en sa propre force a mis sa confiance.
Yvre de ses grandeurs & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la Mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalé l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensez que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le sage.
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers transportez d'allegresse
Engloutissent déja toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms annoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sepulchre funebre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces véritez perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches & stupides,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le present paroit sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison soumise & complaisante
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu de sa justice appaisant le murmure
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes.
Quelque élevez qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passageres,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses peres:
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE IV.

TIRE'E DU PSEAUME LVII.

Contre les Hypocrites.

SI la Loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Regne aussi bien qu'en votre bouche ;
Parlez, Fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu detesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piege des impostures.
Lâches aux cabales vendus :
Artisans de fourbes obscures :
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'Hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance est paîtri de fard.
Il sçait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distile ;
Et la morsure du serpent

Eſt moins aiguë & moins ſubtile,
Que le venin caché que ſa langue repand.

En vain le Sage les conſeille,
Ils ſont inflexibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours
De l'équité qui les réveille ;
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu ſçaura venger l'innocent.
Je le verrai ce Dieu puiſſant
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main & briſera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se diſſipe & s'évanouit
Dans le ſein de la terre humide ;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aſpect du braſier allumé ;

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'anéantiront à nos yeux.

Ainsi la justice des Cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans ;
Et de leurs pointes émoussées
Ne penetreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges celebres
Puissent pousser des rejettons,
Eux-mêmes tristes avortons
Seront cachez dans les tenebres.
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces Oiseaux funebres
Qui n'osent soutenir les regards du Soleil.

C'est alors que de leur disgrace
Les Justes riront à leur tour :
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace ;
Et que sans paroître inhumains
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vangeance,
Pourront dire avec verité
Que l'injustice & l'équité
Tour à tour ont leur recompense,
Et qu'il est un Dieu dans les Cieux
Dont le bras soutient l'innocence
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ODE V.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

Idée de la veritable grandeur des Rois.

O Dieu, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fut parmi nous
L'Oracle de votre Justice :
Inspirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de votre Loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fausse vraisemblance
Sçait discerner la verité.

Que par des jugemens severes
Sa voix assure l'innocent :
Que de son peuple gemissant
Sa main soulage les miseres :
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre & pur,
N'ose à ses yeux souiller la trace ;
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du merite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des Cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.
Son Regne, à ses peuples cheris,
Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le Ciel leur envoye;
Et tant que luira le Soleil,
L'homme plein d'une sainte joye,
Le benira dès son réveil.

Son Thrône deviendra l'azile
De l'orphelin persecuté:
Son équitable austerité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre sous ce défenseur
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son heritage;
Et le champ qu'il aura semé,
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons versez avec justice,
Du pâle calomniateur,
Ni du servile adulateur,
Ne nourriront point l'avarice.
Pour eux son front sera glacé.

Le zele desinteressé
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inseparables de la paix.

Alors sa juste renommée
Répanduë au-delà des mers
Jusqu'aux deux bouts de l'Univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliez
Mettront leur orgueil à ses pieds :
Et des plus éloignez rivages
Les Rois, frappez de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modéle
Que doivent suivre tous les Rois.
C'est de la sainteté des Loix
Le protecteur le plus fidéle.
L'ambitieux immoderé,
Et des eaux du siecle enyvré,
N'ose paroître en sa présence :
Mais l'humble ressent son appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le tems respectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussez,
Vogueront des climats glacez
Aux bords de l'ardente Lybie;
La mer enrichira ses ports,
Et pour lui l'heureuse Arabie
Epuisera tous ses tresors.

Tel qu'on voit la tête chenuë
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nuë:
Tel croissant toujours en grandeur
Il égalera la splendeur
Du Potentat le plus superbe;
Et ses redoutables sujets
Se multiplîront comme l'herbe
Autour des humides marêts.

Qu'il vive, & que dans leur memoire
Les Rois lui dressent des autels.
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de sa gloire.
Et vous, ô Maître des humains,

Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les Monarques celebres,
Montrez-vous à tout l'Univers,
Et daignez chasser les tenebres,
Dont nos foibles yeux sont couverts.

ODE VI.

TIRE'E DU PSEAUME LXXV.

Et appliquée à la derniere guerre des Turcs.

Quelle est la veritable reconnoissance que Dieu exige des hommes.

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles.
Il habite avec nous, & ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa Grandeur reside,
Il a brisé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impieté fondoit son ferme appui.
Le sang des Etrangers a fait fumer la terre;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répanduë
A jetté la frayeur dans leur troupe éperduë,
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipez:
Et l'éclat foudroyant des lumieres célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappez.

Insensez! qui remplis d'une vapeur legere,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongere,
Qui vous peint des trésors chimeriques & vains;
Le réveil suit de près vos trompeuses yvresses;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'Ambition guidoit vos escadrons rapides:
Vous dévoriez déja dans vos courses avides
Toutes les regions qu'éclaire le soleil.
Mais le Seigneur se leve: il parle; & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand & redoutable!
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains tes jugemens augustes
S'élevent pour sauver les humbles & les justes,
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paroit de feux étincelante;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opere ces miracles,
N'en cueilleront le fruit, qu'en suivant tes oracles,
En benissant ton nom, en pratiquant ta Loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice?
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi?

Ce sont-là les présens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels.
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses Autels.

Venez donc adorer le Dieu saint & terrible,
Qui vous a délivrez par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois:
Qui d'un souffle, détruit l'orgueilleuse licence,
Releve l'innocence,
Et terrasse les Rois.

ODE VII.

TIRE'E DU PSEAUME XC.

Que rien ne peut troubler la tranquilité de ceux qui s'assurent en Dieu.

CElui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomtable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asile
Par ses secours tout-puissans
Je brave l'orgueil sterile
De mes rivaux fremissans.
En vain leur fureur m'assiege,
Sa justice rompt le piege
De ces chasseurs obstinez.
Elle confond leur adresse,

Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnez.

O toi, que ces cœurs feroces
Comblent de crainte & d'ennui;
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui:
Que sa verité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que son aîle tutelaire
Contre leur âpre colere
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exemts:
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses tenebreuses horreurs.

Mais que vois-je? Quels abîmes
S'entrouvrent autour de moi?
Quel déluge de victimes

S'offre à mes yeux pleins d'effroi?
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage
Frappe mes regards tremblans?
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles & sanglans?

Mon coeur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi.
Les fleaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juste est invulnerable.
De son bonheur immuable
Les Anges sont les garans,
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins frequenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté.
Nul obstacle ne l'arrête.
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic.
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage,
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans,
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes enfans.
A celui qui m'eſt fidele,
Dit la Sageſſe éternelle,
J'aſſurerai mes ſecours :
Je raffermirai ſa voye :
Et dans des torrens de joye
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui :
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable appui :
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées,
Je benirai ſes deſſeins :
Il vivra dans ma memoire,
Et partagera la gloire
Que je reſerve à mes Saints.

ODE VIII.

TIRE'E DU PSEAUME XCVI.

Et appliquée au Jugement dernier.

Misere des Reprouvez. Felicité des Elus.

PEuples, élevez vos concerts.
Poussez des cris de joye & des chants de victoire,
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La Justice & la Verité
Servent de fondement à son Thrône terrible.
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flâme étincelante;
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect
La terre a tressailli sur ses voutes brisées.
Les monts fondus à son aspect
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugement redoutez
La trompette celeste à porté le message ;
Et dans les airs épouvantez.
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage ;

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idóles ;
Vous, qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontez,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels que j'ai rachetez,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allegresse.

C'est moi, qui du plus haut des Cieux
Du monde que j'ai fait, regle les destinées :
C'est moi, qui brise ses faux Dieux,
Miserables joüets des vents & des années.

Par ma présence raffermis,
Meprisez du méchant la haine & l'artifice :
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartez,
Vous n'avez écouté que mes Loix adorables.
Joüissez des felicitez
Qu'ont merité pour vous mes bontez secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance,
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjoüiſſance.

ODE IX.

TIRE'E DU PSEAUME CXIX.

Contre les Calomniateurs.

DAns ces jours deſtinez aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'impoſture & de l'erreur :
Lorſqu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence,
Le Seigneur fût mon ſeul recours :
J'implorai ſa toute-puiſſance,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble verité,
Venge-toi ; détrui les ouvrages
De ces lévres d'iniquité.
Et confond cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure

Publie avec legereté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barriére
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtriére
De l'impie adroit & puissant?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la fléche acerée
Qui part & frappe en un moment.
C'est un feu leger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas! dans quel climat sauvage,
Ai-je si long-tems habité!
Quel exil! Quel affreux rivage!
Quels asiles d'impieté!
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînérent si long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacrileges habitans!

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits.
Je vivois tranquile & paisible
Chez les ennemis de la paix.
Et lorsqu'exemt d'inquiétude,

Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter.

ODE X.
TIRÉE DU PSEAUME CXLIII.
Image du bonheur temporel des méchans.

BEni soit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art penible des combats.
De sa clémence inépuisable
Le secours promt & favorable
A fini mes oppressions;
En lui j'ai trouvé mon asile,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-*je*, vile créature?
Qui suis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le Souverain de la Nature
S'abaisse-t-il jusques à moi?
L'homme en sa course passagére
N'est rien qu'une vapeur legére

Que le soleil fait dissiper.
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre:
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit & voit échapper.

Mais quoi? Les perils qui m'obsédent,
Ne sont point encore passez.
De nouveaux ennemis succedent
A mes ennemis terrassez.
Grand Dieu, c'est toi que je reclame,
Leve ton bras, lance ta flâme,
Abaisse la hauteur des Cieux,
Et vien sur leur voute enflammée
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'addresse ma voix.
Toi, dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des Rois.
Toi, de qui les secours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi:
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me submerger.

Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidele
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impieté,
Et dont la main voüée au crime
Ne connoît rien de légitime,
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enyvrent de leur bonheur.
Leur posterité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît & s'éleve sous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines;
Leurs celliers regorgent de fruits;
Leurs troupeaux tout chargez de laines
Sont incessamment reproduits:
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde

Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ſes flancs reſſerré.

Le calme regne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur ſommeil.
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du ſoleil.
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge.
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on joüit d'un tel bonheur !
Qu'ils reſtent dans leur rêverie.
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

ODE XI.

TIRE'E DU PSEAUME CXLV.

Foibleſſe des Hommes. Grandeur de Dieu.

MOn Ame, loüez le Seigneur :
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos juſtes loüanges.
Oüi, mon Dieu, je veux déſormais
Partager la gloire des Anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au ſtérile appui
Des Grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point ſur eux une eſperance folle.
Leur pompe indigne de nos vœux
N'eſt qu'un ſimulacre frivole,
Et les ſolides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, eſclaves du ſort,
Comme nous, joüets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs inſenſées.
Et périront en même jour
Ces vaſtes & hautes penſées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu ſeul doit faire notre eſpoir ;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit ſortir du néant le ciel, la terre & l'onde,
Et qui tranquile au haut des airs,
Anima d'une voix feconde
Tous les êtres ſemez dans ce vaſte univers.

Heureux, qui du Ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonheur en lui toute ſon eſperance.
Il protége la verité,
Et ſçaura prendre la défenſe
Du juſte que l'impie aura perſecuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit :
C'est le Seigneur qui nous guérit :
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes :
Il assure nos pas craintifs :
Il délie, il brise nos chaînes ;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras promt à le protéger :
Et l'orphelin en lui retrouve un second pere ;
De la veuve il devient l'époux,
Et par un châtiment severe
Il confond les pecheurs conjurez contre nous.

Les jours des Rois sont dans sa main.
Leur regne est un regne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites :
Mais de son regne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des tems, ni par l'éternité.

ODE XII.

TIRE'E DU CANTIQUE D'EZECHIAS.

Isaye, Chap. 38.

Pour une personne convalescente.

J'Ai vû mes tristes journées
Decliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort déployant ses aîles
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je joüis :
Et dans cette nuit funeste
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanoüis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus.
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se leve ;
Et votre souffle m'enleve

De la terre des vivans,
Comme la feüille sechée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le joüet des vents.

Comme un Tigre impitoyable
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible & tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour:
Et dans ma crainte mortelle
Je suis comme l'hirondelle,
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris & d'allarmes
Mon mal sembloit se nourrir:
Et mes yeux noyez de larmes
Etoient lassez de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre;
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore,
Le jour que tu fais éclore,
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les tenebres,
Mes sens sont glacez d'effroi.

Ecoutez mes cris funebres,
Dieu juſte, répondez-moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entrouvroit ſous mes pas.
Son ſecours me fortifie
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme, à qui la Grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints treſors;
Et qui rallumant ſa flâme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps!

C'eſt pour ſauver la memoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontez ſacrées
Ne ſeront point celebrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette

Ne sera point l'interprête
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetez,
Annonceront à leur race
Vos celestes veritez.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacez :
Et vous offrant mon hommage
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.



ODES,

LIVRE II.

ODE I.

Sur la Naissance de Monseigneur le DUC DE BRETAGNE.



Escends de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien servir l'ardeur qui m'inspire,
Déesse, prête-moi ta lire,
Ou celle de ce Grec * vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre
Au milieu de Thébes en cendre,
Respecta la posterité.

* *Pindare.*

Quel Dieu propice nous ramene
L'eſpoir que nous avions perdu ?
Un Fils de Thétis ou d'Alcméne
Par le Ciel nous eſt-il rendu ?
N'en doutons point, le Ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs :
Hâtez-vous, ô chaſte Lucine,
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparez.
Cet Enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous deſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie
De la diſcorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau.
Il renverſera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le fort des tempêtes

Nous voyons briller ſur nos têtes
Ces feux amis des matelots,
Préſage de la paix profonde
Que le Dieu qui regne ſur l'onde,
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monſtre de carnage avide
S'eſt emparé de l'Univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ſes feux infecte les airs?
Quel Dieu ſouffle en tous lieux la guerre,
Et ſemble à dépeupler la terre
Exciter nos ſanglantes mains?
Mégére des enfers bannie,
Eſt-elle aujourd'hui le genie
Qui préſide au ſort des humains?

Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embraſé nos coeurs.
Aimable Paix, Vierge ſacrée,
Deſcends de la voute azurée,
Vien voir tes temples relevez:
Et ramene au ſein de nos villes
Ces Dieux bienfaiſans & tranquilles
Que nos crimes ont ſoulevez.

Mais quel souffle divin m'enflamme?
D'où naît cette soudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophetique fureur.
Loin d'ici, profane Vulgaire,
Apollon m'inspire & m'éclaire;
C'est lui, je le vois, je le sens.
Mon cœur cede à sa violence.
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la saison desirée,
Où Themis & sa sœur Astrée
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où suis-je? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantez?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantez!
Un nouveau monde vient d'éclore.

L'Univers se reforme encore
Dans les abîmes du Cahos:
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des Demeures divines
Descendre un peuple de Heros.

Les Elemens cessent leur guerre:
Les Cieux ont repris leur azur.
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le Crocodile infidele
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les Lions dépoüillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siecle heureux
Qui du plus sage des Monarques
Doit couronner les justes voeux.
Esperons des jours plus paisibles.
Les Dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austeres
Souvent leurs fleaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les Rois sont les Maîtres du monde:
Les Dieux sont les Maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence,
Des decrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté;
Et leur regle constante & sûre
Fait seule ici bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu, Muse insensée?
Où tend ce vol ambitieux?
Oses-tu porter ta pensée
Jusques dans le conseil des Dieux?
Réprime une ardeur perilleuse:
Ne va point d'une aîle orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs;
Et par des routes inconnuës,
Suivant Icare au haut des nuës,
Crain de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les regles d'Euclide
Au desordre de mes discours:
Qu'il sçache qu'autrefois Virgile

Fit même aux Muses de Sicile
Approuver de pareils transports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des Maîtres de la Lire
Immortaliser les accords.

ODE II.

A. M. L'ABBE' D. G.

ABBE', cheri des neuf Sœurs,
Qui dans ta Philosophie
Sçais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dicté mon caprice ;
Que fais-tu dans ces deserts
Qu'enferme ton Benefice ?

Vas-tu dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque liévre timide,
Ou chez tes Moines tondus
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton tresor perdus,
Se retrouvent sur leurs vitres ?

Mais non, je te connois mieux;
Tu ſçais trop bien que le ſage
De ſon loiſir ſtudieux
Doit faire un plus noble uſage:
Et juſtement enchanté
De la belle Antiquité,
Chercher dans ſon ſein fertile,
La ſolide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton eſprit
Banni l'erreur generale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la ſaine Morale.
On abuſe de ſon nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sçut nous tracer dans ſon livre:
Mieux que Chryſippe & Zenon
Quel chemin nous devons ſuivre.

Homere adoucit mes mœurs
Par ſes riantes images.
Séneque aigrit mes humeurs
Par ſes préceptes ſauvages.
En vain d'un ton de Rhéteur
Epictete à ſon lecteur
Prêche le bonheur ſuprême;

J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colere.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misere.
Et dans tous ces beaux discours
Fabriquez durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Fremir tout le Zenonisme
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du Paganisme.
Pardon. Mais en verité,
Mon Apollon revolté
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a couté
Son insuportable ouvrage.

De tout semblable Pédant
Le commerce communique
Je ne sçai quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
O le plaisant Avettin

D'un fou du Païs latin,
Qui se travaille & se gêne
Pour devenir à la fin
Sage, comme Diogêne!

Je ne prens point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup garou revêtu
Des habits de la sagesse.
Plus légere que le vent
Elle fuit d'un faux sçavant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton
Chez les Romains tant prônée,
Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagars,
Maigres, hideux & blafards,
Sont soüillez de quelque opprobre:
Et du premier des Cesars
L'Assassin fut homme sobre.

Dieu benisse nos dévots.
Leur ame est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots

De la ligue anti-Royale,
Les Linceſtres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fai de leurs chanſons
Ta plus importante étude
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude.
Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Revien au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrêne.

ODE III.

A M. D. C.

Conſeiller d'Etat, & Intendant des Finances.

DIgne & noble heritier des premieres vertus
Qu'on adora jadis ſous l'empire de Rhée:
Vous, qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Aſtrée.

Fils d'un pere fameux, qui même à nos Frondeurs
Par sa dexterité fit respecter son zele;
Et nouvel Atticus sçut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidele :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis.
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis
Laisse encor regner la nature.

Les Hyades, Vertumne & l'humide Orion
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses:
Et Bacchus échappé des fureurs du lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O Rivages cheris ! Vallons aimez des Cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune,
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux, qui du champ par ses peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques;
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques.

Sous des lambris dorez l'injuste ravisseur
Entretient le Vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime!

Joüissez en repos de ce lieu fortuné.
Le calme & l'innôcence y tiennent leur empire;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville est le sejour des profanes humains,
Les Dieux regnent dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend leurs mysteres secrets;
Et que contre le sort munissant sa foiblesse,
Il joüit de lui-même & s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva la République,
Fortifioit son cœur dans l'étude des Loix,
Et du Lycée & du Portique.

Libre des soins publics, qui le faisoient rêver,
Sa main du Consulat laissoit aller les rênes;
Et courant à Tuscule, il alloit cultiver
Les fruits de l'Ecole d'Athenes.

ODE IV.

A MONSIEUR D'USSE.

Esprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappez,
Qui sans guide as pû de son temple
Franchir les chemins escarpez :
Cher d'Ussé, quelle inquitude
Te fait une triste habitude
Des ennuis & de la douleur?
Et ministre de ton suplice,
Pourquoi par un sombre caprice
Veux-tu seconder ton malheur ?

Chasse cet ennui volontaire,
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle. Une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête,
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons,

Toujours les torrens par leur chute
Ne desolent pas nos valons.
Les disgraces desesperées,
Et de nul espoir temperées,
Sont affreuses à soutenir.
Mais leur charge est moins importune
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espere de voir finir.

Un jour le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espere donc avec courage.
Si le Pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots;
L'espoir du calme le rassure
Quand les vents & la nuë obscure
Glacent le cœur des Matelots.

Je sçai qu'il est permis au sage,
Par les disgraces combattu,
De souhaiter pour appanage
La fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur.
Autour de l'aveugle richesse

Marchent l'orgueil & la mollesse,
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse endormie
Au tems de tes prosperitez,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalitez :
Ni que ta vertu peu fidelle
Eût jamais choisi pour modéle
Ce fou superbe & tenebreux,
Qui gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux & la tristesse
Nous sont des secours superflus,
Quand des bornes de la sagesse
Les biens ne nous ont point exclus ;
Ils nous font trouver plus charmante
Notre felicité présente,
Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique,
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées

Eſt marqué de joye & d'ennuis.
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalitez
Souvent ſa Sageſſe ſuprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamitez.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout eſt ſoumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'homme ſemblable
A ces deux Jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang de Dieux ;
Couple de Déïtez biſarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des Cieux.

Ainſi de douceurs en ſuplices
Elle nous promene à ſon gré.
Le ſeul remede à ſes caprices
C'eſt de s'y tenir préparé :
De la voir du même viſage
Qu'une courtiſane volage,
Indigne de nos moindres ſoins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconſtance,
Lorſque nous y penſons le moins.

ODE V.

A M. DUCHE',

Dans le tems qu'il travailloit à sa Tragedie de Débora.

TAndis que dans sa solitude
Où le destin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oisive & facile étude
L'ennui dont je suis lutiné.

Un sublime essor te ramene
A la cour des Sœurs d'Apollon.
Et bientôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomene
Eclairer le sacré Vallon.

O que ne puis-je, sur les aîles
Dont Dédale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles ;
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.

Tu ſçais quel eſt ce labyrinthe,
Et que pour aller à Corinthe
Le deſir ſeul ne ſuffit pas.

Toutefois les froides ſoirées
Commencent d'abreger le jour :
Vertumne a changé ſes livrées,
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déja le départ des Pleyades
A fait retirer les Nochers.
Et déja les triſtes Hyades
Forçent les frilleuſes Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne careſſe plus nos climats,
Et bientôt des monts de Scytie
Le fougueux époux d'Orithie
Va nous ramener les frimats.

Ainſi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs deſerts,
J'irai, ſecret dépoſitaire,
Près de ton foyer ſolitaire
Joüir de tes ſçavans concerts.

En attendant, puiſſent leurs charmes
Appaiſant le mal qui t'aigrit,

Dissiper tes vaines alarmes
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te cherit.

Je sçai que la fiévre & l'Automne
Pourroient mettre Hercule aux abois;
Mais si ma conjecture est bonne,
La fiévre dont ton cœur frissonne,
Est la plus fâcheuse des trois.

ODE VI.

A LA FORTUNE.

FOrtune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inoüis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouïs?
Jusques à quand, trompeuse Idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes Autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrez par les sacrifices,
Et par l'hommage des Mortels?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prosperité,
Te nomme grandeur de courage,

Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépoüille la vertu même
Pour le vice que tu chéris:
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en Héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces Heros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautez.
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestez.

Appren que la seule Sagesse
Peut faire les Heros parfaits:
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux:
Et que devant ses yeux Stoïques
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A loüer un Heros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me presentent vos fastes,
Impitoyables conquerans ?
Des voeux outrez, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des Tyrans ;
Des murs que la flame ravage ;
Des vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple au fer abandonné ;
Des meres pâles & sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effrené.

Juges insensez que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits.
Est-ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire feconde en ruines,

Sans le meurtre & ſans les rapines
Ne ſçauroit-elle ſubſiſter ?
Images des Dieux ſur la terre,
Eſt-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Reſide le ſolide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ſes armes
Ses triomphes & ſon bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival.
L'inexperience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Quel eſt donc le Heros ſolide
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui ?
C'eſt un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus ſont l'appui :
Qui prenant Titus pour modele
Du bonheur d'un peuple fidele
Fait le plus cher de ſes ſouhaits :
Qui fuit la baſſe flatterie :
Et qui, pere de ſa Patrie,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un Roi respectable,
Humain, genereux, équitable,
Un Roi digne de vos Autels.
Mais à la place de Socrate
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Heros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous en orgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Remplissoit l'Univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet Empire heureux & juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde.

Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouït.
Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe : l'homme reste,
Et le heros s'évanouït.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquerant.
Celui qui dompte la fortune,
Merite seul le nom de Grand ;
Il prend sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus :
Et sa grande ame ne s'altere,
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des disgraces de Varus.

La joye imprudente & legere,
Chez lui ne trouve point d'accès :
Et sa crainte active modere
L'yvresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ses obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme :
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours legers.

En vain une fiere Déesse
D'Enée a resolu la mort,
Ton secours, puissante Sagesse,
Triomphe des Dieux & du sort.
Par toi Rome après son naufrage,
Jusques dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers.
Et suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses cyprès en lauriers.

ODE VII.

A UNE VEUVE.

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux,
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau;
Pensez-vous que l'Hymenée
N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces ſombres tenebres
Dans ce lugubre réduit ?
Pourquoi ces clartez funebres,
Plus affreuſes que la nuit ?
De ces noirs objets troublée,
Triſte & ſans ceſſe immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un Mauſolée
Le plaiſir de vos regards.

Voyez les Graces fidelles,
Malgré vous, ſuivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras.
Voyez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes :
Pourquoi ces pleurs ſuperflus ?
Pourquoi ces cris, ces alarmes ?
Ton époux ne t'entend plus.

A ſa triſte deſtinée
C'eſt trop donner de regrets :
Par les larmes d'une année
Ses mânes ſont ſatisfaits.
De la celebre Matrône
Que l'antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût ;

F 5

Ou pour l'honneur de Petronne,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
Des veuves des premiers tems,
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artemises de vingt ans.
Plus la douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor:
Andromaque en moins d'un Lustre
Rempla̧ca deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur.
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur.
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle;
Ce fut sa faute en un mot.
A quoi songeoit cette belle
De prendre un amant dévot.

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur;
Chargé des Dieux de Pergame,

Ravit son Pere à la flâme,
Tenant son Fils par la main;
Sans prendre garde à sa Femme;
Qui se perdit en chemin?

Sous un plus heureux auspice
La Déesse des Amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours.
Déja le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume;
La victime s'embellit:
L'Amour même la consume,
Le mystere s'accomplit.

Tout conspire à l'allegresse
De cet instant solemnel.
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'autel.
Les Graces à demi-nuës
A ces danses ingenuës
Mêlent de tendres accens:
Et sur un thrône de nuës
Venus reçoit votre encens.

ODE VIII.

A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

TAnt qu'a duré l'influence
D'un astre propice & doux,
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne
De préferer les beautez
De Palès & de Pomone,
Au tumulte des citez.

Ainsi l'amant de Glicere
Epris d'un repos obscur,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages du Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brulant de Procris
De Flore aux douces haleines
Desseche les dons chéris :

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs ?
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Croi-moi ; ſui plutôt l'exemple
De tes amis cazaniers,
Et revien gouter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce ſalon pacifique
Où préſident les neuf Sœurs,
Un loiſir philoſophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons ſans peine,
Avec toi le verre en main,
L'homme, après qui Diogéne
Courut ſi long-tems en vain :

Et dans la douce allegreſſe
Dont tu ſçais nous abreuver,
Nous puiſerons la Sageſſe
Qu'il chercha ſans la trouver.

ODE IX.

A Monſieur le Marquis de la FARE.

DAns la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer :
Toi, qui dans les ſentiers d'Horace

Marches sans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Aristippe
De la sagesse de Chrysippe
As sçu corriger l'âpreté ;
Et telle qu'aux beaux jours d'Astrée ,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les Cieux,
La raison à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux Dieux.
Se pourroit-il, sage la Fare,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devînt l'instrument ?
Et qu'une lumiere divine.
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours.
Aidé de cette intelligence ,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé.
Par elle il brave les caresses

Des Sirénes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conſerve,
C'eſt le ſymbolique tableau.
Chaque mortel a ſa Minerve
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette Déité propice
Marchoit toujours devant Uliſſe,
Lui ſervant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos paſſions.
C'eſt un Sophiſte qui nous jouë:
Un vil complaiſant, qui ſe louë
A tous les fous de l'Univers,
Qui s'habillans du nom de Sages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire
Que tout cede à notre pouvoir:
Qui nourrit notre folle gloire

De l'yvresse d'un faux sçavoir:
Qui par cent nouveaux stratagêmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort:
Du furieux fait un Achile,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'Athéé un esprit fort.

Mais, vous Mortels, qui dans le monde
Croïant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples differens,
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque reduit;
Parlez: Quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La Nature en tresors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble & sans ennui:
Et si son climat lui refuse

Quelques biens, dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du Nord il brave la rigueur,
Et notre luxe Asiatique
N'a point énervé sa vigueur.
Il ne regrete point la perte
De ces arts, dont la decouverte
A l'homme a couté tant de soins,
Et qui devenus necessaires
N'ont fait qu'augmenter nos misères
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude
Vante son sçavoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-puissance
A bien voulu nous en donner;
Et sçait qu'elle créa les Sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison:
Et notre clarté tenebreuse

N'a point offusqué sa raison :
Il ne se tend point à lui même
Le piege d'un adroit systême
Pour se cacher la verité.
Le crime à ses yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illegitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux ;
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous, qui dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la molesse
Fixez la gloire & les plaisirs :
Vous, de qui l'infame avarice
Promene au gré de son caprice
Les insatiables desirs.

Oüi, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur veritable
A l'homme as fermé le chemin.
Pour appaiser sa soif ardente,
La terre en trésors abondante
Feroit germer l'or sous ses pas
Il brûle d'un feu sans remede

Moins

Moins riche de ce qu'il possede,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles.
Reservons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux:
Ou dans le sein des mers avides
Jettons ces richesses perfides,
L'unique élement de nos maux.

Ce sont-là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étoufer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici bas triompher.
Otez l'interêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre;
L'honneur rentrera dans ses droits:
Et plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons regner chez les hommes
Les mœurs à la place des Loix.

Sur tout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,

Mere de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumieres sombres
Ne servent qu'à nous ébloüir.
Soyons ce que nous devons être;
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinez à joüir.

ODE X.

Sur la Mort de S. A. S. Monseigneur LE PRINCE DE CONTI, *arrivée au mois de Fevrier* 1709.

PEuples, dont la douleur aux larmes obstinée
De ce Prince cheri déplore le trépas,
Approchez: & voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'est plus, ô Ciel! Ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zele pour son Roi
N'ont pû le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus: & les Dieux en des tems si funestes
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes
Au pied de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument celebre.
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funebre,
Arrosé de nos pleurs.

Mais que dis-je? Ah! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce Heros n'est point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vûë.
Mais de ses actions le visible flambeau,
Son nom, sa renommée en cent lieux épanduë,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son ame,
Ses talens, ses vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce Heros avec des traits de flame
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, où sa valeur rappella la victoire,
Nervinde, où ses efforts guidérent nos exploits,
Eternisent sa vie, aussi bien que la gloire
De l'Empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées,
Qui livrent sa jeunesse au cizeau d'Atropos;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des Heros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector :
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le tems, où libre de contrainte
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens.
Je puis à mon Heros, sans bassesse & sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande.
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oüi, cher Prince, ta mort de tant de pleurs suivie,
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu ;
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faîte des honneurs un vainqueur indomtable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort, la seule mort met le sceau veritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes
Condamnez, démentis par un honteux retour?
Et combien de Heros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce Monarque
Qui remplit tout le Nord de tumulte & de sang.
Il fuit. Sa gloire tombe, & le destin lui marque
Son veritable rang.

Ce n'est plus ce Heros guidé par la victoire
Par qui tous les guerriers alloient être effacez.
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire,
Des fameux insensez.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux;
Et de nos ennemis, songeons que la loüange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains errans à l'avanture
A leur sauvage instinct vivoient abandonnez,
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrenez.

La raison fléchissant leurs humeurs indociles,
De la societé vint former les liens:
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entre eux la paix & l'innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des tables d'airain l'Audace & la Licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime
Toujours contre les Loix prompt à se révolter,
Que des Chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fissent respecter.

Ainsi pour le maintien de ces Loix salutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois, vous fûtes élus sacrez dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la Divinité les rayons glorieux!
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flaterie,
Qui cherchant à soüiller la bonté de vos moeurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques.
Orgueilleuse, elle suit la pourpre & les faisceaux.
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre foible raison.
De cette enchanteresse osez, nouveaux Ulysses,
Rejetter le poison.

Nemesis vous observe, & fremit de blasphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable verité.
N'attirez point sur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos coeurs insensez.
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressez.

Des châtimens du Ciel implacable ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits.
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les Rois.

Ecoutez, & tremblez, idoles de la terre,
D'un encens usurpé, Jupiter est jaloux.
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'éleve sur vous.

Il détruira leur culte, il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances celestes.
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse.
Et dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige & d'yvresse
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zele & de justice
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute à vos yeux déguisée,
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs;
Et votre abbaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point sçu t'abuser.
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre
Tu sçus les mépriser.

Aussi la Renommée, en publiant ta gloire
Ne sera point soumise à ces fameux revers.
Les Dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire:
Trop peu pour l'univers.

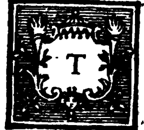
Fin du second Livre.



ODES, LIVRE III.

ODE I.

A M. LE COMTE DU LUC, alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, & Plénipotentiaire à la paix de Bade.



TEL que le vieux paſteur des troupeaux
de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, pere de la fortune,
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, arbre, flâme, fontaine,
S'efforce d'échaper à la vûe incertaine
Des mortels indiſcrets :

Ou tel que d'Apollon le miniſtre terrible,
Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la tête échevelée
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans :

Tel aux premiers accès d'une ſainte manie
Mon eſprit allarmé redoute du genie
L'aſſaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſede,
Et voudroit ſecoüer du demon qui l'obſede
Le joug imperieux.

Mais ſi-tôt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoit enfin du Dieu qui le domine
Les ſouveraines loix :
Alors tout penetré de ſa vertu ſuprême
Ce n'eſt plus un mortel, c'eſt Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces eſprits faciles
Pour qui les doctes ſœurs, careſſantes, dociles
Ouvrent tous leurs tréſors ;
Et qui dans la douceur d'un tranquile délire
N'éprouvérent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureur ni tranſports.

Des veilles, des travaux un foible cœur s'étonne.
Apprenons toutefois que le fils de Latone
Dont nous ſuivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flâme
Et ces aîles de feu qui raviſſent une ame
Au celeſte ſejour.

C'est par-là qu'autrefois d'un Prophete fidele
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançoit dans les airs comme un aigle intrepide,
Et jusques chez les Dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le Sort.

C'est par-là qu'un mortel forçant les rivês sombres,
Au superbe Tyran qui regne sur les ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux ! si trop épris d'une beauté renduë,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perduë
Une seconde fois.

Telle étoit de Phébus la vertu souveraine
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocréne
Et les sacrez valons.
Mais ce n'est plus le tems, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil & le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce Dieu sublime échauffant mon genie
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords :
Si je pouvois du Ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voutes
De l'empire des morts :

Je n'irois point des Dieux profanant la retraite
Dérober aux destins, témeraire interpréte,
Leurs augustes secrets :
Je n'irois point chercher une amante ravie ;
Et la lyre à la main redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre azile,
O mon fidele espoir!
Implorer aux Enfers ces trois fieres Déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont sçu l'art d'émouvoir.

Puissantes Déïtez, qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je, une oreille atentive
Au bruit de mes concerts.
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un Heros digne des premiers âges
Du naissant Univers.

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybelle
La terre ne fit naître un plus parfait modele
Entre les Dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siécle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vû fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux genie
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux :
L'aimable verité fugitive, importune
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie & ses Dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les Dieux inéxorables
Ont confié les jours, helas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces Dieux, dont un jour tout doit être la proye,
Se montrent trop jaloux de la fatale soye
Que vous leur redevez :
Ne deliberez plus, tranchez mes destinées ;
Et renoüez leur fil à celui des années
Que vous lui reservez.

Ainsi daigne le Ciel toujours pur & tranquille
Verser sur tous les jours que votre main nous file,
Un regard amoureux ;
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Meriter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux.

C'eſt ainſi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuſe Parque
L'impitoyable loi.
Lacheſis apprendroit à devenir ſenſible,
Et le double cizeau de ſa ſœur inflèxible
Tomberoit devant moi.

Une ſanté dès-lors floriſſante, éternelle
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuſes moiſſons.
Le Ciel ne ſeroit plus fatigué de nos larmes,
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des Dieux même ſuivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux.
Un partage inégal ne leur fut jamais libre :
Et leur main tient toujours dans un juſte équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont ſur vous, ces Dieux, épuiſé leur largeſſe.
C'eſt d'eux que vous tenez la raiſon, la ſageſſe,
Les ſublimes talens.
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui ſeule ſçait donner à la haute naiſſance
De ſolides brillans.

C'en étoit trop helas ! & leur tendresse avare,
Vous refusans un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassez,
Prit sur votre santé par un decret funeste
Le salaire des dons qu'à votre ame celest
Elle avoit dispensez.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un mortel se plaint & le fatigue
De ses cris superflus.
L'ame d'un vrai heros tranquille, courageuse
Sçait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flus & le reflus.

Il sçait, & c'est par là qu'un grand coeur se console,
Que son nom ne craint rien, ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconstans :
Et que s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des Filles de Memoire
Et la mort & le tems.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solemnel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il ſçaura par quels ſoins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illuſtre aſſiſtance
Sçut menager pour nous les coeurs & la conſtance
D'un peuple belliqueux.

Il ſçaura quel genie au fort de nos tempêtes
Arrêta malgré nous dans leurs vaſtes conquêtes
Nos ennemis hautains ;
Et que vos ſeuls conſeils déconcertant leurs Princes,
Guidérent au ſecours de deux riches Provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de ſçavantes veilles
Conſacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel ſouvenir,
Pourra ſuivre le fil d'une hiſtoire ſi belle,
Et laiſſer un tableau digne des mains d'Apelle
Aux ſiecles à venir.

Que ne puis-je franchir cette noble barriere !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carriere,
Je vais juſqu'où je puis :
Et, ſemblable à l'abeille en nos jardins écloſe,
De differentes fleurs j'aſſemble & je compoſe
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'avanture,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature;
Mes yeux sont égayez;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies
Je promene toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayez.

Celui qui se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres celebres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses tenebres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons comme eux arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

ODE II.

A S. A. S. Monseigneur le Prince EUGENE DE SAVOYE.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?

Eſt-ce un ſonge, dont l'ombre vaine
Trouble mes timides eſprits?
Quelle eſt cette Déeſſe énorme?
Ou plutôt ce monſtre difforme
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix reſſemble au tonnerre:
Et qui des pieds touchant la terre,
Cache ſa tête dans les Cieux?

C'eſt l'inconſtante Renommée,
Qui ſans ceſſe les yeux ouverts
Fait ſa revûë accoutumée
Dans tous les coins de l'Univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et meſſagere indifferente
Des veritez & de l'erreur,
Sa voix en merveilles feconde
Và chez tous les peuples du monde
Semer le bruit & la terreur.

Quelle eſt cette troupe ſans nombre
D'amans autour d'elle aſſidus,
Qui viennent en foule à ſon ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La vanité qui les enyvre,
Sans relâche s'obſtine à ſuivre
L'éclat dont elle les ſéduit;
Mais bientôt leur ame orgueilleuſe

Voit sa lumiere frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui sans lui rendre hommage
Et sans redouter son pouvoir,
Sçus toujours de cette volage
Fixer les soins & le devoir:
Heros, des Heros le modele,
Etoit-ce pour cette infidelle
Qu'on t'a vû cherchant les hazars,
Braver mille morts toujours prêtes;
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars?

Non, non, ses lueurs passageres
N'ont jamais ébloüi tes sens.
A des Déitez moins legeres
Ta main prodigue son encens.
Ami de la gloire solide,
Mais de la verité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges;
Et ce ne sont point les loüanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces Heros imposteurs,
Dont la fausse gloire s'envole

Avec la voix de leurs flatteurs.
Tu ſçais que l'équité ſevere
A cent fois du haut de leur ſphére
Précipité ces vains Guerriers :
Et qu'elle eſt l'unique Déeſſe
Dont l'incorruptible ſageſſe
Puiſſe éterniſer tes lauriers.

Ce Vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du ſein des ténébres
Fait éclore les faits célebres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être;
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A meſure qu'il le produit.

Mais la Déeſſe de mémoire
Favorable aux noms éclatans
Souleve l'équitable hiſtoire
Contre l'iniquité du tems ;
Et dans le regiſtre des âges
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir :
Sans ceſſe en cet auguſte livre

Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû perir.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la Déesse aux cent voix,
Sçaura dans un tableau fidele
Immortaliser tes exploits.
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs véritez authentiques
Des Fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incomprehensibles,
Par les fictions annoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incredules
Les vrais Césars, les faux Hercules
Seront mis en même dégré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera crû, sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise,

Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monstre du labirinthe,
Ni la triple chimere éteinte
N'étonneront plus la raison :
Et l'esprit avoüra sans honte
Tout ce que la Grece raconte
Des merveilles du fils d'Eson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les avantures de Colchos ?
Les Dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thébes ou dans Argos ?
Que peuvent opposer les Fables,
Aux prodiges inconcevables
Qui de nos jours exécutez,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie
Frappé nos yeux épouvantez ?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts.
Une voix fiére & menaçante
Tout à coup glâce mes transports.
Arrête, insensé, me dit-elle,
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel.
Arrête : & dans ta folle audace

Crain de reconnoître la trace
Du ſang dont fume ton Autel.

Le terrible Dieu de la guerre,
Bellone & la fiére Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton Heros.
Ces Dieux, ta patrie elle-même
Rendront à ſa valeur ſuprême
D'aſſez authentiques tributs.
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers & ton eſtime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'eſt point d'un amas funeſte
De maſſacres & de debris
Qu'une vertu pure & céleſte
Tire ſon veritable prix.
Un Heros qui de la victoire
Emprunte ſon unique gloire,
N'eſt Heros que quelques momens:
Et pour l'être toute ſa vie
Il doit oppoſer à l'envie
De plus paiſibles monumens.

En vain ſes exploits memorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs.
Les ſeules conquêtes durables

Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tiran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'aquiert qu'un honneur criminel:
Un vainqueur, qui sçait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend maître,
S'éleve un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,
Mieux encor que par ses travaux,
Que ton Prince éleve sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux.
Grand, par tout ce que l'on admire:
Mais plus encor, j'ose le dire,
Par cette heroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sçait qu'en ce vaste intervale,
Où les destins nous ont placez,
D'une fierté qui les ravale,
Les mortels sont toujours blessez:
Que la grandeur fiere & hautaine
N'attire souvent que leur haine,
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux:
Et que tandis qu'elle subsiste

Le

Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore.
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains:
Et sans cette bonté fertile
Leur foudre souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, sui toujours les exemples
De ces Dieux dont tu tiens le jour.
Avant de meriter nos temples
Ils ont merité notre amour.
Tu le sçais, l'aveugle fortune
Peut faire d'une ame commune
Un Heros par tout admiré.
La seule vertu profitable,
Genereuse, tendre, équitable
Peut faire un Heros adoré.

Ce Potentat toujours Auguste,
Maître de tant de Potentats,
Dont la main si ferme & si juste

Conduit tant de vaftes Etats,
Deviendra la gloire des Princes,
Lofqu'en fes nombreufes Provinces
Raffemblant les plaifirs épars,
Sous fa feconde Providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les delices & les beaux arts.

Seconde les heureux aufpices
D'un Monarque fi renommé.
Déja par tes fecours propices
Janus voit fon temple fermé.
Puiffe ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modele & de loi ;
Et ton integrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi.

ODE III.

A M. le Comte de BONNEVAL, Lieutenant General des Armées de l'Empereur.

LE foleil dont la violence
Nous a fait languir fi long-tems

Arme de feux moins éclatans
Les rayons que ſon char nous lance,
Et plus paiſible dans ſon cours,
Laiſſe la celeſte balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'aurore, déſormais ſterile
Pour la Divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ſes pleurs
Enrichit un Dieu plus utile :
Et ſur tous les côteaux voiſins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raiſins.

C'eſt dans cette ſaiſon ſi belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De ſon triomphe glorieux
La pompe la plus ſolemnelle.
Il vient de ſes divines mains
Sceler l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de ſon char diaphane
Les Ris voltigeans dans les airs,
Des ſoins qui troublent l'Univers
Ecartent la foule prophane.
Tel ſur des bords inhabitez
Il vint de la triſte Ariane
Calmer les eſprits agitez.

Les Satyres tout hors d'haleine
Conduiſant les Nymphes des bois,
Au ſon du fifre & du hautbois
Danſent par troupes dans la plaine :
Tandis que les Sylvains laſſez
Portent l'immobile Silêne
Sur leurs thyrſes entrelacez.

Leur plus vive ardeur ſe déploye
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte ; partage avec eux
L'allegreſſe qu'il leur envoye :
Et plein d'une douce chaleur
Montre-toi rival de leur joye,
Comme tu l'es de ſa valeur.

Pren part à la juſte loüange
De ce Dieu ſi cher aux Guerriers,
Qui couvert de mille lauriers
Moiſſonnez juſqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le Dieu de la vendange
Que de n'être qu'un Conquerant.

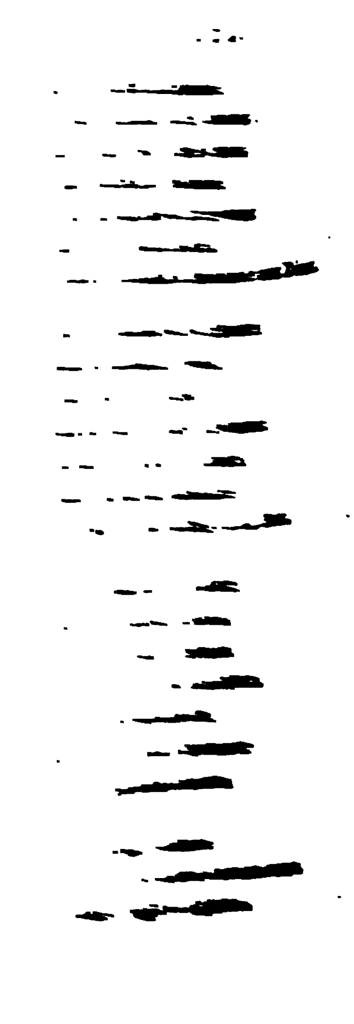
De ces Ménades revoltées
Craignons l'impetueux courroux.
Tu ſçais juſqu'où ce Dieu jaloux

Porte ses fureurs irritées ;
Et quelles tragiques horreurs,
Des Lycurgues & des Penthées
Payérent les folles erreurs.

C'est lui, qui des Fils de la terre
Châtiant la rebellion,
Sous la forme d'un fier Lion
Vengea le Maître du Tonnerre ;
Et par lui les os de Rhécus
Furent brisez comme le verre,
Aux yeux de ses freres vaincus.

Ici par l'aimable Paresse
Ce fameux vainqueur desarmé,
Ne se montre plus enflammé
Que des feux d'une douce yvresse :
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'allegresse
Il s'offre à conduire nos pas.

Là sous une voute sacrée
Peinte des plus riches couleurs,
Ses Prêtres couronnans de fleurs
La victime pour toi parée
Bientôt sur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruisseaux de lait & de vin.



(

D.

Cr

Tu

Fixer votre course importune.
Passons ce jour dans les festins.
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modele
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu sçus loin de ton lieu natal
Triompher d'un astre infidele ;
Et sous un ciel moins rigoureux
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur pusillanime
Touche peu les Dieux immortels.
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.
Quand nous venons les implorer,
C'est par une joye unanime
Que nous devons les honorer.

Telle est l'allegresse rustique ;
De ces vendangeurs altérez,
Qu'on voit à leurs yeux égarez
Saisis d'une yvresse mystique ;
Et qui saintement furieux
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement mysterieux.

Reçoi ce Nectar adorable
Versé par la main des plaisirs ;
Et laisse au gré de leurs desirs
Par cette liqueur favorable
Remplir tes esprits & tes yeux
De cette joye inaltérable,
Qui rend l'homme semblable aux Dieux.

Par elle, en toutes ses disgraces
Un cœur d'audace revêtu
Sçait asservir à sa vertu
Les ennuis qui suivent ses traces :
Et tranquille jusqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des Dieux, & des Rois, & du Sort.

Par elle bravant la puissance
De son implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamitez
Rendit le calme & l'esperance
A ses compagnons rebutez.

Amis, la volage fortune
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur.
Je prétens, malgré sa rigueur,

Fixer votre courſe importune.
Paſſons ce jour dans les feſtins.
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos deſtins.

C'eſt ſur cet illuſtre modele
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu ſçus loin de ton lieu natal
Triompher d'un aſtre infidele ;
Et ſous un ciel moins rigoureux
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur puſillanime
Touche peu les Dieux immortels.
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.
Quand nous venons les implorer,
C'eſt par une joye unanime
Que nous devons les honorer.

Telle eſt l'allegreſſe ruſtique ;
De ces vendangeurs altérez,
Qu'on voit à leurs yeux égarez
Saiſis d'une yvreſſe myſtique ;
Et qui ſaintement furieux
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement myſterieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport :
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec la Champagne.
Et près de tes Lares assis,
Des vins de rive & de montagne
Juger le procès indécis.

Les Juges à ton arrivée
Se trouveront tous assemblez.
La soif qui les tient desolez
Brûle de se voir abbreuvée ;
Et leur appetit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encor à jeun.

ODE IV.

AUX PRINCES CHRETIENS.

Sur l'armement des Turcs contre la République de Venise, en 1715.

CE n'est donc point assez, que ce peuple perfide,
De la sainte Cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'Orient porté ses étendars ?
Et paisible Tyran de la Grece abbatuë,
Partage à notre vuë
La plus belle moitié du thrône des Césars ?

Déja pour réveiller sa fureur assoupie
L'interprête effrené de son prophete impie
Lui promet d'asservir l'Italie à sa Loi :
Et déja son orgueil plein de cette assurance
Renverse en esperance
Le Siege de l'Empire & celui de la Foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès, Thétis croit voir encore
A travers de ses flots promener les forêts :
Et le nombreux amas de lances hérissées
Contre le Ciel dressées
Egale les épics qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
Quels seront les decrets de l'aveugle Destin?
Comme en ce jour affreux où dans le sang noyée,
Bysance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de Brigands sous un Chef infidele
De ses plus saints remparts détruit la sureté.
Et le mensonge impur tranquillement repose
Où le grand Théodose
Fit regner si long-tems l'auguste verité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces Esclaves chassez des marais de Scythie
Portérent chez le Parthe & la mort & l'effroi:
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois & le Sceptre & la Loi.

Dès-lors courans toujours de victoire en victoire,
Des Caliphes déchus de leur antique gloire
Le redoutable Empire entre eux fut partagé.
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même tems soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains en ruines fécondes
Osérent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du Fils de l'Eternel:
L'Occident réveillé par ce coup de Tonnerre,
Arma toute la Terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si boüillante & si vive
La folle ambition, la prudence craintive
Prétendoient opposer leurs conseils specieux.
Chacun comprit alors mieux qu'au siecle où nous sommes,
Que l'interêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux qui du haut des monta-
Précipitant ses eaux, traine dans les campagnes (gnes
Arbres, rochers, troupeaux par son cours emportez :
Ainsi de Godefroi les legions guerrieres
Forcérent les barrieres
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomtez.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon :
Et des vents du midi la devorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits & cachez sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monumens :
Et d'un nouveau David la valeur noble & sainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un Royaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la discorde insolente
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante
Enerva leur puissance en corrompant leurs moeurs.
Et le Ciel irrité ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, ſymboles mortels de la grandeur celeſte,
C'eſt à vous de prévoir dans leur chûte funeſte
De vos diviſions les fruits infortunez.
Aſſez & trop long-tems, implacables Achiles,
Vos diſcordes civiles
De morts ont aſſouvi les enfers étonnez.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraiſſez de tant de funerailles,
Vous ſemiez le carnage, & le trouble, & l'horreur;
L'Infidele, tranquile au milieu des alarmes,
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguiſe ſa fureur.

Enfin l'heureuſe paix de l'amitié ſuivie
A réüni les cœurs ſeparez par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paiſible dans ſon champ le laboureur moiſſonne:
Et les dons de l'automne
Ne ſont plus profanez par le fer étranger.

Mais ce calme ſi doux que le Ciel vous renvoye
N'eſt point le calme oiſif d'une indolente joye,
Où s'endort la vertu des plus fameux Guerriers.
Le démon des combats ſiffle encor ſur vos têtes:
Et de juſtes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il eſt

Il eſt tems de venger votre commune injure.
Eteignez dans le ſang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez, l'opprobre injurieux :
Et ſous leurs braves Chefs aſſemblant vos cohortes,
Allez briſer les portes
D'un Empire uſurpé ſur vos foibles ayeux.

Vous n'êtes plus au tems de ces craintes ſerviles
Qu'imprimoient dans le ſein des peuples imbeciles
De cruels raviſſeurs à leur perte animez.
L'Aigle de Jupiter, miniſtre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces Géans orgueilleux contre le Ciel armez.

Belgrade aſſujetie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce joug où le fer Germanique
Renverſa leur Croiſſant du haut de ſes remparts :
Et de Salankemen les plaines infectées
Sont encore humectées
Du ſang de leurs ſoldats ſur la pouſſiere épars.

Sous le fer abbatus, conſumez dans la flame,
Leur Monarque inſenſé, le deſeſpoir dans l'ame,
Pour la derniere fois oſa tenter le ſort.
Déja de ſa fureur, barbares émiſſaires,
Ses nombreux Janiſſaires
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche & de pillage avide.
D'un Hercule naissant la valeur intrepide
Va bientôt démentir vos projets forcenez :
Et sur vos corps sanglans, se traçant un passage,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinez.

Le Tibisque effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassez dans son onde,
De ses flots enchaînez interrompit le cours.
Et le fier * Othoman sans drapeaux & sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il : retournons sur nos traces.
Foibles & vils troupeaux, après tant de disgraces
N'irritons plus en vain de superbes Lions.
Un Prince nous poursuit, dont le fatal genie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée.
Prévenons du destin les revers éclatans :
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes,
Qui déja toutes prêtes
Menacent d'écraser l'Empire des Sultans.

* *Mustapha* II.

ODE V.

A MALHERBE.

Contre les Détracteurs de l'Antiquité.

SI du tranquille Parnaſſe
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place
Lorſque leurs yeux ſont fermés :
Et ſi contre l'apparence,
Notre farouche ignorance,
Et nos inſolens propos,
Dans ces demeures ſacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos.

Que dis-tu, ſage Malherbe,
De voir tes Maîtres proſcrits
Par une foule ſuperbe
De fanatiques eſprits ?
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces tems d'infirmité,
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Diſſipa l'obſcurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui jusqu'au siecle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports;
Et dont les divins genies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords.

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes celestes chansons.
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fiere & hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un Roi vainqueur de l'envie,
Vraiment Roi pendant sa vie,
Vraiment Grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses desirs,
De leur troupe genereuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquiles

Peuplez de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verds,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là d'un Dieu fier & barbare
Orphée adoucit les Loix :
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des Rois.
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Menades
Rire autour d'Anacréon ;
Et les Nymphes plus modestes
Gemir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrêne,
Homere ouvrant ses rameaux
S'éleve comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les sçavantes Immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front :
Et par leur commun suffrage
Avec elles il partage
Le sceptre du double Mont.

Ainsi les chastes Déesses
Dans ces bois verds & fleuris
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf Sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbere lui-même,
Ont pû sentir les douceurs?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs, dont la vanité
De ces Rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton;
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python.
Chez les Filles de Memoire

Allez apprendre l'hiſtoire
De ce ſerpent abhorré,
Dont l'haleine deteſtée
De ſa vapeur empeſtée
Soüilla leur ſejour ſacré.

Lorſque la terreſtre maſſe
Du déluge eut bû les eaux ;
Il effraya le Parnaſſe
Par des prodiges nouveaux.
Le Ciel vit ce monſtre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler ſon infecte rage
Contre le naiſſant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible
Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans ſon ſang horrible,
L'honneur du docte ſejour.
Bientôt de la Theſſalie
Par ſa dépoüille annoblie
Les champs en furent baignez :
Et du Céphiſe rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indignez.

De l'écume empoiſonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal:
Et de-là naiſſent les ſectes
De tous ſes ſales inſectes
De qui le ſouffle envieux
Oſe d'un venin critique
Noircir de la Gréce antique
Les celeſtes demi-Dieux.

A peine ſur de vains titres
Intrus au ſacré vallon,
Ils s'erigent en Arbitres
Des Oracles d'Apollon.
Sans ceſſe dans les ténébres
Inſultant les morts célébres
Ils ſont comme ces Corbeaux,
De qui la troupe affamée
Toujours de rage animée
Croaſſe autour des tombeaux.

Cependant à les entendre
Leurs ramages ſont ſi doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le Cygne en ſeroit jaloux:
Et quoiqu'en vain ils allument

L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiez ;
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mandiez.

Une loüange équitable,
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut.
Un esprit noble & sublime,
Nourri de gloire & d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs :
Comme une tige élevée
D'une onde pure abbreuvée
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la celeste rosée
La terre fertilisée
Quand les frimats ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poisons de Circé,

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des Dieux.
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, miniſtres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nort,
De vos brulantes froidures
Sécher ces feüilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VI.

A S. E. Monſieur le Comte de SINZINDORF, Chancelier de la Cour Impériale.

L'Hiver, qui ſi long-tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paiſibles ruiſſeaux:
Et les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes ruſtiques:
Le laboureur commence à lever ſes guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déja la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.
Cérès vient à pas lents à la suite de Flore
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons, instruits par la Nature,
Mille tendres Oiseaux font résonner les airs ;
Et les Nymphes des bois dépoüillant leur ceinture
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans, un séjour si tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,
Tout invite le Sage à chercher un azile
Contre le tulmute des Cours.

Mais vous, à qui Minerve & les Filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains :
Vous, qui n'osez quitter la balance sacrée
Dont Themis a chargé vos mains :

Ministre de la Paix, qui gouvernez les rênes
D'un Empire puissant autant que glorieux ;
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'Etat privé d'une de ses colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit : Hélas, tu m'abandonnes,
Je perds mon plus ferme soutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la Nature & l'Art, de leurs mains fortunées
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître,
Vous verrez le Soleil cultivant leurs tresors,
Se lever le matin, & le soir disparoître
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt, vous tracerez la course de votre onde:
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur sève vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrâse,
Vous irez insulter le Sanglier glouton,
Ou, nouveau Jupiter, faire aux Oiseaux du Phase
Subir le sort de Phaëton.

O doux amusemens ! O charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouït le cahos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos :

Délices des Ayeux d'une Epouse adorée,
Qui réünit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;
Et dans qui la Vertu par les graces parée
Brille au dessus de leurs grandeurs :

Arbres verds & fleuris, bois paisibles & sombres,
A votre possesseur si doux & si charmans,
Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ses nobles délassemens.

Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,
Va bien-tôt l'enlever à ses heureux loisirs.
Il n'écoutera plus que la voix qui le presse
De s'attacher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il est échappé;
Toujours de l'interêt d'un Monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes Provinces.
Allez, mais revenez, de leur amour épris.
Organe des decrets du plus sage des Princes,
Veiller sur ses peuples cheris.

C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fistes admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zele intrepide
Contre le feu naissant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit opposer votre Égide
Au cruel démon des combats.

Vos voeux sont satisfaits. La discorde & la guerre
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les Dieux appaisez redonnent à la terre
Des jours plus serains & plus beaux.

Ce Chef de tant d'Etats à qui le Ciel dispense
Tant de riches tresors, tant de fameux bienfaits,
A déja de ces Dieux reçû la recompense
De sa tendresse pour la paix.

Il a vû naître enfin de son Epouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité ;
Et qui va desormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquilité.

Arbitre tout-puissant d'un Empire invincible,
Plus maître encor du coeur de ses sujets heureux,
Qu'a-t'il à desirer, qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçûs pour eux ?

Non, non, il n'ira point, après tant de tempêtes,
Ressusciter encor d'antiques differends.
Il sçait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des Conquerans.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits :
Ecoutez la leçon d'un Socrate sauvage,
Faite au plus puissant de nos Rois.

Pour la troisiéme fois du superbe Versailles
Il faisoit agrandir le Parc délicieux.
Un peuple harassé, de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part,
A quoi rêves-tu là ? dit le Prince. Helas ! Sire,
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez. Je songeois que de votre heritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

ODE VII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR PRINCE DE VENDOME,

Alors GRAND-PRIEUR DE FRANCE,
Sur son retour de l'Isle de Malthe en 1715.

APrès que cette Isle guerriere,
Si fatale aux fiers Othomans,
Eut mis sa puissante barriere
A couvert de leurs armemens :
Vendôme, qui par sa prudence

Sçut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins;
Voulut céder aux destinées,
Qui reservoient à ses années
D'autres climats & d'autres soins.

Mais dès que la celeste voute
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer sa route
De ce Heros, ami des Dieux:
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré;
Et ce Dieu, prenant la parole,
Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré.

Allez, Tyrans impitoyables,
Qui desolez tout l'Univers,
De vos tempêtes effroyables
Troublez ailleurs le sein des mers.
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'est au Vulturne pacifique
Que j'ai destiné votre emploi.
Partez: & que votre furie
Jusqu'à la derniere Hesperie
Respecte & subisse sa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri,
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce Prince cheri.
Applanissez l'onde orageuse.
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidéles Matelots.
Venez : & d'une main agile
Soutenez son vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la premiere grace
Qu'il obtient de votre secours.
Dès l'enfance sa jeune audace
Osa vous confier ses jours.
C'est vous, qui sur ce moite empire
Au gré du volage Zéphire
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint plein d'un si beau zéle
Au secours de l'Isle où Cybéle
Sauva Jupiter au berceau.

Dés-lors quels périls, quelle gloire
N'ont point signalé son grand cœur?
Ils sont le plus beau de l'histoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un Frere, [illegible]

De ce don si cher & si rare,
L'a trop-tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre,
Thrônes, ébranlez par sa foudre,
Sceptres, raffermis par ses mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit aux yeux de son Roi
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ces rives d'effroi :
Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune Aiglon, loin de son aire
Emporté plus promt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se presente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine
Moins rebelle aux leçons de l'Art,
Dans l'école du grand Turenne,
Apprit à fixer le hazard.
C'est dans cette source fertile,
Que son courage plus utile
De sa gloire unique Artisan,
Aquit cette hauteur suprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'[illegible].

Eſt-il quelque guerre fameuſe
Dont il n'ait partagé le poids ?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuſe
Tour à tour ont vû ſes exploits.
France, tandis que tes armées
De ſes yeux furent animées,
Mars n'oſa jamais les trahir;
Et la fortune permanente,
A ſon étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui :
Tes deſtins jadis ſi propices,
S'exilérent tous avec lui.
Un Dieu plus puiſſant que tes armes,
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides Guerriers :
Et ſur tes frontiéres célébres
Tu ne vis que cyprès funébres
Succeder à tous tes lauriers.

O déteſtable calomnie,
Fille de l'obſcure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mere de l'aveugle erreur !
C'eſt toi, dont la langue aiguiſée,

De l'austére fils de Thésée
Osa déchirer les vertus.
C'est par toi, qu'une épouse indigne
Arma contre un héros insigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le silence
Tu conduis tes coups tenebreux.
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres ton visage affreux.
Tu divises, tu desesperes
Les amis, les époux, les freres.
Tu n'épargnes pas les autels.
Et ta fureur envenimée
Contre les plus grands Noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes Agens sinistres
Quels sont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches ministres
Epuisent la bonté des Dieux.
En vain, cheris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune
Envelopez dans leur orgueil :
Le remords déchire leur ame ;
Et la honte, qui les diffame,
Les suit jusques dans le cercueil.

Vous rentrerez, monſtres perfides,
Dans la ſoule où vous êtes nez.
Aux vengeances des Eumenides
Vos jours ſeront abandonnez.
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce Prince, après un vain orage,
Paroître en ſa premiere fleur ;
Et ſous une heureuſe Puiſſance
Joüir des droits que la naiſſance
Ajoute encore à ſa valeur.

Mais déja ſes humides voiles
Flottent dans les vaſtes deſerts.
Le ſoleil vainqueur des étoiles,
Monte ſur le thrône des airs.
Hâtez-vous, Filles de Nerée,
Allez ſur la plaine azurée
Joindre vos Tritons diſperſez.
Il eſt tems de ſervir mon zele :
Allez, Vendôme vous appelle :
Neptune parle : obéïſſez.

Il dit : & la mer qui s'entrouvre,
Déja fait briller à ſes yeux
De ſon palais qu'elle découvre,
L'or & le criſtal précieux.
Cependant la Nef vagabonde

Au milieu des Nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité :
Telle qu'on voit rouler sur l'herbe
Un char triomphant & superbe
Loin de la barriere emporté.

Enfin d'un Prince que j'adore,
Les Dieux sont devenus l'appui.
Il revient éclairer encore
Une Cour plus digne de lui.
Déja d'un nouveau phénoméne
L'heureuse influence y ramene
Les jours d'Astrée & de Thémis.
Les vertus n'y sont plus en proye
A l'avare & brutale joye
De leurs insolens ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous tant que nous sommes,
D'aimer notre sejour natal.
Toutefois, quels que puissent être,
Pour les lieux qui nous ont vû naître,
Ces mouvemens respectueux,
La vertu ne se sent point née
Pour voir sa gloire prophanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgraces & de travaux,
Dans le pays de sa naissance
Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paisible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans sa patrie,
Toujours en proye à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

ODE VIII.

A S. E. Monsieur GRIMANI, Ambassadeur de Venise à la Cour de Vienne,

Sur le départ des Troupes Impériales pour la Campagne de 1716. en Hongrie.

ILs partent, ces cœurs magnanimes,
Ces Guerriers, dont les noms chéris
Vont être pour jamais écrits
Entre les noms les plus sublimes.
Ils vont en de nouveaux climats,
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible Dieu des combats.

A leurs légions indomtables
Bellone inspire sa fureur.
Le bruit, l'épouvante & l'horreur
Devancent leurs flots redoutables.
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables
Dont elle écrase les humains.

Un Heros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces mêmes bords,
Où jadis ses premiers efforts
Ont éternisé sa mémoire.
Sous ses pas naît la liberté:
Devant lui vole la victoire:
Et Pallas marche à son côté.

O Dieux! Quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars!
J'entens déja de toutes parts
L'air frémir de leur doux murmure:
Je vois, sous leur Chef applaudi,
Le Nord venger avec usure
Toutes les pertes du midi.

Quel triomphe pour ta patrie!
Et pour toi quel illustre honneur,
Ministre, né pour le bonheur
De cette mere si chérie!

Toi

Toi, de qui l'amour genereux,
Toi, de qui la ſage induſtrie
Ménagea ces ſecours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zele
Porter les pleurs de ſes enfans
Juſques ſous les yeux triomphans
Du Prince qui s'arme pour elle ;
Et qui plein d'eſtime pour toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent Princes ſoumis à ſa loi.

C'eſt ainſi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Intereſſer dans ſon malheur
Les Grecs aſſemblez en Aulide ;
Et d'une noble ambition
Armer leur colere intrepide
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'infléxible Neptune
Leur oppoſe un calme odieux.
En vain l'interprête des Dieux
Fait parler ſa crainte importune.
Leur invincible fermeté
Laſſe enfin l'injuſte fortune,
Les vents & Neptune irrité.

La conſtance eſt le ſeul remede
Aux obſtacles du ſort jaloux.

Tôt ou tard attendris pour nous
Les Dieux nous accordent leur aide :
Mais ils veulent être implorez ;
Et leur résistance ne cede
Qu'à nos efforts réïterez.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuve & de travaux constans,
Que ces glorieux Combattans
Triomphérent des destinées ;
Et que loin des bords Phrygiens
Ils emmenérent enchaînées
Les veuves des Heros Troyens.

ODE IX.

PALINODIE.

CElui dont la balance équitable & severe
Sçait peser l'homme au poids de la réalité,
En payant son tribut aux vertus qu'il revere,
Peut braver les regards de la posterité.

Des éloges trompeurs qu'arrache la fortune,
Il craint peu le reproche & la confusion :
Et trop sûr d'étouffer cette amorce commune,
Il combat seulement sa propre illusion.

J'en atteste les Dieux. L'interêt ni la crainte
N'ont jamais dans mes mains infecté mon encens.
Mon unique ennemi fut la fatale empreinte
Que l'aveugle amitié fit jadis sur mes sens.

C'est à vous, seducteurs, que ce discours s'adresse,
A vous, Heros honteux de mes premiers Ecrits.
Comment avez-vous pû, seduisant ma tendresse,
Fasciner si long-tems mes yeux & mes esprits ?

Helas ! j'aimois en vous un or faux & perfide
Par le creuset du tems en vapeur converti.
Je croyois admirer une vertu solide :
Et j'admirois l'orgueil en vertu travesti.

Ce crédit, ce pouvoir, pour qui seuls on vous aime,
Me présentoient en vain leurs côtez les plus doux.
Vous ne l'ignorez pas ; détaché de moi-même,
Ce n'étoit que vous seuls que je cherchois en vous.

Mais vous vouliez des coeurs voüez à l'esclavage,
Par l'espoir enchaînez, par la crainte soumis.
Et de la verité redoutant l'œil sauvage,
Vous cherchiez des valets, & non pas des amis.

Vos yeux importunez de la sinistre vûë
D'un partisan grossier de la sincerité,
Ont enfin preferé la laideur toute nuë
Aux voiles contraignans de la fausse beauté.

Voilà quel fut mon crime, & ce qui me transforme
En aspic effroyable, en serpent monstrueux.
Un mortel penetrer, quel attentat énorme,
Dans les replis sacrez de nos cœurs tortueux !

Que son exemple apprenne à ne plus nous déplaire.
Qu'il perisse à jamais cet Icare odieux,
Ce profane Actéon, de qui l'œil temeraire
Soüille de ses regards la retraite des Dieux.

Ainsi parla bientôt votre haine ombrageuse.
Et dès-lors l'imposture accourant au secours,
Excita par vos cris la tempête orageuse
De cent foudres mortels lancez contre mes jours.

Je n'en fus point surpris, Je connois vos maximes.
Hé comment échaper à vos traits médisans,
Quand ceux dont vous tenez tous vos titres sublimes,
Quand vos Rois au tombeau n'en peuvent être exemts!

Ce Monarque fameux, qui de ses mains prodigues
D'honneurs non meritez vous combla tant de fois,
Les yeux à peine éteints, voit par vos lâches brigues
Diffamer ses vertus & détester ses loix.

Tandis qu'il a vécu, c'étoit l'Ange celeste,
Le Dieu conservateur du peuple & des autels.
C'en est fait. Il n'est plus: c'est un tyran funeste,
Le fléau de la terre & l'effroi des mortels.

On ne gemira plus ſous cet injuſte Maître.
Les Dieux ont pris pitié de ſes triſtes ſujets.
La paix va refleurir, les beaux jours vont renaître.
Vous allez reparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi, ne craignez-vous point à ce diſcours horrible,
Les reproches affreux de ſon ombre en courroux?
Ne la voyez-vous pas furieuſe & terrible,
Du ſejour de la mort s'élever contre vous?

Le feu de la colére en ſes yeux étincelle.
Elle vient. Elle parle. Où fuir? Où vous cacher?
Tremblez, lâches, tremblez; reconoiſſez, dit-elle,
Celui que ſans frémir vous n'oſiez approcher.

Traitres, c'eſt donc ainſi qu'outrageant ma mémoire,
Vous oſez me punir de mes propres bontez?
Je n'ai donc ſur vos jours répandu tant de gloire,
Que pour accréditer vos infidélitez?

Répondez-moi; Parlez. Sous quels fameux auſpices
Occupez-vous le rang où l'on vous voit aſſis?
Quelles rares vertus, quels exploits, quels ſervices
Ont pu fléchir pour vous les Deſtins endurcis?

Sans moi, ſans mes bienfaits, dans une foule obſcure
Vos noms ſeroient encor cachez & confondus.
J'ai vaincu ma raiſon, j'ai forcé la Nature,
Pour vous charger de biens, qui ne vous ſont pas dûs.

Ah ! je connoissois peu vos retours ordinaires.
Sur vos seuls interêts vous reglez vos transports.
Vous croyez ne pouvoir, Courtisans mercenaires,
Chatoüiller les vivans, sans déchirer les morts.

Connoissez mieux, ingrats, le Prince magnanime
Qui reçoit aujourd'hui votre hommage suspect.
Voulez-vous mériter ses dons & son estime ?
Secondez ses travaux : imitez son respect.

Craignez sur tout, craignez la honte & les disgraces
Qu'attire enfin l'abus d'un injuste pouvoir :
Craignez les Dieux vengeurs, qui déja sur vos traces
Conduisent les remords, enfans du desespoir.

Nous avons vû des jours plus serains que les vôtres,
D'orages imprévus sinistres précurseurs.
Les grandeurs ont leurs cours. Vous succédez à d'autres ;
Mais d'autres quelque jour seront vos successeurs.

C'est ainsi que ce Roi vous parle & vous conseille :
Mais ses discours sont vains. Vous ne l'écoutez pas.
La voix de la Sagesse offense votre oreille.
Le mensonge trompeur a bien d'autres appas.

Un favori superbe, enflé de son mérite,
Ne voit point ses défauts dans le miroir d'autrui ;
Et ne peut rien sentir que l'odeur favorite
De l'encens fastueux qui brule devant lui.

Il n'entend que le ſon des flatteuſes paroles.
Toute autre mélodie interrompt ſon repos.
Il faut pour le charmer que les Muſes frivoles
L'exaltent aux dépens des Dieux & des Heros.

C'eſt alors : qu'ébloüi par un ſi doux preſtige
De tous les dons du Ciel il ſe croit revêtu.
Regardez-moi, Mortels : vous voyez un prodige
D'honneur, de probité, de gloire & de vertu.

Dites, dites plutôt, ame farouche & dure,
Je ſuis un impoſteur tout cangrené d'orgueil,
Un cadavre couvert de pourpre & de dorure,
Et tout rongé de vers au fond de ſon cercueil.

Sous un maſque éclatant, je me cache à moi-même
De mon viſage affreux la livide maigreur :
Et trompé le premier, ma volupté ſuprême
Eſt de faire par tout reſpecter mon erreur.

Mais malgré ce reſpect, toujours, je le confeſſe,
La triſte verité vient affliger mes yeux :
Et ce dragon fatal qui me pourſuit ſans ceſſe,
Change mes plus beaux jours en des jours ennuyeux.

Par ce ſincere aveu vous ferez diſparoître
L'idolâtre concours de tous vos corrupteurs.
Ne vous admirant plus, vous deviendrez peut-être
Plus digne de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage,
Lorſque l'on tient ſur ſoi les yeux toujours ouverts ;
Et le plus inſenſé commence d'être ſage
Dès l'inſtant qu'il commence à ſentir ſon travers.

ODE X.

Sur la Bataille de Petervaradein.

AInſi le glaive fidele
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur :
Quand l'Aſſyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ſes ſoldats égorgez,
De la fidelle Judée
Par ſes armes obſédée
Couvrir les champs ſaccagez.

Où ſont ces Fils de la Terre,
Dont les fiéres Légions
Devoient allumer la Guerre
Au ſein de nos Régions ?
La nuit les vit raſſemblées,

Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux,
Qui gonflez par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déja ces monstres sauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur Chef guidé par l'audace,
Avoit épuisé la Thrace
D'armes & de combattans;
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables Bataillons
L'infatigable Tartare,
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait. Leur insolence
Peut rompre enfin le silence;
L'effroi ne les retient plus.
Ils peuvent sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse & feinte
Briser les nœuds superflus.

C'est en vain, qu'à notre vuë,
Un Guerrier par sa valeur,
De leur attaque imprevuë
A repoussé la chaleur.
C'est peu qu'après leur défaite,
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis,
Ait avec sa renommée
Consacré dans leur armée
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes.
Et déja de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtriere,
La nuit, qui dans sa carriére
Fuit à pas précipitez,
Va bientôt laisser éclore
De votre derniere Aurore
Les foudroyantes clartez.

Un Prince dont le Génie
Fait le destin des combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos Etats.
Il tient cette même foudre,

Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux,
Où par vingt mille Victimes
La mort expia les crimes
De vos funestes Ayeux.

Hé quoi ! Votre ardeur glacée
Délibére à son aspect ;
Ah ! la saison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées :
Eugéne est prêt d'avancer.
Il vient, il marche en personne :
Le jour luit : la charge sonne :
Le combat va commencer.

Vvirtemberg sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déja certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux & la flâme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos ſoldats dans la tempête
Par cet exemple affermis,
Sans crainte expoſent leur tête
A tous les feux ennemis.
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le Chef préſent en tous lieux,
Plein de joye & d'eſperance,
Combat avec l'aſſurance
De triompher à ſes yeux.

De quelle ardeur redoublée,
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de ſanglans lauriers?
O Heros, à qui la gloire
D'une ſi belle victoire
Doit ſon plus ferme ſoutien;
Que ne puis-je dans ces rimes,
Conſacrant vos noms ſublimes,
Immortaliſer le mien!

Mais quel deſordre incroyable
Parmi ces corps ſeparez,
Groſſit la nuë effroyable
Des ennemis raſſurez?
Près de leur moment ſuprême,

Ils osent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits.
Le desespoir les excite ;
Et la crainte ressuscite
Leur esperance aux abois.

Quel est ce nouvel Alcide,
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les * efforts ?
A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable ;
Son sang est déja payé ;
Et son ennemi qui tombe,
De sa troupe qui succombe,
Voit fuïr le reste effrayé.

Eugene a fait ce miracle.
Tout se rallie à sa voix.
L'Infidele, à ce spectacle,
Recule encor une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort :
D'un air que Bellone avouë,
Les poursuit, & les devouë
Au triomphe de la mort.

* *Le Comte de Bonneval.*

Tout fuit ; tout cede à nos armes :
Le Visir percé de coups,
Va dans Belgrade en alarmes
Rendre son ame en courroux.
Le camp s'ouvre. Et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troye
Vont être aujourd'hui la proye
De nos soldats assouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans.
Que ces voûtes parfumées
Retentissent de nos chants ;
Et lorsqu'envers sa puissance
Notre humble reconnoissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons pleins d'un nouveau zele
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temesvvar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil.
Par toi seul, Prince invincible,

Ce rempart inacceſſible
Pouvoit être renverſé.
Va par ſon illuſtre attaque
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppreſſé.

Et toi, qui ſuivant les traces
Du premier de tes Ayeux,
Eprouves par tant de graces
La bienveillance des Cieux :
Monarque auſſi grand que juſte,
Reconnoi le prix auguſte
Dont le Monarque des Rois
Paye avec tant de clémence
Ta pieté, ta conſtance
Et ton zele pour ſes Loix.

Fin du troiſiéme Livre.

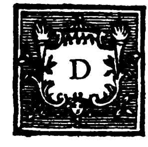


ODES, LIVRE IV.

ODE I.

A L'EMPEREUR,

Après la conclusion de la quadruple Alliance.



Ans sa carriere feconde
Le soleil sortant des eaux
Couvre d'une nuit profonde
Tous les celestes flambeaux.
Entre les causes premieres,
Tout cede aux vives lumieres
Du feu créé pour les Dieux ;
Et des dons que nous étale,
La richesse orientale,
L'or est le plus radieux.

Telle, ô Prince magnanime,
Ta lumineuse clarté
Offusque l'éclat sublime

De toute autre Majesté.
Dans un Roi d'un sang illustre
Nous admirons le haut lustre
Du premier de ses Etats:
En toi la Royauté même
Honore le Diadême
Du premier des Potentats.

Mais di-nous : Quelle est la source
De cette auguste splendeur,
Qui du midi jusqu'à l'ourse
Fait reverer ta grandeur?
Est-ce cette antique race
D'Ayeux, dont tu tiens la place
Sur le thrône des Romains?
Est-ce cet amas de Princes,
De peuples & de Provinces,
Dont le sort est dans tes mains?

Du vaste Empire des Mages
Les fastueux heritiers
S'applaudissoient des hommages
De mille peuples altiers.
Du rivage de l'aurore,
Jusqu'au delà du Bosphore
Ils faisoient craindre leurs Loix:
Et de l'Univers arbitres,
Ajoutoient à tous leurs titres
Le titre de Rois des Rois.

Cependant la Grece unie
Avoit déja sur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille sanglans affronts ;
Quand la colere celeste
Fit naître en son sein funeste
A ces Tyrans amollis
Celui, dont la main superbe
Devoit enterrer sous l'herbe.
Les murs de Persépolis.

Non, non, la servile crainte
De cent peuples differens
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des Conquerans.
Les lauriers les plus fertiles
Sans l'art de les rendre utiles,
Leur sont vainement promis ;
Et leur puissance n'est stable,
Qu'autant qu'elle est profitable
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime
Qui contre tous les revers
T'affermira sur la cime
Des grandeurs de l'Univers.
Tes sujets pleins d'allegresse,

Des marques de ta tendresse
Feront leur seul entretien :
Et leur amour secourable
De ta puissance durable
Sera l'éternel soutien.

Ton invincible courage
Signalé dans tous les tems,
Fonda le pénible ouvrage
De tes destins éclatans.
C'est lui, qui de la fortune,
De Bellone & de Neptune,
Bravant les legeretez,
Dans leurs épreuves diverses
T'a conduit par les traverses
Au sein des prosperitez.

Déja l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars
De Barcelone fumante
Avoit brisé les remparts.
Et bientôt, si ta constance
N'eût armé la résistance
De ses braves combattans,
Tes rivaux sur ses murailles,
Auroient fait les funerailles
De ses derniers habitans.

En vain, pour ſauver ta tête,
La mer t'offroit ſur ſes eaux,
A ton ſecours toute prête,
L'azile de ſes vaiſſeaux.
A tes amis plus fidele
Tu voulus, malgré leur zele,
Vaincre ou mourir avec eux:
Et ta vertu toujours ferme
Les protégea jusqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais ſur le thrône indomtable,
Où commandoient tes Ayeux,
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux,
Quand l'implacable Furie,
Qui ſur ta triſte patrie
Déployoit ſes cruautez,
Vint juſqu'en ta Capitale
Souffler la vapeur fatale
De ſes venins empeſtez?

Dans ſa courſe dévorante
Rien n'arrêtoit ce torrent.
L'épouſe tomboit mourante
Sur ſon époux expirant.
Le fils, au bras de ſon pere,

La fille, au ſein de ſa mere,
S'arrachoit avec horreur :
Et la mort livide & blême
Rempliſſoit ton palais même
De ſa brulante fureur.

Tu pouvois braver la foudre
Sous un Ciel moins dangereux ;
Mais rien ne put te réſoudre
A quitter des malheureux.
Rois, qui bornez vos tendreſſes
Dans ces publiques détreſſes
Au ſoin de vous épargner,
Apprenez à cette marque
Qu'un Prince n'eſt point Monarque
Pour vivre, mais pour regner.

Oüi, j'oſe encor le redire,
Cette illuſtre fermeté
Eſt de ton ſolide empire
L'appui le plus redouté.
C'eſt elle qui déconcerte
L'envie obſcure & couverte
De tes foibles ennemis.
C'eſt elle dont l'influence
Fait l'indomtable défenſe
De tes ſujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par son exemple éternel
Tu laissas dans l'Ibérie
Un monument solemnel,
Quand sur les rives de l'Ebre
Cherchant le laurier celebre
A ta valeur réservé,
Tes yeux devant Sarragosse
Virent tomber le Colosse
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas vû ton génie
Toujours protegé des Cieux,
Montrer à ces fiers esclaves,
Que les efforts les plus braves
Et les plus inespérez
Deviennent bientôt possibles
A des guerriers invincibles
Par tes ordres inspirez ?

Mais une vertu plus rare
Chez les héros de nos jours
Dans tes voisins te prépare
Encor de nouveaux secours.
C'est cette épreuve avérée,

Et cent fois réitérée.
De ton équitable foi :
Vertu, ſans qui tout le reſte
N'eſt ſouvent qu'un don funeſte
Au bonheur du plus grand Roi.

Vous, qui dans l'indépendance
Des nœuds les plus reſpectez
Maſquez du nom de prudence
Toutes vos duplicitez,
Infidéles politiques,
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais,
Ceſſez de troubler la terre,
Moins terribles dans la guerre,
Que ſiniſtres dans la paix.

En vain ſur les artifices
Et le faux déguiſement
De vos frêles édifices
Vous poſez le fondement.
Contre vos ſourdes intrigues
Bientôt de plus juſtes ligues
Joignent vos voiſins nombreux :
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abîme
Que vous creusâtes pour eux.

C'eſt

C'eſt en ſuivant cette voye,
Que tes ennemis flattez
Deviendront la juſte proye
De leurs complots avortez :
Tandis qu'aux yeux du Ciel même
Par ton équité ſuprême
Juſtifiant tes exploits,
Les premiers Princes du monde
Armeront la terre & l'onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils ſçavent que ta juſtice
Sourde aux vaines paſſions
Eſt la ſeule directrice
De toutes tes actions :
Et que la vigueur auſtére
De ton ſage Miniſtére
Toujours inſpiré par toi,
Inacceſſible aux foibleſſes,
Lui fait des moindres promeſſes
Une inviolable Loi.

Ainſi jamais ni la crainte,
Ni les ſoupçons épineux
D'une alliance ſi ſainte
Ne pourront troubler les nœuds.
Et cette amitié durable

Qui d'un repos desirable
Fonde en eux le ferme espoir,
Leur rendra toujours sacrée
L'incorruptible durée
De ton suprême pouvoir.

ODE II.

A S. A. S. Monseigneur le Prince EUGENE DE SAVOYE.

Après la Paix de Passarovits.

LEs cruels oppresseurs de l'Asie indignée,
Qui violant la foi d'une Paix dédaignée
Forgeoient déja les fers qu'ils nous avoient promis,
De leur coupable sang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vastes Etats par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cens mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs :
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamez & des loups dévorans.

O Vous, qui combattant sous les heureux auspices
D'un Monarque, du Ciel l'amour & les délices,
Avez rempli leurs champs de carnage & de morts,

Vous, par qui le Danube affranchi de sa chaîne
Peut desormais sans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts.

Prince, n'est-il pas tems, après tant de fatigues,
De gouter un repos que les Destins prodigues
Pour prix de vos exploits, accordent aux humains?
N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre,
Et vous asseoir à l'ombre
Des paisibles lauriers moissonnez par vos mains?

Non. Ce seroit en vain que la paix renaissante
Rendroit à nos Citez leur pompe florissante,
Si ses charmes flatteurs vous pouvoient ébloüir,
Son bonheur, sa durée impose à votre zele
Une charge nouvelle;
Et vous êtes le seul qui n'osez en joüir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encore épris des sçavantes merveilles,
Qui firent de tout tems l'objet de votre amour?
Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du Ministére & les soins de la Cour?

Vous le pouvez sans doute: & cet accord illustre
Peu connu des Heros sans éloge & sans lustre,
Fut toujours reservé pour les Heros fameux.
C'est aux grands Hommes seuls à sentir le merite
D'un art qui ressuscite
L'heroïque vertu des grands Hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent ſeuls enflammer le génie
De ces enfans cheris du Dieu de l'harmonie,
Dont l'immortelle voix ſe conſacre aux guerriers.
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendreſſe unanime :
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'Univers voit naître,
Peu doivent aux ayeux, dont ils tiennent leur être,
Le reſpect de la terre & la faveur des Rois.
Deux moyens ſeulement d'illuſtrer leur naiſſance
Sont mis en leur puiſſance,
Les ſublimes talens & les fameux exploits.

C'eſt par là qu'au travers de la foule importune
Tant d'hommes renommez, malgré leur infortune,
Se ſont fait un deſtin illuſtre & glorieux ;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus ſombre,
Ont ſçu diſſiper l'ombre,
Dont les obſcurciſſoit le ſort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre & fragile,
Quand le ſouffle des Dieux eut animé l'argile,
Dont les premiers humains avoient été paîtris ;
Leurs rangs n'étoient marquez d'aucune difference,
Et nulle préference
Ne diſtinguoit encor leur merite & leur prix.

Mais ceux qui penetrez de cette ardeur divine,
Sentirent les premiers leur sublime origine,
S'élevérent bientôt par un vol genereux :
Et ce celeste feu, dont ils tenoient la vie,
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'Univers & de le rendre heureux.

Delà ces arts divins en tant de biens fertiles.
Delà ces saintes Loix, dont les regles utiles
Firent cherir la paix, honorer les autels,
Et delà ce respect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des Immortels.

Les Dieux dans leur séjour reçurent ces grands hommes.
Le reste, confondus dans la foule où nous sommes,
Joüissoient des travaux de leurs sages ayeux :
Lorsque l'ambition, la discorde & la guerre,
Vils enfans de la terre,
Vinrent troubler la paix de ces enfans des Dieux.

Alors, pour soutenir la débile innocence,
Pour réprimer l'audace, & domptet la licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos.
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
Les périls honorables,
Furent l'unique emploi des Rois & des Héros.

Mais combien de grands noms couverts d'ombres funè-
Sans les écrits divins qui les rendent celebres, (bres.
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus?
Il n'est rien que le tems n'absorbe & ne dévore:
Et les faits qu'on ignore,
Sont bien peu differens des faits non avenus.

Non, non, sans le secours des filles de mémoire,
Vous vous flattez en vain, Partisans de la gloire,
D'assurer à vos noms un heureux souvenir.
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrosez le champ de ces Nymphes sublimes.
Mais vous sçavez aussi que vos faits magnanimes
Ont besoin des lauriers cuëillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce Dieu qu'habite la fortune.
Son Art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint, fut toujours odieux.
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes
Egalent aux Dieux mêmes,
De sçavoir estimer le langage des Dieux.

Vous; qu'ils ont penetré de leur plus vive flamme,
Vous, qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux:
Ne desavoüez point une Muse fidelle,
Et souffrez que son zéle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en Eux.

Souffrez qu'à nos Neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus qui mieux que vos victoires
Feront de nos histoires
Le modele éternel de la posterité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,
De vos travaux guerriers nobles délassemens:
Et rendez-nous encor par vos doctes largesses
Les sçavantes richesses
Que vit périr l'Egypte en ses embrasemens.

Dans nos arts florissans, quelle adresse pompeuse,
Dans nos doctes écrits, quelle beauté trompeuse
Peuvent se dérober à vos vives clartez?
Et dans l'obscurité des plus sombres retraites,
Quelles vertus secretes,
Quel mérite timide échappe à vos bontez?

Je n'en ressens que trop l'influence féconde.
Tandis que votre bras faisoit le sort du monde,
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi,
Et me rendre, peut-être à moi seul, chérissable
La gloire périssable
Des stériles travaux qui sont tout mon emploi.

C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles
Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le sçavoir;
Et de Chérile même excusant la manie,
Au defaut du génie
Récompensoit en lui le desir d'en avoir.

ODE III.

A L'IMPERATRICE AMELIE.

Muse, qui des vrais Alcées,
Soutenant l'activité,
A leurs captives pensées
Fais trouver la liberté,
Vien à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau,
Et délivre ma Minerve
Des prisons de mon cerveau.

Si la celeste Puissance,
Pour l'honneur de ses autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunez mortels :
Et si l'aimable Cybelle
Sur cette terre infidelle
Daignoit redescendre encor,
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes? Quels ministres
Dignes d'obtenir son choix,
Pourroient en ces tems sinistres
Nous faire entendre sa voix ?
Seroit-ce ces doctes Mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs consacrez,
Bien moins pour les rendre sages,
Que pour en être honorez ?

Mais les divines merveilles
Qui font cherir leurs leçons,
Dans nos superbes oreilles
N'exciteroient que des sons.
Quel siécle plus memorable
Vit d'un glaive secourable
Le vice mieux combattu ?
Et quel siécle miserable
Vit regner moins de vertus ?

L'éloquence des paroles
N'eſt que l'art ingenieux
D'amuſer nos ſens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, ſimple, équitable,
Ami du Ciel & des Loix,
L'éloquence veritable
Eſt l'exemple des grands Rois.

C'eſt ce langage viſible
Dans nos vrais Légiſlateurs,
Qui fait la regle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une Loi qui nous gêne,
La nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter:
Mais l'exemple nous entraîne
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre ſageſſe,
De ce principe conſtant
Je vois, Auguſte Princeſſe,
Un témoignage éclatant:
Et dans la ſplendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre Cour.

La bonté qui brille en elle,
De ses charmes les plus doux
Est un image de celle
Qu'elle voit briller en vous;
Et par vous seule enrichie,
Sa politesse affranchie
Des moindres obscuritez,
Est la lueur réflechie
De vos sublimes clartez.

Et quel âge si fertile,
Quel regne si renommé
Vit d'un éclat plus utile
Le Diadême animé?
Quelle pieté profonde,
Quelle lumiere féconde
En nobles instructions,
Du premier thrône du monde
Rehaussa mieux les rayons?

Des Héros de ses écoles
La Grece a beau se targuer;
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à distinguer
De l'autorité puissante
D'une sagesse agissante
Qui regne sur mes esprits,
La sagesse languissante
Que j'honore en leurs écrits.

Non, non, la Philoſophie
En vain ſe fait exalter :
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous ſeuls, ô divine Race,
Grands Rois, qui tenez la place
Des Rois au Ciel retirez,
Pouvez conſerver la trace
De leurs exemples ſacrez.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux
Qui vit la terre honorée
De la préſence des Dieux :
L'homme inſtruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs ſentiers lumineux,
Imitoit ſans autre étude
Ce qu'il admiroit en Eux.

Dans l'innocence premiere
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puiſoit ſa lumiére
Aux ſources du vrai ſçavoir;
Et dans ce celeſte livre,
Des leçons qu'il devoit ſuivre,
Toujours prêt à ſe nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien diſcourir.

Mais dès que ces heureux guides
Transportez loin de nos yeux,
Sur l'aile des vents rapides
S'envolerent vers les Cieux:
La Science opiniâtre,
De son merite idolâtre
Vint au milieu des clameurs
Edifier son théâtre.
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors avec l'assurance
De s'attirer nos tributs,
La fastueuse éloquence
Prit la place des vertus.
L'art forma leur caractere,
Et de la sagesse austere
L'aimable simplicité
Ne devint plus qu'un mystere
Par l'amour propre inventé.

Dépoüillez donc votre écorce,
Philosophes sourcilleux:
Et pour nous prouver la force
De vos secours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhorre,
En terre mieux établis,
Qu'aux siecles que l'on honore
Du nom de siecles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de sinistres aspects
La vertu se fût polie
Par le mêlange des Grecs:
La foi, l'honneur, la constance,
L'intrépide résistance
Dans les plus mortels dangers,
Y regnoient sans l'assistance
Des preceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique,
Elle laissa dans son sein
Des Disciples du Portique
Glisser le premier essain.
Rome en les voyant paroître,
Cessa de se reconnoître
Dans ses tristes rejettons;
Et le même âge vit naître
Les Gracques & les Catons.

ODE IV.

AU ROI

DE LA GRANDE BRETAGNE.

TAndis que l'Europe étonnée
Voit ses peuples les plus puissans
Traîner dans les besoins pressans

Une importune deſtinée :
Grand Roi, loin de ton peuple heureux
Quel Dieu propice & genereux
Détournant ces triſtes nuages,
Semble pour lui ſeul deſormais
Reſerver tous les avantages
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puiſſance
Fait fleurir ſa gloire au dehors ?
Quel amas d'immenſes treſors
Dans ſon ſein nourrit l'abondance ?
La Tamiſe, reine des eaux,
Voit ſes innombrables vaiſſeaux
Porter ſa loi dans les deux mondes
Et forcer juſqu'au Dieu des mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'Univers.

De cette pompeuſe largeſſe
Ici tout partage le prix.
A l'aſpect de ces murs cheris
La pauvreté devient richeſſe.
Dieux ! quel déluge d'habitans
Y brave depuis ſi long-tems
L'indigence ailleurs ſi commune ?
Quel prodige encor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'executrice de ſes Loix ?

Peuples, vous devez le connoitre:
Ce comble de felicité
N'est dû qu'à la sage équité
Du meilleur Roi qu'on ait vû naître.
De vos biens comme de vos maux,
Les Gouvernemens inégaux
Ont toujours été la semence.
Vos Rois sont dans la main des Dieux
Les instrumens de la clemence
Ou de la colere des Cieux.

Oüi, Grand Prince, j'ose le dire,
Tes sujets de biens si comblez,
Languiroient peut-être accablez
Sous le joug de tout autre empire.
Le Ciel jaloux de leur grandeur,
Pour en assurer la splendeur
Leur devoit un Maître équitable,
Qui préférât leurs libertez
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectez.

Mais, Grand Roi, de ces droits sublimes
Le sacrifice genereux
T'assure d'autres droits sur eux,
Bien plus forts & plus legitimes.
Les faveurs qu'ils tiennent de Toi,

Sont des ressources de leur foi,
Toujours prêtes pour ta défense,
Qui leur font cherir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance,
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut regner que par la crainte,
En vain fier de ses hauts projets,
Croit en abaissant ses sujets
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
Est celui qui par ses faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquile ?
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre ;
Et qui prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Noble & genereuse industrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai pere de la patrie !
Helas ! par ce titre fameux
Peu de Princes ont sçu comme eux
S'affranchir de la main des Parques.
Mais ce nom si rare, Grand Roi,
Qui jamais d'entre les Monarques
S'en rendit plus digne que Toi ?

Qui jamais vit le Diadême
Armer contre ses ennemis
Un vengeur aux loix plus soumis
Et plus détaché de soi-même ?
La sureté de tes Etats
Peut bien contre quelques ingrats
Changer ta clemence en justice ;
Mais ce mouvement étranger
Redevient clemence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clemence auguste
Qui souvent de l'autorité
Etablit mieux la sureté
Que la vengeance la plus juste.
Ainsi le plus grand des Romains

De ses ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de se faire aimer
De ceux que l'horreur des supplices
N'avoit encor pu desarmer.

Que peut contre Toi l'impuissance
De quelques foibles mécontens,
Qui sur l'infortune des tems
Fondent leur derniere esperance:
Lorsque contre leurs vains souhaits
Tu réünis par tes bienfaits
La Cour, les Villes, les Provinces;
Et lorsqu'aidez de ton soutien
Les plus grands Rois, les plus grands Princes
Trouvent leur repos dans le tien?

Jusqu'à Toi toujours desunie,
L'Europe par tes soins heureux
Voit ses Chefs les plus genereux
Inspirez du même génie.
Ils ont vû par ta bonne-foi
De leurs peuples troublez d'effroi
La crainte heureusement deçûë,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçûë
En survivance de la paix.

Poursui, Monarque magnanime:
Acheve de leur inspirer
Le desir de perséverer
Dans cette concorde unanime:
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en Toi cette chaleur
Qu'allume ton gout pour la gloire;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers, que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, Peuples, à sa puissance
Associez par tant de droits,
Songez que de toutes vos loix
La plus sainte est l'obéissance.
Craignez le zele séducteur
Qui sous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable
Plonge souvent, sans le vouloir,
Dans le cahos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athénes, l'honneur de la Gréce,
Et, comme vous, Reine des Mers,
Eût toujours rempli l'univers
De sa gloire & de sa sagesse;
Mais son peuple trop peu soumis

Ne put dans les termes permis
Contenir sa puissance extrême ;
Et trahi par la vanité,
Trouva dans sa liberté même
La perte de sa liberté.

ODE V.

AU ROI DE POLOGNE,

Sur les vœux que les Peuples de Saxe font pour le retour de Sa Majesté.

C'Est trop longtems, Grand Roi, differer ta promesse
Et d'un Peuple qui t'aime, épuiser les desirs.
Revien, de ta patrie en proye à la tristesse
Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouse
Attend son jeune époux absent depuis un an,
Et que retient encor sur son onde jalouse
L'infidéle ocean.

Plongée à ton départ dans une nuit obscure,
Ses yeux n'ont vu lever que de tristes Soleils.
Rend lui par ta présence une clarté plus pure
Et des jours plus vermeils.

Mais non. Je voi l'erreur du zele qui m'anime.
Ta Patrie est par tout, Grand Roi, je le ſçai bien,
Où peut de tes Etats le bonheur légitime
Exiger ton ſoutien.

Les Peuples nez aux bords que la Viſtule arroſe,
Sont par adoption devenus tes Enfans.
Tu leur dois compte enfin, le devoir te l'impoſe,
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vu ton bras au milieu des alarmes,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût ſoumis,
Faire jadis l'eſſai de ſes premieres armes
Contre leurs ennemis ?

Cent fois d'une Puiſſance impie & ſacrilége
Leurs yeux t'ont vû braver les feux, les javelots,
Et le fer à la main briguer le privilége
De mourir en Heros

Ce n'eſt pas que le feu de ta valeur altiére
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers.
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barriére
Du Temple des Guerriers.

En mille autres combats, ſous l'oeil de la victoire,
Des plus affreux dangers affrontant le concours,
Tu ſemblois ne vouloir aſſurer ta memoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle est de tes pareils l'ardeur hereditaire.
Ils sçavent qu'un Heros par son rang exalté
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le Vulgaire
A la necessité.

Mais le Ciel protegeoit une si belle vie.
Il vouloit voir sur Toi ses desseins accomplis,
Et par Toi relever au sein de ta patrie
Ses honneurs abolis.

Un Royaume fameux fondé par tes Ancêtres
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur,
Et ses peuples par Toi voir de leurs premiers Maîtres
Revivre la splendeur.

En vain le Nord fremit & fait gronder l'orage,
Qui sur eux tout à coup va fondre avec effroi :
Le Ciel t'offre un péril digne de ton courage :
Mais il combat pour Toi.

Ce superbe ennemi des Princes de la terre,
Contre Eux, contre leurs droits si fiérement armé,
Tombe & meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu regnes cependant : & tes Sujets tranquiles
Vivent sous ton appui dans un calme profond
A couvert des larcins & des courses agiles
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux rassurez broutent l'herbe sauvage,
Le laboureur content cultive ses guérets :
Le voyageur est libre, & sans peur du pillage
Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime :
Le foible est soulagé : l'orgueilleux abbatu :
La force craint la Loi : la peine suit le crime :
Le prix suit la vertu.

Grand Roi, si le bonheur d'un Royaume paisible
Fait la felicité d'un Prince genereux,
Quel Heros couronné, quel Monarque invincible
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus sacrée,
Eternisant ta gloire en ta posterité,
Pouvoit mieux affermir l'infaillible durée
De ta prosperité ?

Ce sont-là les faveurs dont la bonté celeste
A payé ton retour au culte fortuné,
Que tes Peres séduits par un guide funeste
Avoient abandonné.

N'en doute point, Grand Roi, c'est l'arbitre suprême
Qui pour mieux t'élever, voulut t'assujettir,
Et qui couronne en Toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'est

C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de sa grace
Des fiers Héros Saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater sur leur race
Sa gloire & ses bienfaits.

L'Empire fut le prix de leur obéïssance.
Il choisit les Othons, & voulut par leurs mains
Du joug des Alberics & des fers de Crescence
Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un exemple sublime
Transmis des Souverains au reste des mortels !
L'Univers vit par tout un encens legitime
Fumer sur ses autels.

Des Heros de leur sang la pieté soumise
Triompha six cens ans avec le même éclat
Sans jamais separer l'étendart de l'Eglise
Des drapeaux de l'Etat.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes Princes
Que des Fils genereux, qui fermes dans sa Loi
Maintenoient la splendeur de leurs vastes Provinces
Par celle de la Foi.

O siécles lumineux ! votre clarté celebre
Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau ?
Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funebre
Couvrir un jour si beau ?

L'heritier de leur nom, l'heritier de leur gloire
Ose aplaudir, que dis-je ? ose appuyer l'erreur,
Et d'un vil Apostat, l'opprobre de l'histoire,
Adopter la fureur.

L'auguste verité le voit s'armer contre elle :
Et sous le nom du Ciel combattant pour l'enfer,
Tout le Nord revolté soutenir sa querelle
Par la flâme & le fer.

Ah ! c'en est trop, je cede à ma douleur amere,
Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats ;
Et cherchons des enfans qui du sang de leur mere
Ne soüillent point leurs bras.

Fils ingrat, c'est par toi que mon malheur s'acheve.
Tu détruis mon pouvoir ; mais le tien va finir.
Un Dieu vengeur te suit : tremble : son bras s'éleve
Tout prêt à te punir.

Je vois, je vois le thrône où ta fureur s'exerce,
Tomber sur tes neveux de sa chute écrasez,
Comme un chêne orgueilleux que l'orage renverse
Sur ses rameaux brisez.

Mais sur ce tronc aride une branche élevée
Doit un jour reparer ses débris éclatans,
Par mes mains & pour moi nourrie & conservée
Jusqu'à la fin des tems.

Rejetton fortuné de cette tige illuſtre,
Un Prince aimé des Cieux rentrera ſous mes Loix ;
Et mes autels détruits reprendront tout le luſtre
Qu'ils eurent autrefois.

Je regnerai par lui ſur des peuples rebelles.
Il regnera par moi ſur des peuples ſoumis ;
Et j'anéantirai les complots infideles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux ! Veüillent les deſtinées
De ſon empire aimable éterniſer le cours :
Et pour votre bonheur prolonger ſes années
Aux dépens de vos jours !

Puiſſe l'auguſte Fils, qui marche ſur ſes traces,
Et que le Ciel lui-même a pris ſoin d'éclairer,
Conſerver à jamais les vertus & les graces
Qui le font adorer !

Digne fruit d'une race en Heros ſi feconde,
Puiſſe-t'il égaler leur gloire & leurs exploits,
Et devenir comme eux les délices du monde
Et l'exemple des Rois !

Fin des Odes.

Vous, par qui tant de miserables
Gemissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inéxorables,
Laissez respirer l'Univers.
Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux.
Assurons le repos au monde,
En brisant leurs traits odieux.
Vous, par qui tant de miserables
Gemissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inéxorables,
Laissez respirer l'Univers.

A ces mots elle approche, & ses Nymphes timides
Portant sans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides;
D'une tremblante main saisissent leurs carquois:
Et bientôt du débris de leurs fléches perfides
Sement les plaines & les bois.
Tous les Dieux des forêts, des fleuves, des montagnes
Viennent feliciter leurs heureuses compagnes,
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont desarmez.
Jeunes cœurs, rompez vos chaînes,
Cessons de craindre les peines,
Dont nous étions alarmez.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont desarmez.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allegresse.
Mais quels objets lui sont offerts!
Quel réveil! Dieux! Quelle tristesse,
Quand de ses dards brisez il voit les champs couverts!
Un trait me reste encor dans ce desordre extrême:
Perfides, votre exemple instruira l'Univers.
Il parle. Le trait vole, & traversant les airs,
Va percer Diane elle-même.
Juste, mais trop cruel revers,
Qui signale, grand Dieu, ta vengeance suprême.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.
En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.
Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.

ADONIS.

CANTATE II.

LE Dieu Mars & Venus bleſſez des mêmes traits
Goutoient les biens les plus parfaits,
Qu'aux cœurs bien enflammez le tendre amour apprête.
Mais ce Dieu ſuperbe & jaloux
D'un œil de Conquerant regardant ſa conquête,
Fit bientôt aux plaiſirs ſuccéder les dégouts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr.
Et pour être toujours le maître
L'amant doit toujours obéir.
L'Amour ne va point ſans les Graces:
On n'arrache point ſes faveurs:
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.
Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr:
Et pour être toujours le maître
L'amant doit toujours obéir.

La Déeſſe déja ne craint plus ſon abſence.
Et ceſſant de l'aimer ſans s'en appercevoir,
Fait atteler ſon char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords ſoumis à ſon pouvoir.
Là ſes jours couloient ſans allarmes,

Lorſqu'un jeune Chaſſeur ſe preſente à ſes yeux.
Elle croit voir ſon Fils : il en a tous les charmes.
Jamais rien de plus beau ne parut ſous les Cieux,
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint ſécher les larmes.

La froide Nayade
Sort pour l'admirer,
La jeune Dryade,
Cherche à l'attirer.
Faune d'un ſourire
Aprouve leur choix.
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois.
Et Pan qui ſoupire,
Briſe ſon hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante Déeſſe.
Sa timide pudeur reléve ſes appas.
Les graces, les ris, ſa jeuneſſe
Marchent au devant de ſes pas,
Et du plus haut des airs l'Amour avec adreſſe
Fait partir à l'inſtant le trait dont il les bleſſe.
Que deſormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate.
Amans, profitez tous de ſa jalouſe erreur.
Des feux trop violens font ſouvent une ingrate :
On oublie aiſément un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le ſoin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.
Voulez-vous dans vos feux
Trouver des biens durables ?
Soyez moins amoureux,
Devenez plus aimables.
Que le ſoin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

CANTATE III.

Filles du Dieu de l'Univers,
Muſes, que je me plais dans vos douces retraites!
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds
Sont propres à charmer les ames inquietes!
Quel cœur n'oublieroit ſes tourmens
Au murmure flatteur de cette onde tranquile!
Qui pourroit reſiſter aux doux raviſſemens
Qu'excite votre voix fertile!
Non, ce n'eſt qu'en ces lieux charmans,
Que le parfait bonheur a choiſi ſon azile.

Heureux, qui de vos doux plaiſirs
Goute la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéit qu'à la nature.
Il partage avec les Héros
La gloire qui les environne,
Et le puiſſant Dieu de Délos
D'un même laurier les couronne
Heureux, qui de vos doux plaiſirs
Goute la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais que vois-je, grands Dieux ! Quels magiques efforts
Changent la face de ces bords !
Quelles danſes ! quels jeux ! quels concerts d'allegreſſe !
Les graces, les plaiſirs, les ris & la jeuneſſe
Se raſſemblent de toutes parts.
Quel ſonge me tranſporte au deſſus du tonnerre ?
Je ne reconnois point la terre
Au ſpectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Eſt-ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux ?
Ou Venus elle-même
Deſcend-elle des Cieux ?
Les Compagnes de Flore
Parfument ces côteaux.

Une nouvelle Aurore
Semble ſortir des eaux.
Et l'Olympe ſe dore
De ſes feux les plus beaux.
Eſt-ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux ?
Ou Venus elle-même
Deſcend-elle des Cieux ?

Nymphes, quel eſt ce Dieu qui reçoit votre hommage ?
Pourquoi cet Arc & ce Bandeau ?
Quel charme en le voyant, quel prodige nouveau
De mes ſens interdits me dérobe l'uſage !
Il s'approche, il me tend une innocente main.
Venez, cher Tyran de mon ame,
Venez, je vous fuirois en vain,
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flame
Que vous allumez dans mon ſein.
Adieu, Muſes, adieu, je renonce à l'envie
De mériter les biens dont vous m'avez flatté.
Je renonce à ma liberté.
Sous de trop douces loix mon ame eſt aſſervie.
Et je ſuis plus heureux dans ma captivité
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triſte bonheur dont j'étois enchanté.

I
L'HYMEN

L'HYMEN.

CANTATE IV.

CE fut vers cette rive où Junon adorée
Des Peuples de Sidon reçoit les voeux offerts,
Que la divine Cytherée
Pour la premiere fois parut dans l'Univers.
Jamais beauté plus admirée
Ne brilla sur les vastes mers.
Les Tritons rassemblez de mille endroits divers,
Autour d'elle flottoient sur l'onde temperée,
Et les Filles du vieux Nerée
Faisoient devant son char retentir ces concerts.

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours :
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.
Dieux du Ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet si rare :
Avoüez que même à vos yeux
Les beautez dont la mer se pare,
Effacent les beautez des Cieux.

Qu'Eole en ſes gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours:
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler ſur l'humide plaine.

Jalouſe de l'éclat de ces honneurs nouveaux
Amphitrite ſe cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduiſoit l'Immortelle
Vers cette iſle enchantée, où tendoient ſes ſouhaits,
Et c'eſt-là que la terre à ſa gloire fidelle,
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ſes attraits.

L'amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore,
Perd le ſouvenir.
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéphir.
De ſa grace extrême
Minerve elle-même
Reconnoît le prix:
Et par ſa ſurpriſe
Junon autoriſe
Le choix de Paris.

Frapez de l'éclat de ſes yeux
Neptune, Jupiter, que dis-je? tous les Dieux
Il

En font l'objet de leurs conquêtes.
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.
Les faveurs de l'Hymen ! Aveugles que vous êtes,
L'Hymen est-il donc fait pour assortir les cœurs?
Jupiter étoit Roi du monde :
Neptune commandoit sur l'onde :
Mars avoit pour partage un courage indompté :
Mercure la jeunesse : Apollon la beauté.
Si de ces Dieux l'Amour eût été le refuge,
Entre eux du moins son choix se seroit déclaré :
Mais ils prirent l'Hymen pour Juge.
Et Vulcain se vit préferé.

Hymen, quand le sort t'outrage,
Ne t'en prend point à l'Amour.
De son plus doux heritage
Tu t'enrichis chaque jour.
Souffre que de ton partage
Il s'enrichisse à son tour.

Souvent par un juste échange
Il t'enleve tes sujets.
Tu lui fais un crime étrange
De quelques larcins secrets.
Mais c'est ainsi qu'il se venge
Des larcins que tu lui fais.

AMYMONE.

CANTATE V.

SUr les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots imperieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone imploroit l'assistance des Dieux.
Un Faune poursuivoit cette belle craintive.
Et levant ses mains vers les Cieux,
Neptune, disoit-elle, enten ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie,
Grand Dieu, daigne offrir ton secours.
Protege ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.
Helas! ma priere inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reste-t-il plus d'azile
Que le vaste abîme des mers?
A l'innocence poursuivie,
Grand Dieu, daigne offrir ton secours, &c.

La Danaïde en pleurs faisoit ainsi sa plainte,
Lorsque le Dieu des eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance, entouré d'une superbe Cour.

Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hymenée & le Dieu d'Amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage ;
Et Neptune enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris.

Triomphez, belle Princesse,
Des amans audacieux :
Ne cedez qu'à le tendresse
De qui sçait aimer le mieux.
Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous !
Dans les bras de Venus même
Mars en deviendroit jaloux.
Triomphez, belle Princesse,
Des amans audacieux :
Ne cedez qu'à la tendresse
De qui sçait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux Dieux de séduire une belle !
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux,
L'éclat d'une Cour immortelle,
Le merite récent d'un secours genereux.
Dieux ! Quel secours ! Amour, ce sont-là de tes jeux.
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle ?
Thétis en rougissant détourna ses regards.

Doris se replongea dans ses grottes humides,
Et par cette leçon apprit aux Néréïdes
A fuir de semblables hazards.

Tous les amans sçavent feindre,
Nymphes, craignez leurs appas.
Le peril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.
L'audace d'un temeraire
Est aisée à surmonter.
C'est l'amant qui sçait nous plaire,
Que nous devons redouter.
Tous les amans sçavent feindre,
Nymphes, craignez leurs appas.
Le peril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

THETIS.

CANTATE VI.

PRès de l'humide Empire où Venus prit naissance,
Dans un bois consacré par le malheur d'Asis,
Le sommeil & l'Amour tous deux d'intelligence
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
Qu'eût fait Minerve même en cet état réduite?
Mais dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite

Elle ſçut éluder un amant furieux.
D'une ardente lionne elle prend l'apparence ;
Il s'émeut. Et tandis qu'il ſonge à ſa défenſe,
La Nymphe en rugiſſant ſe derobe à ſes yeux.

Où fuyez-vous, Déeſſe inexorable,
Cruel lion de carnage alteré ?
Que craignez-vous d'un amant miſerable
Que vos rigueurs ont déja dechiré ?
Il ne craint point une mort rigoureuſe.
Il s'offre à vous ſans armes, ſans ſecours.
Et votre fuite eſt pour lui plus affreuſe
Que les lions, les tigres ni les ours.
Où fuyez-vous, Déeſſe inexorable,
Cruel lion de carnage alteré ?
Que craignez-vous d'un amant miſerable
Que vos rigueurs ont deja dechiré ?

Ce Heros malheureux exprimoit en ces mots
Sa honte & ſa douleur extrême,
Quand tout à coup du fond des flots
Protée apparoiſſant lui-même :
Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide amant ?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?
Eſt-ce d'aujourd'hui que les belles
Ont recours au déguiſement ?
Répare ton erreur. La Nymphe qui te charme,
Va rentrer dans le ſein des Mers.

Atten-la sur ces bords. Mais que rien ne t'alarme,
Et songe que tu dois Achille à l'Univers.

Le Guerrier qui delibere,
Fait mal sa Cour au Dieu Mars.
L'Amant ne triomphe guére
S'il n'affronte les hazards.
Quand le peril nous étonne,
N'importunons point les Dieux.
Venus ainsi que Bellone,
Aime les audacieux.
Le Guerrier qui delibere,
Fait mal sa Cour au Dieu Mars.
L'Amant ne triomphe guére
S'il n'affronte les hazards.

Pélée à ce discours portant au loin sa vuë
Voit paroitre l'objet qui le tient sous ses loix :
Heureux, que pour lui seul l'occasion perduë
Renaisse une seconde fois !
Le cœur plein d'une noble audace
Il vole à la Déesse, il s'approche, il l'embrasse.
Thétis veut se défendre, & d'un prompt changement
Employant sa ruse ordinaire,
Redevient à ses yeux lion, tigre, panthére :
Vains objets ! qui ne font qu'irriter son amant.
Ses desirs ont vaincu sa crainte,
Il la retient toujours d'un bras victorieux,

Et lasse de combattre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme, & d'obéïr aux Dieux.

Amans, si jamais quelque belle
Changée en lionne cruelle
S'efforce à vous faire trembler :
Moquez-vous d'une image feinte ;
C'est un fantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.
Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion sauvage,
Effrayer les jeunes Amours :
Mais après un effort extrême,
Elle redevient elle-même,
Et ces Dieux triomphent toujours.

CIRCÉ.

CANTATE VII.

SUr un rocher desert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux
Pleuroit sa funeste avanture.
Là ses yeux errans sur les flots
D'Ulisse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage Héros.
Et cette illusion soulageant sa disgrace,

Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats:
Et si ce n'est pour partager ma flame
Revien du moins pour hâter mon trépas.
Ce triste cœur devenu ta victime
Cherit encor l'amour qui l'a surpris.
Amour fatal! Ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô Dieux, est-elle un crime
Pour mériter de si cruel mépris?
Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et si ce n'est pour partager ma flame,
Revien du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais bientôt de son art employant le secours,
Pour rappeller l'objet de ses tristes amours
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Némesis, Cerbere, Phlégeton,
Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bucher s'allume.
La foudre dévorante aussitôt le consume,
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les astres de la nuit interrompent leur course.

Les fleuves étonnez remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur sejour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.
Les mânes effrayez quittent leurs monumens :
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens :
Et les vents échapez de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts! Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînez allumer la colere :
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime,
L'Amour eſt jaloux de ſes droits.
Il ne dépend que de lui-même.
On ne l'obtient que par ſon choix.
Tout reconnoît ſa loi ſuprême,
Lui ſeul ne connoît point de loix.
Dans les champs que l'hyver deſole,
Flore vient rétablir ſa Cour.
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à ſon tour.
Mais ſitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

CEPHALE.

CANTATE VIII.

LA nuit d'un voile obſcur couvroit encor les airs,
Et la ſeule Diane éclairoit l'Univers,
Quand de la rive orientale
L'Aurore dont l'Amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Cephale,
Qui repoſoit encor dans le ſein du Sommeil.
Elle approche, elle heſite, elle craint, elle admire.
La ſurpriſe enchaîne ſes ſens,
Et l'amour du heros pour qui ſon coeur ſoupire,
A ſa timide voix arrache ces accens.

Vous

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement :
Oiseaux, chantez plus doucement :
Zéphirs, retenez votre haleine.

Respectez un jeune chasseur,
Las d'une course violente,
Et du doux repos qui l'enchante,
Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement :
Oiseaux, chantez plus doucement :
Zéphirs, retenez votre haleine.

Mais, que dis-je ? Où m'emporte une aveugle tendresse ?
Lâche Amant, est-ce là cette délicatesse,
Dont s'enorgueillit ton amour ?
Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée ?
Est-ce dans les bras de Morphée,
Que l'on doit d'une Amante attendre le retour ?

Il en est tems encore,
Céphale, ouvre les yeux.
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore,
Et le flambeau des Cieux
Va faire fuir l'Aurore.
Il en est tems encore,
Céphale, ouvre les yeux.

Elle dit. Et le Dieu qui répand la lumiere,
De son char argenté lançant ses premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupiere
D'un Amant à la fois heureux, & malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle.
Mais ô cris! ô pleurs superflus!
Elle fuit. Et ne laisse à sa douleur mortelle
Que l'image d'un bien qu'il ne possede plus.
Ainsi l'Amour punit une froide indolence;
Méritons ses faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour,
Veillons quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on sommeille,
N'est pas celui de l'Amour.
Comme un Zéphir qui s'envole,
L'heure de Vénus s'enfuit;
Et ne laisse pour tout fruit
Qu'un regret triste & frivole.
N'attendons jamais le jour,
Veillons quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on sommeille,
N'est pas celui de l'Amour.

BACCHUS.

CANTATE IX.

C'Est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire.
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.

Qu'un autre apprenne à l'Univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse Histoire.
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire.
Puissant Dieu des raisins, digne objet de nos voeux,
C'est à toi seul que je me livre.
De pampres, de festons couronnant mes cheveux
En tous lieux je prétens te suivre.
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux.
C'est toi qui prépares
Le Nectar des Dieux.
La céleste troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité.
Tu prêtes des armes
Au Dieu des combats.
Venus sans tes charmes
Perdroit ses appas.
Du fier Polyphême
Tu domptes les sens,
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité ?
Sur quel Vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystéres.
Un mouvement confus de joye & de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien sçu de pareil dans les Antres de Thrace.

Descendez, Mere d'Amour.
Venez embellir la Fête
Du Dieu qui fit sa conquête
Des Climats où naît le jour.
Descendez, Mere d'Amour.
Mars trop longtems vous arrête.
Déja le jeune Silvain
Yvre d'Amour & de Vin,
Poursuit Doris dans la Plaine ;
Et les Nymphes des Forêts
D'un jus pétillant & frais
Arrosent le vieux Siléne.
Descendez, Mere d'Amour.
Venez embellir la Fête
Du Dieu qui fit sa conquête
Des climats où nait le jour.
Descendez, Mere d'Amour.
Mars trop longtems vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux,
Je céde à la fureur que ce grand jour m'inspire,
Fideles sectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le festin, apportez moi-ma lyre.
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs Banquets le meurtre & le carnage,
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres, Bacchus & Faune
Detestent l'horreur des combats.
Malheur aux mortels sanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Ensanglantent les doux mystéres
D'un Dieu qui préside à la Paix.
Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les Satyres, Bacchus & Faune
Déteftent l'horreur des Combats.

Veut-on que je fasse la guerre,
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.

Remplissons cette coupe, entourons-nous de lierre :
Bacchantes, prêtez-moi vos Thyrses redoutez.
Que d'Athlétes soumis ! Que de Rivaux par terre !
O Fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine,
Je ne vois que Buveurs étendus sur l'arêne,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, Victoire.
Honneur à Bacchus.
Publions sa gloire.
Triomphe, Victoire :
Buvons aux Vaincus.
Bruyante Trompette,
Secondez nos voix.
Sonnez leur défaite :
Bruyante Trompette,
Chantez nos exploits.
Triomphe, Victoire :
Honneur à Bacchus.
Publions sa gloire,
Triomphe, Victoire :
Buvons aux Vaincus.

LES FORGES DE LEMNOS.

CANTATE X.

DAns ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les Plaisirs lui prêtoient tous leurs charmes ;
Et son époux couvert de feux étincelans
Animoit en ces mots ses Cyclopes brulans.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumez :
Déchainons ces vents enfermez :
Que la flame nous environne.
Que l'airain écume & bouillonne :
Que mille dards en soient formez :
Que sous nos marteaux enflammez
A grand bruit l'enclume résonne.
Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumez :
Déchainons ces vents enfermez :
Que la flame nous environne.

C'est ainsi que Vulcain par l'Amour excité
Armoit contre lui-même une Epouse volage :

Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage
Arrive, l'œil en feu, le bras ensanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous, Calybes assemblez ?
Est-ce pour amuser des Enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublez ?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines,
Il se sent tout à coup frappé d'un trait vangeur.
Quel changement ! Quel feu répandu dans ses veines
Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler. Sa voix sur ses lévres expire.
Il léve au Ciel les yeux, il se trouble, il soupire,
Toute sa fierté céde : & ses regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtez au passage,
Achévent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la Terre,
Cédez à votre tour,
Le vrai Dieu de la Guerre
Est le Dieu de l'Amour.
N'offensez point sa gloire,
Gardez de l'irriter.
C'est perdre la victoire
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la Terre,
Cédez à votre tour.
Le vrai Dieu de la Guerre
Est le Dieu de l'Amour.

LES FILETS DE VULCAIN.

CANTATE XI.

LE Soleil adoroit la Reine de Paphos,
Et disputoit à Mars le cœur de l'Immortelle;
Lorsqu'un coup du destin fatal à son repos,
Du bonheur d'un Rival le fit témoin fidele.
Confus, désespéré, jaloux,
Il court pour se vanger d'un si cruel outrage;
Mais au milieu de son courroux
Une secrète voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas?
Etouffe ta colére;
Et ne t'aveugle pas,
Quand la raison t'éclaire.
Tous ces efforts jaloux
Qu'excite une Infidelle,
La vangent mieux de nous
Qu'ils ne nous vangent d'elle.

Ainsi, loin de punir
L'ingrate qui t'offense,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton silence.
Fai-lui payer ta foi,
Presse, prie, intimide :
L'Amour sera pour toi,
Si la raison te guide.

Foible raison, helas ! Le Dieu plein de fureur
Chez l'époux de Venus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,
Ses yeux, ses yeux ont vû ... ce qu'il ne peut plus taire.
A ce discours Vulcain de rage possedé,
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.
Malheureux ! Mais l'Hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux,
Théatre où les Amours celebrent leur victoire,
Il dispose avec art d'imperceptibles noeuds,
Piege où doit expirer leur honneur & sa gloire.

Craignez, amans trop heureux,
Votre felicité même.
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.
Le Dieu qui vous fait aimer,
Vous enyvre de ses charmes.

Mais d'un amour sans alarmes
On doit toujours s'alarmer.
Craignez, amans trop heureux,
Votre felicité même.
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence,
Mars & Venus surpris sont la fable des Cieux.
Déja tout fier de sa vengeance
Vulcain à ce spectacle appelle tous les Dieux.
Déja sur cet objet leur troupe se partage :
Quand tout à coup Momus court à ce Dieu peu sage,
Et d'un laurier burlesque orne son triste front.
Tout l'Olympe éclata de rire,
Et Vulcain essuyant mille traits de satyre
S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher son affront.

Heureux, qui se rend maître
D'un sterile courroux!
C'est être heureux époux,
Que de feindre de l'être;
Et plus on est jaloux,
Moins on doit le paroître.
Venus sçait se contraindre;
Elle fuit le grand jour.
De sa paisible Cour
L'Hymen doit peu se plaindre;
Et ce n'est point l'Amour,
C'est Momus qu'il doit craindre.

LES BAINS DE TOMERI.

CANTATE XII.

Pour S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

QUel spectacle pompeux orne ce bord tranquille?
Diane avec toute sa Cour
Vient-elle y chercher un azile
Contre les feux du Dieu du jour?
Pour voir ces Déités nouvelles
Le soleil tient encor ses coursiers arrêtez.
La Nymphe qui préside à ces bords enchantez,
Epuise ses regards sur elles;
Et rassemble en ces mots ses Compagnes fidelles
Pour rendre hommage à leurs beautez.

Venez voir votre Souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux:
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Gouter la fraîcheur de mes eaux.
Coulez, coulez, eaux fugitives;
Et vous, oiseaux, quittez les bois:
Chantez sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.
Venez voir votre Souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux:
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Gouter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles

Nouvelles Déïtez, qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux!
Jamais dans ses grottes profondes
Amphitrite n'a vû rien de si précieux;
Mais n'en rougissez pas: dans cette Cour charmante
La Déesse qui vous conduit,
Brille comme au milieu des astres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.
Quel cœur résisteroit à des attraits si doux!
Nayades, approchez: Tritons, éloignez-vous.

Vous, qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres Zéphirs,
Une Divinité nouvelle
Est reservée à vos soupirs.
Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes Beautez:
Venez de vos douces haleines
Echauffer mes flots argentez.
Vous, qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres Zéphirs,
Une Divinité nouvelle
Est reservée à vos soupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le monde,
Amours, si les attraits de la Fille des Mers
Ont pu vous attirer sur l'onde,
Accourez sur ma rive & traversez les airs.
Une Venus nouvelle exige votre hommage:

Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui cede autant que mon rivage
Le cede aux vastes bords de l'empire des flots.

Tendres Amours, accourez tous,
Venez, volez, troupe immortelle :
La Beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.
S'il est vrai que le Dieu d'Amour
A la Beauté doit sa naissance,
La Beauté par un doux retour
Doit à l'Amour seul sa puissance.
Tendres Amours, accourez tous,
Venez, volez, troupe immortelle :
La Beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

CONTRE L'HYVER.

CANTATE XIII.

ARbres dépoüillez de verdure,
Malheureux cadavres des bois,
Que devient aujourd'hui cette riche parure,
Dont je fus charmé tant de fois ?
Je cherche vainement dans cette triste plaine
Les oiseaux, les zéphirs, les ruisseaux argentez :
Les oiseaux sont sans voix, les zépirs sans haleine
Et les ruisseaux dans leurs cours arrêtez :

Les Aquilons fougueux regnent seuls sur la terre,
Et mille horribles sifflemens
Sont les trompettes de la guerre,
Que leur fureur déclare à tous les élemens.

Le Soleil, qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux,
N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.
La crainte a glacé son courage,
Il est sans force & sans vigueur,
Et la pâleur sur son visage
Peint sa tristesse & sa langueur.
Le Soleil, &c.

Du tribut que la mer reçoit de nos fontaines,
Indignez & jaloux, leur souffle mutiné
Tient les fleuves chargez de chaînes,
Et souleve contre eux l'ocean déchaîné.
L'orme est brisé, le cédre tombe,
Le chêne le plus dur succombe
Sous leurs efforts impérieux;
Et les saules couchez, étalant leurs ruines,
Semblent baisser leur tête & lever leurs racines
Pour implorer la vengeance des Cieux.

Bois paisibles & sombres,
Qui prodiguiez vos ombres
Aux larcins amoureux,
Expiez tous vos crimes,

Malheureuses victimes
D'un hyver rigoureux.
Tandis qu'assis à table,
Dans un réduit aimable,
Sans soins & sans amour,
Près d'un ami fidele,
De la saison nouvelle
J'attendrai le retour.

POUR L'HYVER.

CANTATE XIV.

Vous, dont le pinceau temeraire
Represénte l'Hyver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible & languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colere
De ce Dieu terrible & puissant.
Sa vengeance est inéxorable:
Son pouvoir jusqu'aux Cieux sçait porter la terreur:
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le Fils d'Alcméne,
Il met les fleuves aux fers:
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'Univers.

Il déchaîne sur la terre
Les Aquilons furieux ;
Il arrête le tonnerre
Dans la main du Roi des Dieux.
Plus fort que le Fils d'Alcméne, &c.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joye est encor plus aimable.
C'est le pere des doux loisirs :
Il réünit les cœurs, il bannit les soupirs :
Il invite aux festins, il anime la scene,
Les plus belles saisons sont des saisons de peine ;
La sienne est celle de plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne ;
Cérès des biens qu'elle produit ;
Bacchus peut s'applaudir des tresors de l'Automne ;
Mais l'Hyver, l'Hyver seul en recueille le fruit.

Les Dieux du Ciel & de l'onde,
Le soleil, la terre & l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'Hyver.
C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour & les Jeux.
Ces Dieux ne regnent ensemble
Que quand il regne avec eux.
Les Dieux du Ciel & de l'onde, &c.

Fin des Cantates.

AVIS.

LA traduction suivante a été examinée par plusieurs Italiens d'un merite distingué dans la République des Lettres, qui tous l'ont trouvé écrite avec toute la pureté & toute l'élegance possibles ; & quoique mes pensées y soient rendües vers pour vers, & presque mot pour mot, il y regne cependant par tout un air de facilité, qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins scrupuleuses. Ainsi j'espere que le Lecteur la recevra avec plaisir, & que l'Auteur, quoique je n'aye pas l'honneur d'en être connu, me pardonnera la liberté que je prens d'associer ici ses Vers aux miens, ce que j'en fais n'étant qu'en vûë de la satisfaction du Public, nullement par vanité ; puisque, si j'avois à prononcer moi-même sur le merite des deux Ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préference à la copie sur l'original.

TRADUZIONE DELL' ODA IV. DEL SECONDO LIBRO,

FATTA

DAL SIGNORE N. GUINIGI,

Allora Ambasciadore della Republica di Lucca alla Corte Cesarea.

Spirto nato quaggiù per chiaro esempio
Alle bell' alme di virtude accese,
Che senza guida per aspre e scoscese
Vie su'l giogo salisti ov' ella ha il Tempio;
Com' or ti veggio la tristezza e'l pianto
Mesti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri pensieri impresso,
Mal' accorto così ministro sei
Del tuo supplicio istesso.

Scuoti l'ingiusto affanno, e libertate
Rendi allo spirto tra ner' ombre chiuso:
Che darsi vinto alla fortuna, è l'uso
Del volgo vil delle anime mal nate.
Volgi la fronte corragioso e forte
Alla nemica Sorte,
E sostenta il valor con giusta speme.
Forse il novello giorno
In porto ti vedrà; s'oggi ti freme
Il turbine d'intorno.

Non è già sempre il mar dagli spumosi
Fiati dell' Aquilon sossopra volto,
Ne già sempre a ruina il corso an sciolto
Per le valli, i torrenti impetuosi.
E duro anche all' intrepida Virtute
Senza sperar salute
Star' in mezzo alle pene immobil sempre;
Ma doce il dolce raggio
Della speranza avvien che le contempre;
Si rallegra il corraggio.

Quella ch' ora ti punge egra e molesta
Cura, un dì sentirai tranquilla farsi.
E d' all' alma quieta il duol sgombrarsi,
Come sogno sen va quand' uom si desta.
Prendi fidanza ... Se teme il Piloto
Quand Euro infuria e Noto;
Pur la speme di placida bonaccia
Fa che si riconforti
Allor che la procella il core agghiaccia.

Ben puote il saggio (e da fortezza dassi)
Quando di mali ha dura guerra al fianco,
Qualche voto a Fortuna offerir anco,
Purchè addietro Valore unqua non lassi:
Ma se non sorge mai ventura infesta
Che tenga Virtù desta,
Questa lenta divien, ne Virtù serba

Vanno orgoglio e dispetto
Con la richezza indomita e superba,
E dispietato afferto.

E ver che tua virtù, pria che protervo
Destin l'urtasse con maligne scosse,
Non languia per quiete, onde uopo fosse
Che negli assalti racquistasse nervo.
Nè mal' unquanco a se stessa conforme
Seguia la traccia e l'orme
Di quel Folle, che all' aura di fortuna
Si gonfio e altier si rende,
Ne sciagura ebbe mai se non quest' una
Che non provò vincende.

Ma se per uso tal co' duri guai
Il Ciel severo inutilmente affligge
Chi quel confin che la raggion prefigge
Al tempo alieto non trascorse mai:
Pure i tranquilli dì dopo gli amari,
Sembran venir più cari.
Destan le pene e l'inquieto affanno
La calma istupidita
D'una felicità che mai non hanno
Le sciagure assalita.

Qual forma il giro e la misura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno

Corso, a gioie destinguesi id essami.
E fè del Cielo l'ammirabil' arte,
Che l'una e l'altra parte
Di nostra vita variando giove;
E l'amiche venture
Sovente trae l'incomprehensibil Giove
Di mezzo all' aspre cure.

D'inutil grida e di lamenti assorda
L'aer in vano il misero dolente.
Fa di tutto quaggiù gioco insolente
La severa Fortuna, e al pianto è sorda.
Sotto l'impero suo siam pari a quelli
Favolosi Gemelli
Cui già misere Genti altari ergeste;
Coppia di strani Numi
Or di Cocito placid' ombre morte,
Or del Ciel chiari lumi.

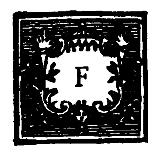
Così da lieto stato a vita acerba
Ne sospinge a sua voglia; onde più fermo
Contro a caprici suoi non hassi schermo,
Che ripensare ognor che fè non serba;
E mirar la d'un volto non curante
Qual femina vagante
Di nostri voti indegna, e che tradisca
Per malvaggia natura,
Poi volubile torna ed offerisca
Quand' altri men la cura.



EPITRES.

EPITRE I.

AUX MUSES.



FILLES du Ciel, chastes & doctes Fées,
Qui, des héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des tems
Les Noms fameux & les faits éclatans,
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premieres nourrices,
De qui le sein me fit presque en naissant
Tetter un lait plus doux que nourrissant;
Je vous écris : non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solemnel.
Quel compliment ! Quelle brusque incartade !
Me direz-vous ? d'où vient cette boutade,
De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?
N'est-ce pas toi, qui sur ce mont sacré,

Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire ?
Nous demander par des vœux assidus
Des dons souvent sans succès attendus ;
Et loin encor des sommets du Parnasse
Sur le côteau briguer une humble place ?
Ton rang enfin y fut marqué par Nous.
Et, si ce rang à ton chagrin jaloux
Paroit trop bas près des places superbes
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes,
Contente-toi de médiocrité,
Et songe au moins au peu qu'il t'a couté.
A peine encor as-tu compté six lustres.
Tâche à monter du moindre aux plus illustres.
Dans ton Eté ce n'est point un affront
D'être arrivé sur le penchant du mont,
Tandis qu'on voit tant d'Aspirans timides,
Marchant toujours sans boussole & sans guides
Par des sentiers durs, pénibles & longs,
A soixante ans ramper dans les vallons.
Ose franchir des bornes importunes ;
Va, cours tenter des routes moins communes ;
Et cherche enfin par des travaux constans
A mériter... Muses, je vous entens.
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si, comme lui, dans quelque roche aride,
Pour recueillir mon esprit dissipé,

J'allois

J'allois chercher un ſépulcre eſcarpé ;
Si je pouvois, ſublime Miſantrope,
Fuir les humains pour ſuivre Calliope,
A tous plaiſirs conſtamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer,
Secher ſix mois ſur les ſtrophes d'une Ode ;
Et de moi-même Ariſtarque incommode
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux La Fares.
Non, non, jamais, de vos dons trop épris,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & Phébus & Minerve,
Si, poſſédé d'une importune verve,
Il me falloit pour de douteux ſuccès
Paſſer ma vie en d'éternels accès :
Toujours troublé de fureurs convulſives
De mon plancher ébranler les ſolives ;
Et rejettant toute ſocieté,
Ecrire en ſage, & vivre en hébêté.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix, que ce n'eſt par remede,
La ſolitude eſt mon plus grand effroi :
Je crains l'ennui d'être ſeul avec moi,
Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.

De là sont nez ces Ecrits bigarrez,
Fous, serieux, profanes & sacrez,
Où je dépeins, non des moeurs trop volages,
Mais seulement les diverses images
Qui m'ont frappé, selon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.

Vous me direz qu'au moins pour ce service
A vos bienfaits je dois quelque justice:
Que c'est par Vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui signalé sur la scene,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécene.
Que par votre aide, à la Cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherché,
J'ai par bonheur esquivé le naufrage
Du ridicule, où jette l'étalage
Du nom d'Auteur sur tout en ce tems-ci.
Oüi, j'en conviens. Mais c'est par Vous aussi
Que sont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impostures,
Ces noirs tissus, que m'ont vingt fois tramez
De vils Rimeurs contre moi gendarmez:
Car il n'est point de fou mélancolique,
Plus effrené qu'un Auteur famélique,
Qui sur les Quais, sans avoir été lû,
Voit expirer son Livre vermoulu:
Et par malheur, si dans cette furie

A ses chagrins se joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert,
Tout l'Océan, cent vœux à saint Hubert
Ne feroient rien sur la rage canine,
Que ce mépris dans son cœur enracine.
Dès ce moment par cent fausses rumeurs
Son noir venin se répand sur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme caustique,
S'écriera-t-il: fuyez ce frénétique.
Dans ces brocards aucun n'est ménagé.
C'est un serpent, un diable, un enragé
Que rien n'appaise, & qui dans ses blasphêmes
Dechire tout, jusqu'à ses amis mêmes.
Vous allez être inondé de chansons.
Que je vous plains! Mais nous le connoissons.
Ce n'est point là du tout son caractère,
Il est fidéle, équitable, sincere.
De sa vertu Vauban même fait cas:
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'est un matois; il fait le bon Apôtre.
Il paroît doux & civil comme un autre,
Mais dans le fond c'est le plus noir esprit...
Voilà comment sa haine vous flétrit.
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si par bonheur cette imposture avorte,
Bientôt son fiel fécond en trahisons
Fera courir de maisons en maisons

Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes,
Recours grossier & toujours sans effet ;
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.
Et priez Dieu qu'il préserve la ville
De tout bon mot, satyre ou vaudeville,
Et de tous vers sous le manteau portez ;
Car à coup sûr ils vous seront prêtez.
Si leur secours manque à votre adversaire,
Dans le besoin lui-même en sçaura faire,
Fabriquera vingt infames couplets,
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets
A les chanter Liniére auroit eu honte,
Et qui seront écrits sur votre compte.
Dans les Caffez, dans les plus vils réduits
Il prendra soin de semer ses faux bruits ;
Vous décrira comme un monstre indomptable,
Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable ;
Et séduira peut-être en quelque point
Son sot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée !
Fruit dangereux d'un peu de renommée !
Muses, voilà les chagrins, les dégouts
Que vos presens... Alte-là, direz-vous.
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscure populace,
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi,

Qui les excite? Eſt-ce Nous? Eſt-ce Toi?
C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile,
Prenant pour guide & Terence & Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
A diſtinguer des ſolides Ecrits
Ces vains amas d'antitheſes pointuës,
D'expreſſions flaſques & rebatuës,
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirez
Farcir leurs Vers du Badaut reverez.
Voilà tout l'art, voilà tous les myſteres
Que t'ont appris nos leçons ſalutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Aſſez puni de l'orgueil qui l'enyvre,
Et du malheur d'avoir fait un ſot Livre,
Par le chagrin de ſentir ſon travers,
Et de ſe voir tout vif rongé des vers?
Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un Patient jugé par la Tournelle?
Laiſſons-le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théatre il ſe ſoit fait connoître,
Soit que ſon titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et ſi quelqu'un, ſa ſentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée?

Que dites-vous de ces Vers chevillez ;
De ces discours obscurs, entortillez ?
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien : l'avis est sensé : grandmerci.
Je me tairai. Mais faites taire aussi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre,
Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain se voit assassiné.
Laisse crier, & retien ta critique,
Repondez-vous : La censure publique
Peut sur un fat s'exercer tout au long :
Mais Toi, sois sage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner sa nasarde,
L'appeller buffle & stupide achevé :
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, sans faire un sacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laissez aux derniers des humains ?
S'il est ainsi, je vous baise les mains,
Muses, gardez vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout. J'abandonne sans peine

Votre Hélicon, vos Bois, votre Hippocrêne,
Vos vains lauriers d'épine enveloppez,
Et que la foudre a si souvent frappez.
Car aussi bien quel est le grand salaire
D'un Ecrivain au dessus du Vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares Esprits
De tant de soin à polir leurs Ecrits :
A rejetter les beautez hors de place :
Mettre d'accord la force avec la grace :
Trouver aux mots leur véritable tour :
D'un double sens démêler le faux-jour :
Fuir les longueurs, éviter les redites :
Bannir enfin tous ces mots parasites,
Qui, malgré vous dans le stile glissez,
Rentrent toujours, quoique toujours chassez ?
Quel est le prix d'une étude si dure ?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque leger regard
D'un Courtisan qui vous louë au hazard ;
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade Elégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, & qui sûr de se plaire,
Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire ?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnez
Ses vers souvent sont des enfans mort-nez.

Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie.
A ses talens aucun ne porte envie.
Il a sa place entre les beaux Esprits,
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris,
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, & sans blesser personne,
Toujours discret, & toujours bien disant ;
Et sur le tout aux Belles complaisant.
Que si jamais pour faire une Oeuvre en forme
Sur l'Hélicon Phoebus permet qu'il dorme :
Voilà d'abord tous ses chers Confidens,
De son mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la Ville
Pour l'élever dégraderont Virgile.
Car il n'est point d'Auteur si désolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé :
Tout se débite. *Un Sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus Sot qui l'admire.

A ce propos on raconte qu'un jour
Certain Oison, gibier de basse-cour,
De son confrere exaltant le haut grade,
D'un ton flateur lui disoit : Camarade,
Plus je vous vois & plus je suis surpris
Que vos talens ne soient pas plus chéris ;
Et que le Cygne, animal inutile,
Ait si long-tems charmé l'homme imbécille.
En vérité c'est être bien Gaulois

De tant prôner ſa ridicule voix.
Car, ſans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'eſt l'art du chant, dans lequel vous primez
Je m'en raporte à nos Oiſons charmez,
Quand ſur le ton de Pindare & d'Horace
Votre goſier lyriquement croaſſe.
Laiſſons-là l'homme & ſes ſottes raiſons :
Mais croyons-en nos couſins les Oiſons.
Chantez un peu. Dejà d'aiſe ſaiſie
La baſſe-cour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours notre oiſeau tout gaillard
Perce le Ciel de ſon cri nazillard
Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,
Vous euſſiez vû Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aîle, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont nature le douë,
Et faire nargue au Cygne de Mantouë.
Le chant fini, le Pindarique Oiſon
Se rengorgeant rentre dans la maiſon ;
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage
Du Poulailler merité le ſuffrage.

Ainſi ſouvent, par la brigue porté,
Un ſot Rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſçai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques,

La mode passe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais supposons qu'un Sort capricieux
Fasse tomber ses grandeurs ruinées ;
Il a du moins joüi quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems sçut extorquer Ronsart.
Et quand la mort vient nous rendre visite,
Achille est-il plus heureux que Thersite ?

Tous ces discours sont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle : & confesse-nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence
A certains bruits a pu donner naissance ;
Que ton courroux bien vîte est allumé ;
Et que le Ciel en naissant t'a formé,
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?
Où sont-ils donc, puisqu'il faut tout peser,
Ces traits malins dont on peut m'accuser ?
Celui qui mord ses amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux est publié,
Ou qui revéle un secret confié ;
Voilà votre homme : & c'est sans injustice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le sucre envenimé,
D'un pareil nom doit être diffamé,
Et non le sel d'un riant badinage,

De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table exerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la Ville,
Qui bien souvent n'est pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de Gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre conteur passera pour plaisant,
Pour galant homme, & point pour médisant;
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pû repousser les injures
De deux ou trois, que je n'ai point nommez,
Et qui, déja du Public diffamez,
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutôt qu'aux Vers qu'enfanta mon génie?
Que si d'un seul legerement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma Veine?
Et dites-moi: Quand jadis la Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots sur plus d'une matiere
Contre Lulli, Quinaut & Furetiere
Fit rejaillir l'enjoûment billieux,
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?

Tout vrai Poëte est semblable à l'Abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux, tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon, qui prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entens d'ici, Muses, votre réponse.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalez dans les airs,
Ne sont qu'un rien près d'un Ecrit en Vers.
L'ouvrage reste & le discours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes censeurs a sçû donner leur fait :
Mais contre Toi, répon-nous, qu'ont-ils fait ?
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux Fruitiéres,
De leurs Ecrits prodigues heritiéres.
Oüi, contre moi, vous qui me censurez,
Vous les avez mille fois inspirez.
Nous ? Point du tout. A tort tu nous accuses.
Si contre Toi, sans consulter les Muses,
Ils ont écrit quelques Vers discourtois,
C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois.
Passons Hé bien, si leur troupe futile
N'a contre Toi qu'une rage inutile,
Poursuivez-vous, qu'un courroux sans pouvoir,

Que

Que crains-tu tant ? Et que peux-tu prévoir ?
Ce que je crains ? Vous allez le connoître
Dans un ſeul mot de Deſpréaux mon maître :
Vos ennemis prônent de tous côtez,
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez,*
Que vous craignez leur vaſte compagnie.
Ils ont raiſon. Je crains la Calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monſtre tenebreux,
A qui l'envie au regard homicide
Met dans les mains ſon flambeau parricide ;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art,
Que peut fournir le menſonge & le fard ?
Le faux-ſoupçon, lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ſes cent oreilles :
Et l'ignorance avec des yeux diſtraits,
Sur ſon rapport prononce nos arrêts :
Voilà quels ſont les infideles Juges,
A qui la fraude heureuſe en ſubterfuges,
Fait avaler ſon poiſon infernal :
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence trainée,
Sans ſe défendre, eſt d'abord condamnée.
Votre ennemi paſſe en vain pour menteur.
Meſſieurs, diſoit un fameux Délateur
Aux Courtiſans de Philippe ſon maître :
Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe être,

Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'accusé confondroit vos discours,
La playe est faite : & quoiqu'il en guerisse,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller ? Quel mur, quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main ?
Est-il mortel qui s'en puisse défendre ?
Sans doute. Et qui ? L'homme qui sçait attendre,
Concluez-vous. Vainement l'art obscur
Sur la vertu jette son voile impur :
La verité tôt ou tard se releve,
Le rayon perce, & le nuage créve.
Sois de Toi-même un severe inspecteur,
Et ne crain rien. Quant à ce Peuple Auteur,
Dont tu n'as pû prévenir la disgrace :
Nous leur dirions, nous mettant à ta place.
Or çà, Messieurs, plus d'animosité,
Faisons la paix, & signons un traité.
Depuis long-tems je souffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire :
De n'outrager ni vous, ni votre esprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit.
Pourvû qu'enfin, plus moderez, plus sages,
A votre tour vous cessiez vos outrages,

Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux,
Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne.
Cela s'entend : & c'est parler d'accord.
Y souscris-tu ? Muses, je le veux fort.
Dès ce moment j'approuve & ratifie
Ce grand traité, que je leur signifie.
Mais par hazard, si ce palliatif
N'opere rien sur leur esprit rétif :
Si leur babil, si leur bruit continuë :
Alors tu peux sans plus de retenuë
Les démasquer & rabattre leurs coups.
Et, si tu crois avoir besoin de Nous
Pour réprimer leurs langues médisantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes
De notre part le leur faire sçavoir.
Suffit. Adieu, Muses. Jusqu'au revoir.

EPITRE II.

SUR L'AMOUR.

A MADAME D'USSE'.

DU faux encens dédaigneuse ennemie,
Qui, dans le vrai par l'exemple affermie,
Sçavez si bien de tout éloge plat
Distinguer l'art d'un pinceau délicat ;

Sage Uranie, en qui le don de plaire
Eſt joint au don de haïr le vulgaire,
De démêler, libre en vos ſentimens,
L'illuſion de ſes faux jugemens,
Et d'abhorrer ces loüanges guindées,
Qui n'ont d'appui que ſes folles idées.
Si quelque Auteur pour vous faire ſa cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ſes peintures ſeches
Le Dieu d'Amour, ſon carquois & ſes fléches:
De la raiſon ennemi langoureux,
Et de nos ſens enchanteur doucereux;
Vous déployant ces lieux comme poſtiches,
Dont l'Opera brode ſes hémiſtiches:
Sur ce tableau frivolement conçû,
Probablement il ſeroit mal reçû
De vous chanter en rimes indiſcretes
Que cet Amour ne ſe plaît qu'où vous êtes,
Qu'il regne en vous, qu'il ſuit par tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.
Mais ſi quelqu'un plus ſage & plus habile
Vous dépeignoit d'un crayon moins ſterile
Ce même Amour, non tel qu'on nous le feint,
Mais en effet tel qu'il doit être peint.
Tel qu'autrefois l'ont vû les premiers Sages,
Lorſqu'au Parnaſſe attirant leurs hommages,
Ce Dieu par eux de guirlandes orné
Fut dans la Grece en triomphe amené.

Si, pourſuivant cette noble peinture,
Il vous traçoit d'une main libre & ſûre
Ces vifs rayons, ces ſublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
Dont la ſplendeur les éclaire & les guide
Dans les ſentiers de la gloire ſolide;
Vous faiſant voir aſſis à ſon côté
L'honneur, la paix, la vertu, l'équité:
Peut-être alors, à le bannir moins prompte,
Vous ſouffririez ſans rougeur & ſans honte
Que ce Dieu vînt embellir votre Cour.
Connoiſſez donc ce que c'eſt que l'Amour.
Et deſormais, l'ame débarraſſée
Des préjugez d'une troupe inſenſée,
Qui ne le peint que ſous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger ſur leurs traits:
De le confondre avec ce Dieu frivole,
De qui l'erreur nous a fait une idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux rivaux ennemis éternels,
L'un fils du Ciel, l'autre né de la terre,
Se font entre eux une immortelle guerre,
Plus ſignalez par leur diviſion,
Que les Heros de Grece & d'Ilion.

Quelqu'un peut-être à ce début myſtique
Va me traiter de cerveau fanatique;
Et, me voyant monté ſur ce haut ton
Traiter l'Amour en ſtile de Platon;

M'objectera qu'une jeune Heroïne
Meriteroit un peu moins de doctrine.
Mais sans répondre à ce langage vain,
Laissons-le en paix son Cyrus à la main,
De nos raisons l'ame peu combatuë
Du Dieu d'Ovide encenser la statuë:
Et poursuivons nos propos commencez.
Jadis sans choix les humains dispersez,
Troupe feroce & nourrie au carnage,
Du seul instinct suivoient la loi sauvage,
Se renfermoient dans les antres cachez,
Et de leurs troncs par la faim arrachez,
Alloient, errans au gré de la nature
Avec les ours disputer la pâture.
De ce cahos l'Amour reparateur
Fut de leurs loix le premier fondateur.
Il sçut fléchir leurs humeurs indociles:
Les réunit dans l'enceinte des villes:
Des premiers arts leur donna les leçons:
Leur enseigna l'usage des moissons:
Chez eux logea l'amitié secourable,
Avec la paix, sa sœur inseparable;
Et devant tout dans les terrestres lieux
Fit respecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le siecle de Cybelle.
Mais à ce Dieu la terre enfin rebelle,
Se rebuta d'une si douce loi,
Et de ses mains voulut se faire un Roi.

Tout auſſi-tôt évoqué par la haine
Sort de ſes flancs un monſtre à forme humaine;
Reſte dernier de ces cruels Typhons
Jadis formez dans ſes gouffres profonds.
D'un foible enfant il a le front timide.
Dans ſes yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux maſque il abuſe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingenuë
Humble captif, il rampe, il s'inſinuë:
Puis tout à coup impérieux vainqueur
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.
Les trahiſons, la noire tyrannie,
Le deſeſpoir, la peur, l'ignominie
Et le tumulte au regard effaré
Suivent ſon char de ſoupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la terre ennemie
De ſa revolte appuya l'infamie.
Bientôt ſéduits par ſes trompeurs appas,
Les flots d'humains marchérent ſur ſes pas.
L'Amour par lui dépoüillé de puiſſance
Remonte au Ciel, ſejour de ſa naiſſance;
Et las de voir l'homme ſourd à ſa voix,
Il l'abandonne à ſon malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace
L'uſurpateur prend ſon nom & ſa place;
Et ſous ce nom l'erreur de toutes parts
Fait ici bas flotter ſes étendarts.

C'eſt de ce tems que nous vîmes éclore
Tous les malheurs imputez à Pandore.
La jalouſie allumant ſes flambeaux
Creuſa dès-lors mille horribles tombeaux ;
Et des forfaits de plus d'une Médée
Plus d'un climat vit ſa rive inondée.
On vit regner les deſirs effrénez,
Qui ſecondez des plaiſirs forcenez
Mirent au jour Monſtres & Minautaures ;
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.
Un ſiécle à l'autre enviant ſes fureurs
Imagina de nouvelles horreurs.
Chaque âge vit augmenter nos miſéres ;
Et nos Ayeux plus méchans que leurs Peres
Mirent au jour des Fils plus méchans qu'eux,
Bientôt ſuivis par de pires Neveux.
Enfin le Ciel touché de nos diſgraces
Se réſolut d'en effacer les traces.
Et tous les Dieux convinrent que l'Amour
Fût renvoyé dans ce mortel ſejour.
Chacun s'en forme un agréable augure.
Le ſeul Amour, l'Amour ſeul en murmure.
Qu'a-t-il commis? Pourquoi ſeul immolé
D'entre les Dieux ſera-t-il exilé ?
Quittera-t-il ces demeures heureuſes,
Ces régions pures & lumineuſes,
Sejour brillant de gloire & de clarté,
Lieux conſacrez à la felicité,

Aux doux plaisirs, enfans de l'innocence,
Plaisirs qu'échauffe & nourrit sa présence,
Vifs sans tumulte, éternels sans ennui,
Et que les Dieux ne tiennent que de lui?
Quoi, disoit-il, de l'Empire céleste
J'irai descendre en un séjour funeste,
Où l'injustice étale un front serain:
Où les mortels au visage d'airain
De mon fantôme escortant les bannieres?
De l'innocence ont rompu les barriéres?
Et qui d'entre eux voudra suivre mes pas?
Amour, Amour, ne vous alarmez pas,
Venez à moi: Je connois un azile
Dont les vertus ont fait leur domicile,
Un sûr rempart, un lieu de qui jamais
Vos ennemis ne troubleront la paix.
Celui qui regne en ce sejour propice,
En a banni le coupable artifice,
La perfidie au coup d'œil concerté,
Et la malice au sourire emprunté.
Toujours du vrai sa bouche tributaire
De l'équité porta le caractere.
Nourri, formé par les neuf doctes Sœurs,
Ami des arts, épris de leurs douceurs,
Le Dieu du Pinde & la sage Minerve
De leurs trésors l'ont comblé sans reserve.
Dans ce réduit des Muses habité
Préside encore une Divinité;

Car la beauté dont les Dieux l'ont ornée,
D'un moindre nom ſeroit trop profanée.
Un doux accueil, un modeſte enjoûment
Prête à ſes traits un nouvel agrément.
D'enfans allez une troupe fidelle,
Plaiſirs, Amours voltigent autour d'Elle,
Et ſans effort près d'Elle retenus,
Pour la ſervir ont oublié Vénus.
Non, non, Amour, ce n'eſt point à Cithére,
Ni dans ces bois qu'Amathonte révére,
Qu'il faut chercher & les Jeux & les Ris.
Si vous voulez de vos Freres chéris
Revoir un jour la troupe réunie,
N'héſitez point, volez chez Uranie.
Mais à qui vais-je étaler ces propos?
Puis-je penſer qu'un Dieu, qui du Cahos
Débarraſſa cette machine ronde,
Qui voit, qui meut tous les Etres du Monde,
De ſes reſſorts & l'ame & l'inſtrument,
Puiſſe ignorer ſon plus riche ornement?
Déja porté ſur les aîles d'Eole
Du haut des Cieux je le vois qui s'envole,
Plus glorieux d'obéir en ſa Cour
Que de regner au céleſte ſejour.
Conſervez bien, généreuſe Uranie,
Ce Dieu puiſſant, ce céleſte Génie,
Ame du monde, auteur de tous les biens;
Par qui briſant les terreſtres liens,

D'un vol hardi nos ames élancées
Jusques au Ciel élevent leurs pensées.
Sans sa beauté, sans ses dons précieux
La vertu même est moins belle à nos yeux.
Il la produit sous d'heureux caractéres:
La dépouillant de ces rides sévéres,
De qui l'aspect effrayant les mortels,
Leur fait souvent déserter ses autels.
De son flambeau les flames immortelles
Jettent en nous ces vives étincelles,
Dont autrefois les Héros embrasez,
Malgré la mort, se sont éternisez.
Cette chaleur si prompte & si rapide
Sçut échauffer un Thésée, un Alcide;
Arma leurs bras pour calmer l'Univers,
Et pour venger l'équité mise aux fers.
Telle est l'ardeur dont ce Dieu nous enflamme,
Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame
De ce Héros aux triomphes instruit
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
C'est cet Amour, ambitieux de gloire
Qui tant de fois consacrant sa mémoire,
Lui fit braver les feux & le trépas,
Lui fit chercher la guerre & les combats;
De Jupiter conduisant le tonnerre
Aux fiers Géans faire mordre la terre;
Et foudroyant leurs plus forts boulevards
Les écraser sous leurs propres remparts.

Quelle plus noble & plus vaste industrie
Porta plus loin l'amour de la patrie ?
Et quels travaux ont rendu plus parfaits
L'art de la guerre & les arts de la paix ?
Vous le sçavez, Légions qu'il adore.
Vous le sçaurez, Peuples plus chers encore,
Si quelque jour un loisir plus heureux
Laisse un champ libre à ses plans généreux.
Puisse-t-il voir ses nombreuses années
Toujours de gloire & d'honneur couronnées:
Et quand la paix reviendra parmi nous,
Se reserver à des travaux plus doux :
Non moins Heros sous l'Empire de Rhée,
Que quand la terre à Bellone est livrée.

EPITRE III.

A CLÉMENT MAROT.

AMi Marot, l'honneur de mon pupître,
Mon premier Maître, acceptez cette Epître,
Que vous écrit un humble Nourrisson,
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genres d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.
Par vous en France Epîtres, Triolets,
Rondeaux, Chansons, Ballades, Virelais,

Gente épigramme & plaisante satyre
Ont pris naissance. Ensorte qu'on peut dire :
De Promethée hommes sont émanez,
Et de Marot joyeux contes sont nez.
Par quoi sitôt qu'en mon adolescence
J'eus avec vous commencé connoissance,
Mon odorat par vos Vers éveillé,
Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos, jeunesse est temeraire,
Que ne m'eussiez adopté pour confrere.
Bien est-il vrai que par le tems meuri
D'autres leçons mon esprit s'est nourri ;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume,
Mon nom par vous est encore connu,
Dont bien & mal m'est ensemble avenu.
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire :
Mal, par avoir des sots excité l'ire,
L'ire des sots & des esprits malins.
Car qui dit sots, dit à malice enclins.
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.
Je le soutiens. Justice & verité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux Zénon l'antique confrerie
Disoit tout vice être issu d'ânerie.
Non que toujours sottise de son chef
Forme dessein de vous porter méchef.

Mais folle erreur d'ignorance complice
Fait même effet, & supplée à malice.
Bien le sçavez, Clément, mon ami cher,
Sotte ignorance & jugement leger
Vous ont jadis, on le voit par vos Oeuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres;
Des Novateurs complice vous nommant;
Ou votre honneur en public diffamant,
Soit par blasons plus mordans que vipere,
Soit par mensonge, en vous faisant le pere
De tous ces Vers bâtards & suposez,
Dont les parens sont toujours déguisez.
Et moi chetif, de vos suivans le moindre,
Combien de fois, las! me suis-je vû poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais Nouveautez adopté.
Des gens Dévots que j'estime & respecte,
Ainsi que vous, je n'ai honni la secte
Qu'en general, sans aucun designer.
Et fites mal de les égratigner,
Vous, qui craigniez, disiez-vous, la bourrée.
Car ces Menins de la Cour éthérée
Sont tous doüez d'un appetit strident
De se venger, quand ils sentent la dent.
Et fussiez-vous un saint plus Angelique,
Plus éminent & plus Apostolique
Que saint Thomas: S'ils en trouvent moyen,
Ils vous feront, le tout pour votre bien,

Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le Ciel, la Seraphique école
Fit griller vif en feu clair & vermeil,
Dont il mourut, par faute d'appareil.
Eux exceptez, des bons esprits l'estime
M'a, comme vous, des sots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus musquez
Puis-je appeller tant d'esprits disloquez?
Comment nommer ce froid Energuméne,
Qui d'Hélicon chassé par Melpoméne
Me défigure en ses vers ostrogots,
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos?
Comment nommer ces trois Louves damnées,
Qui, tour à tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur semblent s'entreprêter
L'unique dent qui leur a pu rester?
Comment enfin nommer cette vermine
De Chifoniers de la double colline,
Qui tous les jours, en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de son sacré vallon
Vont ramassant l'ordure la plus sale,
Pour en lever boutique de scandale
Contre tous ceux qui sont assez sensez
Pour mépriser leurs Vers rapetassez?
Tout beau, l'ami, ceci passe sottise,
Me direz-vous. Et ta plume baptise
De noms trop doux gens de tel acabit:

Ce sont trop bien marousles que Dieu fit.
Marousles soit. Je ne veux vous dédire.
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire.
C'est qu'en eux tous malice est seulement
Vice d'esprit & mauvais jugement.
De tout le bien, sagesse est le principe.
De tout le mal, sottise est le vrai type.
Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;
Et vous direz, c'est un sot sous le masque.
En fait d'esprit nous errons trop souvent.
De feu Grégeois, de fumée & de vent
Presque toujours l'homme se préocupe :
Et sur ce point est imposteur ou dupe :
Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé,
Dont l'éloquence est un babil aisé,
Et qui doüé du talent de Thersite,
Parle de tout, sûr de sa réussite,
Content, joyeux, hardi, sans jugement,
Fait du beau monde à Paris l'ornement.
Du plus severe il réchauffe le flegme :
Ses quolibets passent pour apophthegme :
Ses lieux communs sont propos refléchis.
S'il conte un fait : la dame du logis
De ses bons mots pâme sur son assiette ;
Et le laquais en rit sous sa serviette.

Lors chacun crie : O l'esprit éminent !
Et moi, je dis : Peste l'impertinent.
Et ne me chault, que sa voix théatrale
M'ait de Seneque épuisé la morale.
A sa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Qu'est-ce qu'Esprit ? Raison assaisonnée.
Par ce mot seul la dispute est bornée.
Qui dit Esprit, dit sel de la raison.
Donc sur deux points roule mon oraison.
Raison sans sel est fade nourriture.
Sel sans raison n'est solide pâture.
De tous les deux se forme esprit parfait.
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.
Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
Sans la raison puis-je vertu connoître ?
Et sans le sel, dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres gouter ?
Mais rarement à ces hautes matieres
Le peuple ignare éleve ses lumieres.
Fausse lueur ses foibles yeux déçoit ;
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'Esprit Fatuité dotée,
Et de Vertu Sottise étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce siécle falot
Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot :
Peuple d'amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépôts, interêts de famille,

Tout se confie à ce genie exquis.
Son conseil même en affaire est requis.
Soupçons de lui seroient vrais sacrileges.
Bref, qui voudroit nombrer ses privileges,
Auroit plutôt calculé tous les morts,
Que dans Paris Finot & ses consorts,
Dont, par respect, je tais ici l'éloge,
Ont inserez dans leur martyrologe.
Mais un esprit solide, illuminé,
Du monde entier semble être ennemi né.
L'homme friand de haute renommée
Craint tout rieur qui pese sa fumée;
Et ne pouvant son foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumieres suspectes,
Il vous suscite un tourbillon d'insectes,
Qui, pour vous mettre à leur petit niveau,
Vous font sur tout quelque procès nouveau.
Que si par Vers & par joyeux langage
Votre Apollon s'est tiré hors de page;
Misericorde! Où fuir? Où vous sauver?
Vous allez voir, en deussiez-vous crever,
Mille idiots érigez en Saumaises;
Vous faire Auteur des plus viles fadaises.
Dès qu'en sa tête un stupide enjoüé
Ayant en vain son cerveau secoüé
Pour dégourdir sa pesante Minerve,
Aura forgé quelque couplet sans verve,

Ou quelques Vers platement effrontez ;
Tout auſſitôt ces ſubtils hébêtez
Iront corner votre nom par la ville,
Diſant : C'eſt lui, Meſſieurs : voilà ſon ſtile.
Et ce faux bruit, tant ſoit-il inſenſé,
Ne manquera d'être encor reſſaſſé
Par cent grimauds rampans ſur le Parnaſſe,
Peuple maudit & malheureuſe race,
Que votre los fait deſſecher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triſte emploi que celui de la rime !
En tout autre Art, même ſans qu'on y prime,
Devant ſes pairs on eſt interrogé.
Par Caſſini l'Aſtronome eſt jugé :
Homberg peut ſeul évoquer le Chimiſte ;
Et du Verney citer l'Anatomiſte.
Mais dans les Vers tous s'eſtiment Docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbez, qu'une verve inſipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon Seigneurs Haut-Juſticiers.
Hé, mes Amis, un peu moins de ſuperbe.
Vous avez lû quelque Ode de Malherbe ?
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'Art les regles dégroſſi ?
Je le veux bien. Vous avez ſur la Scéne
En vers bouffis fait hurler Melpoméne ?

C'eſt un grand point. Mais ce n'eſt pas aſſez.
Ce métier-ci n'eſt ce que vous penſez,
Minerve à tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſçavent l'Art ; peu ſçavent ſes fineſſes.
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.
Le jeu d'Echets reſſemble au jeu des Vers.
Sçavoir la marche, eſt choſe très unie ;
Joüer le jeu, c'eſt le fruit du Génie.
Je dis le fruit du Génie achevé,
Par longue étude & travail cultivé.
Donc ſi Phébus ſes Echets vous adjuge,
Pour bien jüger, conſultez tout bon juge:
Pour bien joüer, hantez les bons joüeurs.
Sur tout craignez le poiſon des loüeurs.
Acoſtez-vous de fidéles Critiques.
Foüillez, puiſez dans les ſources antiques,
Liſez les Grecs, ſçavourez les Latins.
Je ne dis tous : car Rome a ſes Cotins.
J'entens tous ceux qui d'une aîle aſſurée
Quittant la Terre ont atteint l'Empyrée.
Là trouverez en tout genre d'Ecrits
De quoi former vos gouts & vos eſprits.
Car chacun d'eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue & forme ſa deviſe.
Le grand Virgile enſeigne à ſes Bergers
L'Art d'emboucher les chalumeaux légers ;
Au Laboureur par des leçons utiles

Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
Puis tout à coup la trompette à la main
Dit les combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnez de Victoire ;
Et des Césars prophétise la gloire.
Ovide en vers doux & mélodieux
Sçut debrouiller l'histoire de ses Dieux :
Trop indulgent au feu de son Génie ;
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Sçavant, utile, ingénieux, profond ;
Riche en un mot, s'il étoit moins fecond,
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle :
De Cithérée exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs,
Des sots Auteurs berne les Vers ineptes,
Nous instruisant par gracieux préceptes
Et par sermons de joye antidotez.
Catulle en grace & naïves beautez
Avant Marot mérita la couronne :
Et suis marri que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits Madrigaux.
Tibulle enfin sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse Elégie,
De Cupidon traite à fond la Magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre, méditer,
Lors votre gout conduisant votre oreille,

Ne prendra plus le Bourdon pour l'Abeille,
Ni les Fredons du * Chantre Cordouan
Pour les vrais Airs du Cygne Mantouan.
Ceci soit dit. Fermons la paranthése.
Or vous dirai pour reprendre ma thése,
Ami Marot, que je vous sçai bon gré
D'avoir les Sots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au-dessus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos loüanges.
Car si quelqu'un chez vous est exalté,
Il l'est encor chez sa Postérité.
En quoi sur tout a gagné mon suffrage
Votre haut sens & vertueux courage.
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi;
En ce du moins votre amour m'a servi,
Que mes Ecrits, monumens de mon ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme:
Que l'interêt ne les a conseillez,
Ni moins encor le mensonge souillez.
Non qu'à loüer gens de tout caractére
Je n'eusse pû prêter mon ministere:
Et comme un autre, adulateur soumis,
A prix d'honneur m'acquérir des amis.
Mais au vrai seul ma Muse interessée
N'a jamais pu rimer que ma pensée;
Puis mon Plutarque épluchant les Héros
En fait souvent de si petits Zéros,

* *Lucain,*

Qu'en le lisant on perd presque l'envie
De les loüer, du moins pendant leur vie.
Car fussent-ils en sagesse, en valeur
Des demi-Dieux : il ne faut qu'un malheur.
Tant que son ame à son corps est soumise,
Un demi-Dieu peut faire une sottise:
Et tout d'un tems ses éloges vantez
Se convertir en contre-véritez.
Puis vous voilà, Messieurs les faiseurs d'Odes,
Jolis mignons, ainsi que vos Pagodes.
Quand est de moi je n'ai pris tel essor,
J'ai peu loüé. J'eusse mieux fait encor
De loüer moins. Non que pincer sans rire
Soit de mon gout. Je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur est de rire sans pincer.
Nous ne devons les vices caresser;
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne sont méchans que parce qu'ils sont fous.
Ce sont enfans moins dignes de courroux
Que de risée. Aussi notre Uranie
N'est, grace au Ciel, triste ni rembrunie
Je m'en rapporte à tout Lecteur benin.
Et Gens sensez craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ses Vers en prose
A tous venans distille son eau-rose,
Toujours de sucre & d'anis saupoudré.

Fiez-vous y. Ce Rimeur si sucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flatter les Gens. Mais me dira quelqu'un,
Si flatter ie en vos rimes n'éclate,
Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte.
Soit. Aussi-bien je n'aime les flatteurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis, je ne sçai. Tous ces vers qu'on admire,
Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus censuré,
J'aime encor mieux être lû qu'admiré.

EPITRE IV.

A M. LE COMTE D C***

Comte, pour qui terminant tous délais
Avec vertu fortune a fait la paix;
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance
Soit aliée à titres & puissance;
Que de splendeur & d'honneurs méritez
Votre maison luise de tous côtez:
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.
Car ce n'est pas l'or qui sur nous reluit,
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.

Que

Que j'aye un livre ou semblable écriture,
Il ne me chault de belle couverture,
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans sont discours importuns,
Vieil pot pourri de Prose délabrée,
Vers de Nadal, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en estime & credit?
Richesse d'ame, & culture d'esprit.
Puis joignez-y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres desirables,
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal.
Mais le premier & le point capital;
C'est lui sans plus. Et c'est par là, beau Sire,
Que moi chétif vous prise & vous admire.
En vous ai vu par un merveilleux cas
Unis & joints Virgile & Mécénas.
De l'un avez la grace & la faconde;
De l'autre, accueil & douceur sans seconde.
En Prose & Vers êtes passé Docteur,
Et récitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'est le tout. Car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poëtique;
Et s'avez los de bon poëtiqueur,
Aussi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'Esprits divins, de suivans d'Uranie,
Toujours y sont cistres mélodieux,
Gentils harpeurs & ménestrels joyeux.

Et de leur art bien ſçavez les rubriques.
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long-tems ſonniez telle chanſon
Qu'Hôtes des bois accoururent au ſon ;
Si qu'euſſiez vû ſauter jeunes Dryades,
Et de leur lit ſortir blanches Nayades.
Et ſe diſoient : ô qu'il chanſonne bien !
Seroit-ce point Apollon Delphien ?
Venez, voyez, tant a beau le viſage,
Doux le regard, & noble le corſage.
C'eſt il ſans faute. Et Nymphes d'admirer,
Et les Silvains entre eux de murmurer.
Cettui-ci vient pour nos Nymphes ſéduire,
Se diſoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal, avec ſon chant mignon.
Freres, jettons en l'eau le compagnon.
Lors le Dieu Pan remuant les narines
Cria tout haut des montagnes voiſines,
De ſon ami voyant le mauvais pas :
Ventre de bouc, qu'ai-je entendu là-bas ?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblérent,
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolérent,
Où tout craintifs furent ſe retirer ;
Et du depuis n'ont oſé ſe montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préſerva de ſiniſtre avanture.
Nymphes & Dieux ſur vous veillent ici.
Bien ſçavent-ils, & le ſçavons auſſi,

Que votre vie acquise & conservée,
Est pour le bien des mortels réservée.
Non de mortels de mérite indigens:
Mais de mortels de vertus refulgens.
Or remplissez vos hautes destinées,
Que tous vos ans soient brillantes années.
Et cependant nous autres gens de bien
A notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirans non pas dans le silence,
Mais par beaux vers & pieces d'éloquence;
Tant que puissions une œuvre concevoir
Digne de vous & de notre vouloir.

EPITRE V.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC.

Alors Ambassadeur du Roi en Suisse.

MInistre né pour soutenir la gloire
Du plus grand Roi que vante notre Histoire,
Et pour transmettre aux yeux des nations
De sa vertu les plus nobles rayons:
Depuis long-tems sur ce bord Helvétique
J'admire en vous le pouvoir sympatique
De la raison, lorsque la dignité

Sçait de ses traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les coeurs conquis par la force des armes.
Car après tout c'est peu de posseder
L'art de convaincre, il faut persuader.
Le coeur encor saignant de ses blessures,
Dans vos discours, même dans vos censures,
Un peuple fier chérit tout à la fois
Sa liberté, sa patrie & ses loix.
Et de là vient que son ame attentive
Vole au devant du joug qui la captive;
Et que l'esprit adorant son vainqueur
Prévient en eux les révoltes du coeur.

Mais, croyez-vous, pour quitter le haut stile,
Qu'à vos leçons il soit aussi facile
De réveiller dans son obscurité
L'esprit quinteux d'un rimeur dérouté,
Qui du sommeil d'une oisive sagesse
Depuis trois ans goute en paix la molesse;
Et, détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enyvre en suivant les neuf Soeurs,
Conçoit enfin que le seul bien suprême
Est de tout fuir pour se chercher soi-même?
Oüi, dites-vous. Un ténébreux oubli
Est du néant le portrait accompli,
Sur le sommet d'une montagne aride
Est un vieux temple, où la gloire solide

Tient ſon ſejour : & par divers chemins
Vers ce ſeul but tendent tous les humains.
En tout pays, en tout ſiecle, à tout âge,
Du plus haut rang juſqu'au plus bas étage;
Princes, Guerriers, Miniſtres, Courtiſans,
Prélats, Docteurs, Gens de robe, Artiſans ;
Chacun dans l'ordre où le Deſtin le range,
Veut du public mériter la loüange.
Tout homme enfin brule d'être eſtimé,
Et n'eſt heureux qu'autant qu'il eſt aimé.

Fort bien. Je ſçai que ce deſir frivole
De notre vie eſt la grande bouſſole,
Et que ſouvent nous faiſons tous nos ſoins
De plaire à ceux que nous priſons le moins.
Mais ſans chercher ſi le devoir du ſage
Eſt de combattre, ou de ſuivre l'uſage:
Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné.
En y portant le compas & l'équierre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquierre?
De grands talens font toujours un grand nom.
Oüi, j'y conſens: mais beaucoup d'amis? Non.
De ſa grandeur Céſar fut la victime.
Et pour trouver tendreſſe ſur eſtime,
Il faut chercher au pays des Romans
Un lieu proſcrit, même chez les Amans.
Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate

Réunissez les dons de Mithridate:
Soyez orné de cent talens divers:
De vos hauts faits remplissez l'Univers:
Ayez vingt fois armé pour la patrie,
Fait en vous seul admirer l'industrie,
L'art, la valeur d'un parfait General,
D'un vrai Héros, sage, heureux, liberal;
Ajoutez y l'air, le port, la démarche;
Et des Ayeux célébres depuis l'Arche:
Plus vous croirez pouvoir à si haut prix
Vous acquerir les cœurs & les esprits;
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent Rivaux que votre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant sur leurs pas
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle est du cœur la perverse nature.
Je ne hais point ces Gens, disoit Voiture
Sur le propos d'un fameux Cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal.
Si sur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'est un fort mauvais signe.

Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce siécle tortu?
Point de talent à couvert de l'envie?
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'homme en pleine sureté,
Et quel est-il? La Médiocrité.
Quelque paîtri que l'on soit de malice,

On veut paroître ami de la justice ;
Et pour montrer qu'on a le sens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à cela que la simple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais, pour joüir d'un caprice si doux,
Faites si bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous loüer, & non pour faire ombrage ;
Ou tenez-vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.
C'est bien avant pousser le paradoxe.
Et ce discours seroit plus orthodoxe,
Je l'avouerai, si mes réflexions.
Se renfermoient dans les professions.
Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe
D'un Concurrent. Et c'est le vieux proverbe ;
Le Forgeron médit du Forgeron :
L'Homme de cœur est haï du Poltron ;
Flore * déplait à la vieille Coquette ;
Et le rimeur porte envie au Poëte.
Mais voilà tout. Et sans être insensé,
Me direz-vous, on n'a jamais pensé
Que par exemple, un Barbet d'Hippocrène
Puisse envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font même métier,

* *Courtisanne fameuse dans l'ancienne Rome.*

Chez tout le reste on trouve bon quartier.
Ainsi je veux qu'en faisant sa carriere
Notre vertu trouve quelque barriere,
Ce sont peut-être un, deux, ou trois rivaux
Importunez de nos heureux travaux :
Tandis qu'en nous un Juge incontestable
Sçait respecter la gloire véritable.
Car le public.... Le public, dites-vous ?
Oüi. Le public en dépit des jaloux
Hausse la voix, & venge le mérite
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon. Justement. C'est sur de tels discours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
Mais ce public, l'objet de leurs caresses,
Les pousse-t-il aux honneurs, aux richesses ?
Sur cet appui sont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis ?
Je ne crains point leur haine conjurée.
La voix du peuple est pour moi déclarée.
Je le sers bien. C'est parlé comme il faut.
Dormez en paix. Vous apprendrez bientôt
Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;
Et l'inconstant vous punira peut-être
Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit * un Auteur antique,

* *Pausanias Att.*

Son seul espoir dans l'amitié publique,
Vit rarement sans trouble & sans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuse fin.
Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire,
Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.
Mais que lui sert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connoît pas?
Si tous les jours son aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence?
Et si son zele indiscret, éventé
Fait pis encor que la malignité?
Examinons dans les plus grandes choses
Ses mouvemens, leurs effets & leurs causes.
Un Moine vain, factieux, impudent,
Sort de son cloître: & d'un faux zele ardent
Déja s'apprête à duper cent Provinces.
Il monte en Chaire. Ecoutons. *Tremblez, Princes,*
Tremblez, Chretiens. Depuis douze cens ans
Vous n'avez eu foi, pieté ni sens.
Dieu n'a pour vous pris une chair fragile
Et de son sang scellé son Evangile,
Qu'afin de tendre en ces siécles troublez
Un nouveau piége aux hommes aveuglez:
Et de l'Eglise en tout ce long espace
Il n'est resté ni vestige, ni trace.
Suivez-moi donc. Et pour la relever,
Pour la servir, enfin pour vous sauver,

Portez par tout vos fureurs temeraires,
Abreuvez-vous dans le sang de vos freres,
Faites trembler le thrône de vos Rois,
Foulez aux pieds la nature, les loix,
La pieté, le devoir, la patrie.
Allez. Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.
Le peuple court aux armes, aux flambeaux.
Temples, autels, simulacres, tombeaux,
En un instant tout n'est plus dans les villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles:
Tristes témoins des brutales fureurs,
Dont ce discours a rempli tous les cœurs.

En peu de mots, voilà le protocole
De ce public, notre superbe idole.
Veut-on encor quelque autre échantillon
De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon?
Faut-il ici, rapellant tous ses crimes,
Lui confronter cent Heros magnanimes,
Qu'a sçu noircir son souffle venimeux:
Des Rois puissans, des Ministres fameux
Dont à jamais le tems & la memoire
Consacreront les vertus & la gloire?
Mais à quoi bon retracer dans mes Vers
Le deshonneur de nos Ayeux pervers?
Laissons perir dans une nuit profonde
Ces noms affreux & de Ligue & de Fronde,
Qu'a replongez dans l'oubli tenebreux

L'Ange d'un Prince auſſi ſage qu'heureux.
Parlons-en mieux. Ces horreurs excitées
Ne peuvent être au public imputées.
La ſeule voix de cinq ou ſix mutins
Entretenoit nos troubles inteſtins,
Et raſſembloit ſous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables belîtres,
Parmi leſquels ſe trouvoient, j'en conviens,
Envelopez quelques vrais citoyens,
Qui navigeoient ſur cette mer profane
Au gré des flots & de la tramontane.
Oüi, je ſçai bien qu'on peut le diſculper
Sur ſon penchant à ſe laiſſer tromper :
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles :
Et que malgré tant d'épreuves cruelles,
Il ne lui faut qu'un chetif Mandarin
Pour faire encor crier : Au Mazarin.
Mais c'eſt de là que je tiens pour maxime,
Que qui bâtit ſur ſa volage eſtime
Sa ſureté, ſon bonheur, ſon appui,
Eſt, s'il ſe peut, encor plus fou que lui :
Et qu'un troiſiéme enfin, qui ne s'applique
Qu'à conſulter l'autorité publique ;
Et qui prétend que tout eſt éclairci,
Quand il a dit : *Le public juge ainſi,*
Je crois en lui comme à tous les Apôtres ;
Eſt de beaucoup plus fou que les deux autres.

Car de quel droit à ses vains jugemens
Prétendroit-on lier mes sentimens?
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables:
Et si sa haine ou ses affections
N'ont pour garands que les impressions
Du premier Grand, qui suivant son caprice,
Veut ou vous perdre, ou vous rendre service:
Un homme en place & caractérisé
Par un pouvoir qui lui rend tout aisé,
Fait au mépris de tous tant que nous sommes,
Son favori du plus affreux des hommes,
D'un imposteur, d'un fourbe inveteré:
C'en est assez. Il faut bongré malgré,
Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphe,
Et plus damné qu'Herode ni Caïphe,
Le respecter comme un Heros d'honneur:
Si l'on ne veut déplaire à Monseigneur,
Et s'attirer la fureur infléxible
D'une cabale à qui tout est possible.
Non, non; qui veut sagement proceder,
Passé trente ans ne doit plus decider.
Car, en un mot, le Vulgaire stupide
Ne suit jamais que le plus mauvais guide:
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il développe
Quelques objets. Tournez le Télescope

Ce

Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc que notre vrai salaire
Doit se borner au plaisir de bien faire;
Et qu'à l'écart, laissant-là les humains,
Le sage doit se payer par ses mains.
Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice est toujours bigarée:
Et quand par elle on songe à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche
Le Saint tout nud se morfond dans sa niche:
On veut le voir paré de ses habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis:
Du peuple alors le zele s'évertuë.
Mais il lui faut décorer sa statuë:
Sans l'éblouir, on ne peut l'éclairer;
Et qui l'instruit, doit le sçavoir leurrer.
Voulez-vous donc gagner sa bienveillance?
Et dérober à la nuit du silence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naissant vous ont doüé les Cieux?
Ce n'est pas tout de briller par vos œuvres,
Il faut encor des ressorts, des manœuvres:
Des partisans chez le sexe dévot:
Une cabale, un théatre: en un mot,
Tout l'attirail des petites adresses

Qui du public captivent les tendresses.
Alors par tout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens sur vos autels,
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages
De fleurs sans nombre égayer vos images.
Mais en échange, adieu tranquillité,
Adieu plaisirs, repos & liberté.
C'est peu d'avoir illustré votre vie
Par le trépas du dragon de l'envie :
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer seul cent escadrons épars,
Que contre vous la terre fait éclore.
Ce n'est pas tout. Il faut combattre encore
Mille ennemis invisibles, cachez,
A votre char en public attachez,
Mais en secret armez pour votre perte :
Et qui, brulans d'une rage couverte,
Creusent sous main le gouffre tenebreux,
Qui doit bientôt sous des débris affreux
Ensevelir jusqu'à vos derniers restes.
Monstres cruels, & d'autant plus funestes,
Qu'il n'est poison souvent moins redouté
Que le venin d'un fourbe velouté,
Qui, vous cachant sa malice imprévuë,
Et d'un faux zele offusquant votre vûë,
Du voile obscur d'une paisible nuit
Couvre l'abîme où sa main vous conduit.

O Jupiter, écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage !
Mes ennemis ne me font point de peur :
Je ne crains rien que mon ami trompeur.
Mais quoi ? Faut-il qu'une crainte futile
Rende le sage à son siécle inutile ?
On sçait assez les contretems divers,
Que la vertu souffre en cet Univers.
Des imposteurs on connoît la souplesse,
Et du public la maligne foiblesse,
Qui sur les mers où vous vous engagez,
Faisant siffler le vent des préjugez,
Voit sans pitié flotter votre fortune
A la merci d'Eole & de Neptune.
Mais quand ces Dieux armeroient contre vous
L'Onde, la Terre & les Cieux en courroux,
Il est des Dieux plus doux, plus équitables,
Qui, vous sauvant de leurs mains redoutables,
Sçauront pourvoir à votre sureté
Contre les flots de la malignité.
Soit. Je veux bien en accepter l'augure ;
Et j'avouerai, pour parler sans figure,
Que par hazard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du public les fougues meprisées
Sont par le tems à peu près appaisées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,

De partager vos périls, votre sort,
De repousser la brigue par la brigue,
Ou de forger les ressorts d'une intrigue :
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien.
Son zele actif peut vous rendre service :
La vigilance est la vertu du vice :
Au lieu souvent que vos amis discrets
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime :
Efforcez-vous d'acquerir leur estime,
Immolez tout à leur noble amitié,
Afin qu'un jour leur oisive pitié
Par les douceurs d'une tendre homelie
Puisse enchanter votre mélancolie ;
Mais toutefois, illustres mécontens,
En déclamant contre les mœurs du tems,
Souvenez-vous que c'est une sottise
De trop parler des honneurs qu'on meprise ;
Que qui s'érige en censeur de la Cour,
Doit avant tout la quitter sans retour :
Et qu'il n'est point de spectacle plus fade
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
Le long sermon que je viens d'entonner ;
Et pour quitter la morgue cathedrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale

J'ose égayer la seche verité
D'un dernier trait de la fable emprunté.

Aux premiers tems de sa métamorphose,
Pour Philoméle à peine encore éclose,
Les lieux deserts, les paisibles forêts
Furent long-tems un sejour sans attraits ;
Et de sa sœur non encor separée,
Du sort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du Ciel même chéris
Elle instruisoit les peuples attendris.
D'un monstre obscur le courroux indocile
Lui fit, dit-on, deserter cet azile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'imposture Ascalaphe conduit,
Vole : & bientôt de ses clameurs perfides
S'en va troubler les foiles Piérides,
Peuple leger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par tout odieux.
Quoi vous dormez, troupe lâche & muette ?
Et vous souffrez qu'une voix indiscrete
Au genre humain jusqu'ici dans l'erreur
De vos pareils découvre la fureur ?
Le crime affreux d'un époux sanguinaire
Fait de ses chants le sujet ordinaire.
Attendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits instruisent l'Univers ?
Ces mots hurlez par le monstre nocturne

Font éclater leur dépit taciturne.
Déja l'Aurore au visage riant
Avoit rouvert les portes d'Orient ;
Et Philoméle exerçant son ramage
Au jour naissant venoit de rendre hommage ;
Quand tout à coup mille cris menaçans
Glacent sa voix, intimident ses sens,
A chaque instant redoublent les injures,
Les aigres sons, les enrouez murmures :
Point de secours à sa triste douleur.
Que faire helas ? En vain dans son malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle :
Nul n'accourut, C'en est assez, dit-elle.
Adieu Citez : adieu pompeuses Cours ;
Adieu Mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaisirs chimériques ;
Et loin de vous, chez les Ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obscurité
Moins de grandeurs & plus de sureté.

EPITRE VI.

A M. le Baron DE BRETEUIL.

Illustre appui d'une Muse agitée
Morte trois ans, & puis ressuscitée
Par le pouvoir de ce sage enchanteur

De mon naufrage heureux réparateur,
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée aux caprices de l'onde.
Puisque sa loi, que je dois respecter,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter :
Daignez de grace à votre heure commode,
Vous qui vivez aux sources de la mode,
Me dire un mot du Stile & des Ecrits
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris.
Car vous sçavez qu'un air de mode impose
A nos François plus que toute autre chose,
Et que par là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vu le tems, mais, Dieu merci, tout passe,
Que Calliope au sommet du Parnasse
Chapperonnée en burlesque Docteur,
Ne sçavoit plus qu'étourdir l'Auditeur
D'un vain ramas de sentences usées,
Qui de l'Olympe excitant les nausées
Faisoient souvent en dépit de ses Sœurs
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vu presque durant deux lustres
Le Pinde en proye à de petits illustres,
Qui traduisant Séneque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang froid, s'écrioient : *Je m'égare;*
Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare :
Et supplioient le lecteur morfondu

De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprenti Philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pu du bonnet Doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids Dixains rédigez en Chapitres.
Puis grain à grain tous mes vers enfilez
Bien arrondis, & bien intitulez,
Faire servir votre nom d'Episode;
Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un éloge écourté
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon genie a toujours, je l'avouë,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engouë,
Et ne sçait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une verité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui trainant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.
Je sçais que l'Art doit pour fin générale
Se proposer l'instructive Morale.
A ce précepte avec eux je me rends.
Mais je soutiens, & j'en ai pour garans
La Gréce entiere & l'empire d'Auguste,
Que tout Auteur mâle, hardi, robuste
Doit de ses vers bannir l'instruction,

Ou comme Homere instruire en action.
Sur le Parnasse ainsi que dans la chaire
C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire;
Remuer l'ame est son premier devoir :
Et l'art des vers n'est que l'art d'émouvoir.
Non que souvent on ne puisse avec grace
En badinant corriger comme Horace.
La vérité demande un peu de sel,
Et l'enjoûment est son air naturel :
La joye au moins marque une ame sincere.
J'approuve même un stile plus sévére
Lorsque le choix d'un sujet important
Peut arrêter le lecteur inconstant.
Mais si jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique;
Si votre feu sous la cendre enterré
Me montre un coeur foiblement penétré
Des veritez que votre bouche exprime :
Vous avez beau forger rime sur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris
Dont vous charmez les frivoles esprits:
Vous ne sçauriez avec ce beau systême
Me faire un cœur plus tendre que vous-même;
Et je ne vois dans votre air emprunté
Qu'un Charlatan sur ses treteaux monté,
Qui pour duper une foule grossiére,
Lui jette aux jeux une vaine poussiére;

Et qui toujours sans ame & sans vigueur
Parle à l'esprit, & ne dit rien au cœur.

Vous donc qui fiers de vos foibles trophées
Croyez voler plus haut que les Orphées;
Qui disputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les Peuples & les Rois:
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles,
Et de souffler de froides hyperboles;
Il faut sentir: il faut vous élever
Aux véritez que vous voulez prouver:
Votre cœur seul doit être votre guide.
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.
De nos travaux c'est-là tout le mystere:
Et tout lecteur à ce seul caractere
Distinguera d'un fat présomptueux
L'auteur solide & l'homme vertueux.

Votre sagesse encor mieux que mes rimes
Depuis long-tems vous dicta ces maximes,
Illustre ami, dont le cœur épuré
S'est au vrai seul de tout tems consacré,
Et de qui l'œil perçant, inévitable
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le sçavez: dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raison luttant contre mes sens,
Dans les éclairs de ma verve premiere

Faisoit à peine entrevoir sa lumiere :
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zelé,
J'avois déja senti leur douce amorce ;
Et j'essayois d'en pénetrer l'écorce,
De démêler leurs cœurs de leurs esprits,
Et de trouver l'auteur dans ses écrits.
Je vis bientôt, instruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature :
Que ces beautez, ces charmes si touchans
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, Héros, que je respecte
Malgré l'orgueil de la moderne secte,
Des veritez que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres de génie,
Où la raison s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours à la premiere part ;
Et que le cœur ne pense point par art :
Que tout auteur, qui veut sans perdre haleine
Boire à longs traits aux sources d'Hippocréne,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flame
Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut atteindre à cet essor divin,

A ces transports, à cette noble yvresse
Des écrivains de la sçavante Gréce.
Je sçai combien mes débiles talens
Sont au dessous de leurs dons excellens.
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carriere
M'a du Parnasse entr'ouvert la barriere;
Si quelquefois à leurs sons ravissans
J'ai sçu mêler mes timides accens:
Ma Muse au moins d'elle-même excitée
Avec mon cœur fut toujours concertée;
L'amour du vrai me fit lui seul auteur,
Et la vertu fut mon premier docteur.
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,
Je n'entens point l'extatique grimace
D'un faux beat, qui le front vers les Cieux
Aux Chérubins fait par tout les doux yeux;
Et presque sûr d'être le Saint qu'il jouë,
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la mouë.
A cette bouche, à ces yeux contrefaits
De la vertu je connois peu les traits.
Encore moins à la fausse encolure
De ce pédant forcé dans son allure,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors
N'est qu'une étude, un mystere du corps:
Et dont la morgue en douceur travestie
Prend chez l'orgueil toute sa modestie.
Vous le verriez bientôt se demasquer
Si l'Amour-propre en lui pouvoit manquer:
L'humble

L'humble vertu n'est point ce qui l'enchante;
D'un vain parfum c'est l'odeur qui le tente;
Mais la vertu, souveraine des sens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens.
Et cet orgueil, cet ami des loüanges,
Antique auteur de la chute des Anges,
Né dans le sein de leur frere insensé
Long-tems avant l'Univers commencé,
Donna naissance à tous les autres vices,
Et fut lui seul pere de ses complices.
Où donc est-elle? Où faut-il la chercher,
Cette vertu qui semble se cacher?
Cette vertu franche de tout sophisme,
Fille du Ciel, mere de l'héroïsme,
Qui dans le cœur fait germer les esprits,
Et donne l'ame aux sublimes écrits?
Sans nous tracer de routes incertaines
Nous l'apprendrons de l'Oracle* d'Athénes:
Son vrai sejour est chez la verité.
Nul n'est sur terre exemt d'infirmité.
Un hypocrite, honnête homme à sa guise,
D'un faux vernis la farde & la déguise;
Mais l'homme épris du veritable honneur
N'emprunte rien d'un éclat suborneur:
Et peu content d'une vaine fumée
Veut de lui seul tenir sa renommée.

* *Socrate. Platon Rep. L. 6. Seneque Ep. 71.*

Il ne ſçait point par un manege bas
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.
Ami du jour, c'eſt ſa clarté qu'il aime,
Rien ne le couvre, & ſes foibleſſes même
(Car chacun porte avec ſoi ſon levain)
De ſes vertus ſont un gage certain.
D'exterieur, il eſt vrai, dépourvûë
Sa probité frappera peu la vûë.
Toute blancheur cede à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
Les yeux ſur tout du Vulgaire imbecile
Sont peu touchez d'un air ſimple & facile.
Près d'un tartuffe arrogant, faſtueux
L'homme ſincere, uniment vertueux,
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inſpire,
Qu'un indévot, un mondain, c'eſt tout dire,
De qui le cœur eſt fort mal dirigé,
Et le ſalut grandement négligé.
Mais celui-là porte un air bien plus ſage.
Sa gravité, ſes geſtes, ſon viſage,
Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point: il peſe tous ſes tons:
Il parle peu: mais il dit des miracles.
Ses préjugez ſont preſque des oracles
Auſſi jamais il ne douta de rien.
Et c'eſt pourquoi ce grand homme de bien
Eſt toujours juſte. Il le fait bien paroître.

Comment? Comment? C'est qu'il décide en maître.
Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.
Mais attendons le jour de verité,
Lorsque celui qui juge les justices,
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards
Disparoîtront au feu de ses regards:
Et sa justice incorruptible & prompte
Nous fera voir, peut-être à notre honte,
Cet homme libre au rang de ses élus,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'est en ce jour que la vertu ternie,
Pourra sans peur citer la calomnie,
Et que mes yeux par les siens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à son approche
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui
Juste envers eux, criminel envers lui,
Et plus sensible au desir de leur plaire
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire!
Car je l'avouë, & j'en suis bien payé,
J'ai des humains trop cheri l'amitié.
Long-tems séduit par de vains artifices
A cette idole offrant mes sacrifices,
Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,
Trouver en eux de quoi les respecter.

Mais de plus près obſervant leurs veſtiges,
Je ſçus enfin démêler les preſtiges
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur
Surprend les yeux pour impoſer au cœur.
Peu m'ont donné le plaiſir équitable
D'aimer en eux la vertu veritable.
Peu m'ont auſſi vû briguer la faveur
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur;
Leur bonté ſeule éveilla ma pareſſe :
Et courtiſan de ma ſeule tendreſſe,
Sans interêt, j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'amis, dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jalouſe envie,
Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pû de vos plaiſirs épris,
Tendre amitié, dont je ſens tout le prix,
Dans une joye & ſi douce & ſi pure
Vivre oublié de toute la nature !
Mais malgré moi trop & trop peu connu,
J'ai cru du moins de mes mœurs ſoutenu
Entre vos bras conjurer la tempête,
Que l'impoſture élevoit ſur ma tête.
Foible rempart ; abri toujours peu ſûr
Pour tout eſprit libre, ſincere & pur,
Qui ne ſçait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte eſtime
Les trahiſons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de ſe voir démaſqué !

Car tout l'enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, allarmez
Veillent toujours tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & sincere innocence,
J'ai des amis sages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié que l'honneur seul enflamme,
A toujours lû dans le fond de mon ame.
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.
Qui craindre donc ? Qui? Celui qui vous craint ?
Ce noir brigant, ce corsaire farouche,
Dont le portrait souilleroit votre bouche:
Cet imposteur, honteux même à nommer,
Que par mepris vous n'osez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paisibles,
Et prevenir tous ces traits invisibles,
Qui contre vous lancez à tout propos,
Ont si long-tems troublé votre repos.
Commencez donc par changer votre stile,
Et sans offrir un hommage inutile
A des amis trop doux, trop genereux
Pour devenir ennemis dangereux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut être attendrie;
A ces vautours de la société,

Qui comme l'eau boivent l'iniquité,
Et dont le cœur farouche, atrabilaire
Immole tout au plaisir de mal faire:
Monstres paîtris & de bouë & de sang,
Que Tisiphone a nourris dans son flanc:
Dont la malice injuste & forcenée
Se fait un jeu de notre destinée:
Du monde entier en secret abhorrez,
Mais en public par crainte reverez,
Et de qui l'œil digne de Polyphéme
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les Saints que vous devez aimer,
Craindre, servir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez sans trouble & sans scandale
Joüir des droits acquis à leur cabale.
Quoi, direz vous? Pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher?
A l'interêt immoler la justice,
Et renier la vertu pour le vice?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux Dieux.
Vous ne pouvez? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppresseurs
Dans les accès de leur rage ennemie
Vous barboüiller de leur propre infamie:
Et contre vous, par ce chemin tortu,

Intereſſer le vice & la vertu.
Heureux encor ſi leur complot funeſte
Vous dépoüillant du ſeul bien qui vous reſte,
Ne force un jour vos aziles cachez :
Et ſi vos Dieux par l'enfer débauchez,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enyvre,
Ne prennent point leurs traits pour vous pourſuivre :
Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidelité,
Et l'on ſçait trop juſqu'où va l'aſſurance
D'un zele faux conduit par l'ignorance.
Mais je ne ſçai ſi les plus durs revers
Qui d'un mortel puiſſent être ſoufferts,
Si des deſtins la rigueur inflexible,
Si la mort même a rien de plus ſenſible
Que la douleur de ſe voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.

Fin des Epitres.



ALLEGORIES.

LIVRE I.

L'OPERA DE NAPLES.

ALLEGORIE I.



UAND le Seigneur vit que l'Esprit
immonde
Par l'Opera séduisant tous esprits,
Etoit plus fort que dogmes ni qu'écrits
Et dans l'abîme entrainoit tout le monde :
Il résolut d'abolir un lieu tel,
Source de vice & de peché mortel ;
Et se servant même du Ministere
De Satanas, de tout peché le Pere,
Dans un cachot mit le déterminé.
Cachot de chair, & dans un corps tanné
Vous l'emboita : puis lui mit sur l'échine
Manteau d'Abbé : bref, l'accoutra si bien,
Que de ce troc nul ne soupçonnat rien,
Et que chacun le crût homme à la mine.
Or voilà donc le Diable en sa machine,

Enveloppé d'organes tant épais,
Que Diable aucun si sot ne fut jamais.
Dans cet état s'en va trouver * Manchine.
Car Dieu l'avoit sur terre mis exprès
Pour le dessein que vous verrez après.
Manchine est là, qui lui dit : Versifie
Pour mon Théâtre. Ainsi fit le vilain.
Versifia, chatouillé par le gain.
Mais admirez en ceci, je vous prie,
Combien profonds sont les ordres du Ciel.
Car l'Opéra, ce temple d'Uriel,
Où s'attroupoient tant de femmes coquettes,
Où se tramoient tant d'intrigues secrettes,
Est depuis lors plus vuide & moins hanté,
Qu'un Lazaret de scorbut infecté.

* *Mancini, fameux Musicien, qui conduit l'Opera de Naples.*

LE MASQUE DE LAVERNE

ALLEGORIE II.

PRès d'un Palais dont Naples fut ornée
Par un Edile à veste satinée,
Il est un lieu de Mimes habité,
Et de Badauts en tout tems fréquenté ;
Où pour réaux, ducatons & pistoles
Sont trafiquez doux sons & caprioles.

Là plus d'un Chantre à cet effet renté
Vient en public prêcher l'impureté.
Là sous l'argent, le brocard, la dorure
Git l'impudence, & brille la luxure ;
Et sont illec reçus grands & petits
A marchander des crimes à tout prix.
Le Directeur de ce Bureau de joye
Est un ribaud des plus francs qu'il se voye,
Pipeur, escroc, sycophante, menteur,
Fléau des bons, des méchans protecteur,
Ne connoissant foi, loi, Dieux ni Déesses,
Fors celle-là qui préside aux souplesses,
Au vol furtif, aux fourbes en un mot.
A cette Sainte il fut long-tems dévot :
La célebroit par gentiles chapelles,
Par menus dons, robes neuves, chandelles,
Finalement tant au soir qu'au matin
Lui recitoit d'un ton de Théatin
Cette Oraison : *O Laverne sacrée !*
O des Larrons, Déesse révérée !
Toi, qu'à Bayeux implore le Normant,
Appren-moi l'art de tromper dextrement.
Fai qu'à fourber nul fourbe ne me passe,
Et qu'en fourbant, honneur & los j'amasse,
Si qu'exerçant mon talent de Vaurien,
Je sois tenu pour un homme de bien.
O ma Patrone ! O ma dive Concierge !
Je te promets, outre le don d'un cierge,

De te fonder, si tu me condescens,
Tous les matins un déjeuné d'encens.
Tels voeux faisoit : car de belles promesses
Le faux glouton fait volontiers largesses.
Il en fit tant, qu'enfin par une nuit
A ses regards la Sainte se produit,
Lui montre un masque, & l'étend sur sa face.
O rare effet! O merveille efficace!
Au même instant, orgueil, déloyauté,
Outrecuidance, & sotte vanité,
Astuce enfin & fraude au regard louche,
Vices hideux, distillans sur sa bouche,
Peints dans ses yeux & sur son front gravez,
Comme poussiére en furent enlevez.
Tout au moyen de la sainte fallace
Nous disparût; & vit-on à leur place
Front decouvert, doux accueil, beau maintien,
Honnête abord, & joyeux entretien.
Que dirai plus? Voilà mon bon Apôtre
Par beaux-semblans trompant l'un, pillant l'autre,
Du bien d'autrui devenu gras à lard.
Qu'arrive-t-il? Sitôt que le paillard
Voit son vaisseau poussé d'un vent propice,
Il méconnoit d'abord sa bienfaitrice.
Nulle chandelle à la Divinité,
Nul brin d'encens, rien ne fut présenté,
Rien ne parut. Car entre tous ses vices
L'ingratitude, & l'oubli des services

Tient

Tient le haut bout : c'est son lot affecté,
Comme au Faucon l'est la légéreté,
La course au Cerf, le venin aux Vipéres,
A l'Ours la force, & la rage aux Panthéres.
Or de l'oubli de telle impieté
Ne se piqua la noire Déïté.
Trop bien s'en fut, de dépit possedée,
Prendre Mégere à la face ridée,
Et Némesis, germaine de Pluton,
Et Tisiphone, & la fiere Alecton ;
Et de ce pas s'en vont les Damoiselles
Trouver le Sire, à qui visites telles,
Comme croyez, ne plurent autrement.
Lors le troupeau saisit le garnement,
Qui par raisons & par art oratoire
Pensa d'abord fléchir la bande noire.
Les fieres Sœurs le laissérent prêcher,
Aux bras du lit l'allérent attacher,
De leurs serpens la peau lui flagellérent,
De leurs flambeaux les sourcils lui brulérent,
Et tout leur saoul l'ayant berné, hué,
Croquignolé, souffletté, conspué,
Pour dernier trait, son masque lui reprirent,
Et le visage à nud lui découvrirent,
Dont maintenant ses vices démasquez
Sont de chacun clairement remarquez :
Et n'est aucun depuis cette avanture,

Qui de ses moeurs & perverse nature
Ne soit instruit, si qu'un simple estafier
Ne s'y voudroit d'une épingle affier.
Par quoi privé du don de gabatine,
Son gagnepain, l'espoir de sa cuisine,
Du créancier sans cesse mugueté,
Et du sergent le plus souvent guetté,
La peur le suit, & lui semble à toute heure
Voir les Archers investir sa demeure,
Et leur Exempt transferer sa maison
A l'hôpital ou bien à la prison.

LA LITURGIE DE CITHERE.

ALLEGORIE III.

LE Dieu d'Amour en faisant sa visite,
Comme doit faire un Pasteur bien appris,
Voulut revoir sa ville favorite,
Et terminer sa course dans Paris.
Là contemplant le progrès de ses flames,
Il jette l'œil sur son petit troupeau,
Joyeux, refait, sejourné, gras & beau,
Et reconnoît toutes ces bonnes ames
Qu'il instruisit au sortir du berceau;
Mais au milieu de ces saintes ouailles,
Il est surpris d'y voir une Beauté
Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles

A depuis peu son sejour transporté.
De toutes parts autour de l'Inconnuë
Il voit tomber, comme grêle menuë,
Moisson de cœurs sur la terre jonchez,
Et des Dieux même à son char attachez.
Ouais, qu'est ceci, dit l'Enfant de Cithere?
Ce jeune objet plus vermeil que corail
A notre loi voudroit-il se soustraire!
Et par Venus nous verrons cette affaire.
Il s'en retourne au Cieux dans son Serrail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour attirer la brebis au bercail.
Or il avint que la Nymphe en goguettes,
Et ne sçachant, comme on dit, rien de rien,
Et disputant sur certaines sornettes,
Que quelques-uns appuyoient mal ou bien,
Fit de sa bouche échaper par fortune
Un certain mot... Comment dire ceci?
Un mot.. Ce mot que le dévot Neptune
N'acheva pas; vous m'entendez d'ici.
La Belle alors de rougeurs infinies
Se colora: Mais du plus haut des Cieux,
Amour l'oüit, & cria tout joyeux,
Bon. La voilà qui dit nos litanies.
Elle est à nous. Voilà les propres mots
Que de tout tems Dame Venus, ma mere,
A consacrez à ce joyeux mystere,

Que l'on celebre à Cithere & Paphos.
Jeune Beauté par qui je vois reluire
D'un feu nouveau mes antiques autels,
Je veux toujours te proteger, t'instruire ;
Je t'apprendrai de quel ton il faut dire
Ces autres mots graves & solemnels
Qui sont marquez dans mes saints rituels ;
Et si déja le pouvoir de tes armes
Force des Dieux à te faire leur Cour,
Que ne doit-on attendre de tes charmes,
Quand tu seras instruite par l'Amour ?

LA VOLIERE

ALLEGORIE IV.

QUi voudra voir Cicognes attroupées,
Doit naviger sur l'Hebre Thracien :
Qui veut sçavoir où sont Poules jaspées,
Visitera le bord Numidien :
Qui se fera d'Hymméte citoyen,
Verra foison d'Abeilles & de ruches :
Et voyageant au pays Indien,
L'air trouvera tout peuplé de Perruches ;
Car en ses loix Nature a limité
A chaque espece un climat affecté.
Mais si quelqu'un de l'espece emplumée,

Qu'on nomme Amours, a curiosité,
Paris tout seul doit être visité.
Ville ne sçai de tant d'Amours semée.
Pour ce seul point croirois qu'on l'a nommée
Paris sans pair. Or sans obscurité
Expliquons-nous. C'est qu'en cette Cité
De cent Palais, de cent Hôtels fournie,
Est un Hôtel entre tous exalté:
Non pour loger richesse & vanité,
Lambris dorez, peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie;
Mais pour loger la Nymphe Vaubanie,
En qui reluit gentillesse, beauté,
Noblesse d'ame, hilarieux genie,
En don d'esprit par dessus l'or vanté.
En ce lieu donc Amours de tout plumage,
De tout pays, de tout poil, de tout âge,
Des bords de l'Elbe & des rives du Tage,
De toutes parts viennent se rallier;
Tels que pigeons volans au colombier.
Il en arrive & de France & d'Espagne,
Et d'Italie & du Nord d'Allemagne.
Ceux-là petits, mais alertes & vifs:
Ceux-ci plus grands, mais lourds, froids & massifs:
Et ce qui plus l'attention réveille,
Quand vous voyez ces petits enfançons,
C'est qu'ils sont tous differens à merveille;

Car il en vient de toutes les façons.
Amours pimpans, frisques & beaux garçons ;
Petits amours à face rechignée :
Amours Marquis & de haute lignée,
Amours d'épée, Amours de cabinet :
Amours de robe & portant le bonnet,
(D'iceux pourtant est petite poignée)
Tous vont chez elle employer la journée.
Amours barbons y font même leurs Cours,
De vieux dictons, logique & beaux discours
Tout hérissez. Enfin toute l'année
Dimanche ou non, s'y tient foire d'Amours.
Comme l'on voit en l'Automne premiere
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir,
Ou bien Oiseaux voler par fourmilliére
Sur un grand pin qui leur sert de dortoir :
Ainsi voit-on du matin jusqu'au soir
Petits Amours, Oiseaux de sa Voliére,
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir ;
Et fait bon voir attroupez autour d'elle
Tous ces Oiseaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoller,
Toujours sifflant chanson & ritornelle,
Et petits airs, langage de ruelle ;
Puis jeux badins, volatile nouvelle
De gentillesse avec eux disputer,
Voler soupirs, & petits soins trotter

Par le logis: or' fretillant de l'aile,
Or' de la queuë : or' des pieds tricotter,
Danser, baller, tripudier, sauter ;
Onques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours. Ainsi dans la maison
Joyeusetez, farces, badineries,
Inventions, & telles drôleries
Hyver, Eté, sont toujours de saison.
Momus lui-même avec ses momeries
Ne nous rendoit à rire plus enclins.
Car en tout tems ces petits trivelins
Vont inventant nouvelles singeries.
Et prend la Nymphe au visage vermeil
A leurs ébats passe-tems nompareil.
Mais après tout un point me scandalise,
Et suis honteux, s'il faut que je le dise,
De voir comment ces pauvres insensez,
Qui, pour l'honneur d'être ses domestiques,
Ont laissé là leurs meilleures pratiques,
De leur travail sont mal recompensez.
Car ne croyez qu'ils aient gros appanages:
Ains y sont tous très chichement payez,
Ne gagnant rien : fors quelques arrérages
De mots dorez, ou tels menus suffrages.
Et les croit-on encor salariez
Trop grassement. Maints la servent sans gages.
Maints la servant sont baffouez, honnis,

Mocquez, bernez, traitez comme Zanis.
Pour tout guerdon on les pille, on les tance,
Et quelquefois soufflets d'entrer en dance;
Aimerois mieux être esclave à Tunis.
Partant, Amours qui n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs: mal sûr est cet hospice.
Dehors sont beaux, & beau le frontispice.
Mais le dedans, autre est la question.
Je m'en irai, si l'on me fait outrage,
Me direz-vous? Hé pauvre Alérion,
Quand une fois on est en cette cage,
On n'en sort plus, c'est l'antre du Lion!
Pour échaper de si forte bastille
Vous chercheriez en vain porte ou guichet,
Tout votre effort seroit pure vetille.
Plus fins que vous sont pris au trébuchet.

MIDAS.

ALLEGORIE V.

DU Dieu Plutus tâchez d'être chéri:
Des autres Dieux vous serez favori.
Le coup est sûr. Mais si l'impertinence
Par supplément se joint à la finance;
Mal aisément tromperez-vous les yeux
Du genre humain, plus malin que les Dieux.

Car le brillant d'une fortune illustre
A vos défauts sert de phare & de lustre,
Et de ces Dieux la faveur, entre nous,
N'est fort souvent qu'un piége pour les fous.
A ce sujet, il faut que je rapporte
L'exemple antique, ou moderne, il n'importe,
D'un Phrygien riche & bien emplumé,
Mais de son tems le fou le plus pommé.
Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie
S'est égayé sur sa platte effigie,
Et nul encor n'a manqué son portrait
Il est par tout figuré trait pour trait :
L'air affairé, le regard sombre & fixe,
La barbe rare & le menton prolixe,
Un large nez de bourgeons diapré,
De petits yeux, un crâne fort serré,
Le pied rentrant, la jambe circonflexe,
Le ventre en pointe, & l'échine convexe.
Quatre cheveux flottans sur son chignon.
Voilà quel est en bref le compagnon.
Au demeurant, assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard :
Tel, en un mot, que la nature & l'art,
En maçonnant les ramparts de son ame,
Songérent plus au fourreau qu'à la lame ;
Trop négligens à polir les ressorts

De son esprit plus charnu que son corps.
Bien est-il vrai qu'ils mirent à sa suite
Deux assistans chargez de sa conduite,
Dont les bons soins lui firent concevoir
Qu'il sçavoit tout, même sans rien sçavoir.
L'un fut l'orgueil, champion d'ignorance,
Grand ferrailleur & brave à toute outrance;
Et l'autre fut l'opiniâtreté,
Dame d'atour de la stupidité.
Or, je ne sçai si notre destinée
Par quelque étoile est sans nous dominée;
Ou si les sots, pour venir à leurs fins,
Ont des secrets inconnus aux plus fins;
Mais le fait est que sans travail ni peine
Il plut au Dieu, nourrisson de Silène,
Qui pour tenter peut-être sa vertu,
Lui dit : Garçon, que me demandes-tu?
Un honnête homme auroit dit, la Sagesse.
Notre galand demanda la richesse.
Il devient riche; & fit de beaux statuts
Pour gouverner les trésors de Plutus;
Les divisant en deux portioncules;
Dont la premiere entroit dans ses loculés,
Et le restant s'administroit si bien
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien.
Car sous couleur d'appaiser les murmures,
Et de venger les torts & les injures,

Les vexateurs ainsi que les vexez
Furent sans rire également pincez.
Il les fauchoit de la même faucille,
Les étrilloit avec la même étrille,
Frappant sur eux comme sur seigle vert.
Sûr de son fait, & bien clos & couvert,
En qualité d'écumeur titulaire
Des écumeurs du menu populaire.
Le voilà donc de trésors regorgeant,
Roulant sur l'or, veautré sur son argent,
Gonflé d'orgueil, boursoufflé d'insolence,
Et se mirant dans sa vaste opulence:
Palais pompeux, ameublemens exquis.
Terres, Châteaux, sur l'orphelin conquis;
Chez ses amis un vrai Roi de Théâtre.
Chez les Phrynez agréable & folâtre.
Toujours prodigue, & jamais épuisé:
Par consequent d'un chacun courtisé.
Environné de Cliens mercenaires,
D'admirateurs, amis imaginaires,
Qui tout le jour lui baisant le genou,
Sçurent le rendre enfin tout-à-fait fou.
L'un de son corps vante l'air héroïque,
L'autre, les dons de son ame angelique.
Pour l'achever, un maniveau d'Auteurs
Vient l'étourdir de concerts séducteurs.
A le chanter lui-même il les anime,

Allons ; faquins, il me faut du sublime.
Et violons auffitôt de ronfler,
Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler.
Tout le fretin des petits Dieux terreftres
Forme pour lui mille petits orcheftres.
On n'entend plus que chants & triolets.
Faunes, Sylvains, prennent leurs flageolets.
Leur chef lui-même à le chanter s'occupe.
Mais qui l'eût cru ? Phébus en eft la dupe.
Le grand Phébus, le divin Apollon
Pour ce Falot monta fon violon.
Il fit bien plus. Il eut la déférence
De l'établir Juge de préférence
Entre fa Lyre & les groffiers pipeaux
Du Dieu lafcif qui préfide aux troupeaux.
Il s'en croit digne : & d'un ton de coq d'Inde.
Çà commençons, dit-il, au Dieu du Pinde :
Phébus commence, & devant ce Limier,
La Lyre en main, prélude le premier.
A fes accords les chênes reverdiffent,
A ceux de Pan, leurs feuilles fe flétriffent ;
Mais par Midas, malgré ce préjugé,
Au Dieu cornu le prix fut adjugé.
Le châtiment tomba fur fes oreilles,
Qui tout à coup s'allongeant à merveilles,
Par leur figure & leur mobilité
Servent d'enfeigne à fa fatuité.

Depuis

Depuis ce tems leur ridicule ſigne
Pour tel qu'il eſt, le notte & le déſigne.
Grands & petits par un rire exceſſif
Rendent hommage à ſon eſprit maſſif.
Brocards ſur lui tombent, Dieu ſçait la joye.
Chacun le court, chacun ſe le renvoye,
Comme un chevreuil traqué dans les taillis,
Et mieux lardé qu'un lapin de Senlis.
Mais ce mépris du profane vulgaire
Ne trouble point ſon repos. Au contraire
Il s'extaſie, il admire les Dieux
Dans les talens, dans l'eſprit radieux
Qu'il a reçû de leur grace infinie:
Et s'il ſçavoit que le premier génie
De l'Univers fût de mort menacé,
Son teſtament d'abord ſeroit dreſſé.
Le pis de tout, c'eſt qu'avec ſon air buffle,
Il porte un cœur auſſi noir qu'une truffle;
Bas & rampant quand tout ne va pas bien;
Fier & hardi, dès qu'il ne craint plus rien.
Se retranchant ſur ſes prééminences,
Sur ſon crédit, enfin ſur ſes finances:
Et convaincu que le monde ébranlé
Pourroit tomber ſans qu'il fût accablé.
Je n'en crois rien. C'eſt choſe très-commune
Qu'un grand revers. La maligne Fortune
Sçut attraper au fond de ſon palais

L'heureux Crésus, à qui Dieu fasse paix.
Il la soutint en homme de courage.
Devenant pauvre, il devint homme sage,
Et corrigea dans les calamitez
Le fol abus de ses prosperitez.
L'exemple est dur, & l'avarice en gronde ;
Mais les Midas semez en ce bas monde
Feroient beaucoup pour eux & pour autrui,
S'ils devenoient malheureux comme lui.

LE TEMS.

ALLEGORIE VI.

QUe par amour, fretillante Déesse,
Comme Venus, ou telle autre jeunesse
Coure les champs ; je le conçois très-bien.
Age le veut, dignité n'y fait rien.
Mais voir Cybelle, honorable Matrône,
Mere des Dieux, descendre de son thrône
Pour un garçon ; je la respecte fort,
C'est mon devoir ; mais je crois qu'elle a tort ;
Aussi le crut son vieil mari Saturne,
Prince du Tems, qui dans l'ombre nocturne
La découvrit, le Tems découvre tout,
Avec Atis, autrement que debout.
Grand altercas, grand bruit dans le ménage.

L'amant s'enfuit ; le Dieu mugit de rage :
Ha safraniére ! Ha vieille lourpidon !
De ma franchise est-ce là le guerdon ?
Mais d'autre part, sur ses ergots haussée,
Cybelle crie & hurle en insensée,
Tant & si bien que l'époux déplaisant
Demeura court. Cupidon là présent,
A leur requête en arbitre s'érige.
Peu sagement, car en fait de litige
Et de procès entre femme & mari
Perrin Dandin perd toujours le pari.
Un tiers ne doit entrer dans leurs sornettes,
Tirésias en perdit ses lunettes.
Le bon Amour, comme il est quelquefois
Impertinent, & sans égard aux loix
De chasteté ni de foi d'Hymenée,
Sans hésiter, donna cause gagnée
A la Déesse, & le Dieu suranné
Se vit encore aux dépens condamné.
Pauvres maris ! Tel est votre salaire.
Le bon vieillard fut fâché ; mais qu'y faire ?
En appeller ? Il eût perdu l'appel.
Il fit bien mieux : & son bonheur fut tel,
Qu'en peu de mois par le seul privilege
De Dieu du Tems, sans autre sortilege,
Il se vengea très-magnifiquement
De tous les trois ; & fit premiérement,

tis lassé de sa sempiternelle,
au matin fut prendre congé d'elle,
galant pour dernier paroli
beau sermon *de fugâ sæculi*,
il avint que la vieille lamproye
fer tranchant le priva de sa joye,
tendit au defaut du pourpoint
rigéne accompli de tout point.
s déja vengé de mes parties,
vieillard, & les voila loties
on souhait : le Juge aura son tour.
& fait. Le maupiteux Amour
is alors sans espoir d'allégeance
Dieu chronique a senti la vengeance.
ours vexé sans tréve ni demi,
uelque lieu qu'il se trouve affermi,
bien qu'il soit, il faut changer de gîte,
ns tarder. Car s'il ne part bien vîte,
ems le suce, & le rend si chétif,
fort souvent pour tout confortatif
ous le met dehors à l'improviste,
comme un ver, & gueux comme un Chimiste.
t fois Amour a demandé repos.
ours le Tems a dit : *Nescio vos.*
écrit qu'aux Cieux, comme sur terre,
ur & Tems seront toujours en guerre,
verront de trente Jubilez

Q
Oi
Las
Ce *b*
Ses ye
Son *s*
Bref, c
Batatin
Et le fa
Pour *l'e*
Le pauv
A *tenu b*
Il s'est en
Et Dieu *l*

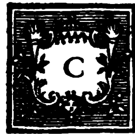
Par bon accord finir leurs démêlez.
Mais tous ces tours ne sont que bagatelle
Près de celui qu'il a joüé chez celle
Que j'aimois tant. Oncques ne vis sejour,
Où tant se plût le joli Dieu d'Amour.
Las ! Rien ne sert que je le dissimule,
Ce beau soleil n'est plus qu'un crépuscule.
Ses yeux charmus ont perdu leur clarté :
Son sein flétri prêche l'humilité :
Bref, ce n'est plus qu'un corps de demi-toise,
Ratatiné dans sa taille Chinoise,
Et le faux Dieu du Tems s'en est saisi.
Pour l'enlaidir en diable cramoisi.
Le pauvre Amour, quelque tems par morale,
A tenu bon, mais en somme finale
Il s'est enfui, pied chaussé l'autre nu,
Et Dieu sçait las! ce qu'il est devenu.

Fin du premier Livre.



ALLÉGORIES
LIVRE II.

TORTICOLIS.
ALLEGORIE I.



'Est de tout tems que l'erreur adorée,
Au genre humain semble être consacrée,
Et que du faux les prestiges subtils
Ont fait des Dieux des monstres les plus vils.
Le Nil fécond en chiméres mystiques
A vû jadis ses peuples fanatiques,
Fous sectateurs de Prêtres mensongers,
Chercher des Dieux jusqu'en leurs potagers:
Pleins de respect, aller dans les goutieres
Offrir aux Chats leur encens, leurs prieres,
Et pour surcroît joindre à ces Dieux hagards
Singes, Limiers, Crocodiles, Renards.
Epris encor d'un zele plus profane
L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux Brachmane

Déifier, brutalement zelé,
Le Diable même en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'humaine chimére
Chercher si loin une preuve étrangere ?
Pourquoi redire en des termes nouveaux,
Ce qu'ont écrit Juvenal, Despréaux ?
Du Talapoin la demeure idolâtre
De nos erreurs n'est pas le seul théatre.
Chaque climat ainsi que l'Indien,
A ses faux Dieux, & l'Europe a le sien.
De cette Idole, à qui tout est possible,
Je connois trop le courroux infléxible,
Je sçai combien elle hait ses portraits ;
Mais s'il me faut en respecter les traits,
Tâchons au moins dans un tour historique
D'en crayonner l'image allégorique.
Osons, du Tasse empruntant le pinceau,
Du sombre Empire égayer le tableau :
Et des portraits du hardi Michel Ange
Renouveller le fantasque mélange.
Des fictions la vive liberté
Peint souvent mieux la fiere vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & pesante morale.
Lorsque le Ciel par nos maux adouci,
A l'Univers dans sa chaîne endurci
Ayant rendu sa liberté premiere,

Sur les humains eut versé sa lumiere ;
On dit qu'un jour le Roi des noirs Climats
Fit de l'Enfer convoquer les Etats.
L'ordre donné, la séance reglée,
Et des Démons la troupe rassemblée,
Furent assis les sombres Députez
Selon leur ordre, emplois & dignitez.
Au premier rang le Ministre Asmodée,
Et Belzébut à la face échaudée,
Et Bélial, puis les Diables mineurs,
Juges, Préfets, Intendans, Gouverneurs,
Représentans le tiers Etat du Gouffre.
Alors assis sur un Thrône de souffre,
Lucifer tousse, & faisant un signal,
Tint ce discours au Sénat infernal :
Suppôts d'Enfer, redoutables génies,
Qui chaque jour peuplez mes colonies,
Du noir abîme éternels citoyens,
Et de ma fourche invincibles soutiens :
Ecoutez-moi. Depuis l'utile trame
Que contre Adam le Serpent & la Femme
Sçurent ourdir pour le mettre en nos fers ;
Tous les mortels dévolus aux Enfers,
Humbles vassaux condamnez à nos chaînes,
Venoient en foule accroître mes domaines.
Leur long calcul lassoit mes Intendans:
On s'étouffoit dans mes cachots ardens ;

J'élargiſſois chaque jour nos frontieres ;
Et le charbon manquoit à mes chaudieres.
Quel noir complot, quels reſſorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
Depuis un mois aſſemblant mes Miniſtres,
J'ai feuilleté mes Journaux, mes Regiſtres :
De jour en jour l'Enfer perd de ſes droits ;
Le Diable oiſif y ſouffle dans ſes doigts.
On s'y morfond : & ma Cour décrépite
Aux vieux damnez va ſe trouver reduite.
Parlez. D'où vient ce terrible fléau,
Par qui périt un Royaume ſi beau ?
Ainſi parla le ténebreux Pontife.
Chacun ſe tut. Alors levant la griffe,
Leviathan, Chancelier de l'enfer,
Prit la parole, & dit à Lucifer :
Prince enfumé des ames criminelles,
Ignores-tu que des loix éternelles
Avoient preſcrit le tems de ton pouvoir ?
Il eſt venu ce tems. O deſeſpoir !
Du haut du Ciel une Fille divine
Eſt deſcenduë ; & jurant ta ruine,
A, malgré nous, aux humains opprimez
Ouvert les Cieux tant de ſiécles fermez.
La connois-tu cette Fille indomtée ?
Tremblez, Démons : Son nom eſt Philothée,
Amour de Dieu. Lucifer frémiſſant

Pâlit d'horreur à ce nom tout-puissant.
Sortez, dit-il. Je connois ma rivale,
C'en est assez La Brigade infernale
Fuit à ces mots. Et le Tyran des morts
Court de sa Fille implorer les efforts.

Près de ce Gouffre horrible, épouvantable,
Lieu de douleurs, où le triste coupable
Parmi des flots de bitume enflammé
Brule à jamais sans être consumé,
Sejour de cris & de plaintes funébres,
Est l'antre impur des Anges de ténébres,
Ecole antique, où dictant ses leçons,
Le noir Sathan forme ses nourrissons.
Tous les Demons, qui président aux vices,
Sous ce Recteur y font leurs exercices.
Lui seul les dresse. Et ces monstres divers,
Qui, répandus dans le triste Univers,
Ont envahi l'Empire sublunaire,
Sont tous sortis de ce noir Séminaire.
Tel est l'emploi de ces Esprits affreux.
Mais Lucifer, pour les unir entre eux,
Ayant reglé leur rang hiérarchique,
Mit à leur tête une Furie étique,
Monstre, qui seul de tous ces faux Démons
A réuni les exécrables dons.
Humble au dehors, modeste en son langage,
L'austere honneur est peint sur son visage.

Dans ses discours regne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité.
Un miel flatteur sur ses lévres distile.
Sa cruauté paroit douce & tranquile.
Ses vœux au Ciel semblent tous addressez.
Sa vanité marche les yeux baissez.
Le zéle ardent masque ses injustices;
Et sa mollesse endosse les cilices.
Jadis la fraude & l'orgueil fastueux
Mirent au jour cet être monstrueux.
Et se voyant sans espoir de famille
Le vieux Sathan l'adopta pour sa fille.
On dit qu'alors tout l'Enfer s'assembla;
Et que par choix le Conseil l'appella
Torticolis : figure symbolique
De son col tors & de sa tête oblique.
Sathan l'aborde, & lui parle en ces mots.
Fille d'Enfer, si dans mes noirs cachots
Tu tins toujours la plus illustre place:
Si la fureur, la vengeance, l'audace,
La jalousie, & ses tragiques sœurs,
T'ont fait sucer leur lait & leurs noirceurs;
Souffriras-tu qu'une rivale altiére
Du genre humain devienne l'héritiere?
Que Philothée insultant aux Enfers
De mes captifs ose briser les fers?
Reveille-toi. Venge notre infamie;

Cours

Cours déthrôner ma ſuperbe ennemie :
Sers mon couroux, ma Fille ; & montre-toi
Le digne appui d'un Pere tel que moi.

A ce diſcours l'infernale Harpie
Frémit de rage : & ſur ſa tête impie
Faiſant ſiffler ſes ſerpens furieux,
Prend ſon eſſor vers les terreſtres lieux.

O jours, ô tems féconds en ſaints modéles,
Où tous les cœurs équitables, fidéles
Ne connoiſſoient de biens purs & parfaits,
Que l'Amitié, la Juſtice, & la Paix :
Où le vieillard mouroit dans l'innocence,
Où l'opulent ſignaloit ſa puiſſance
Plus par ſes dons que par ſes revenus :
Siécles heureux, qu'êtes-vous devenus !
Le pauvre alors contemploit ſa miſére
Sans nul effroi : le riche étoit ſon frere.
La convoitiſe étoit un monſtre affreux.
Sur les débris du foible malheureux
Le plus avare eût tremblé de s'accroître.
La charité regnoit mêmes au cloître.
Torticolis & ſes fantômes vains
Etoient alors ignorez des humains.
Mais l'Univers, martyr de ſon audace,
A ſon abord changea bientôt de face ;
Et par dégrez ce monſtre accrédité
Chaſſa bientôt & zéle & charité.

Elle eut dans peu trouvé son domicile.
Et commençant par le plus difficile,
Ses premiers soins au sortir des enfers
Furent d'aller de deserts en deserts
Empoisonner ces pieux Solitaires,
Des dons du Ciel premiers dépositaires.
Par quelle erreur Cénobites obscurs,
Livrez en proye aux travaux les plus durs,
Vivre enterrez au fond d'une chaumiere,
Loin des humains & loin de la lumiere?
Le Ciel, ce Ciel l'objet de vos amours,
Est-il donc fait pour l'homme ou pour les ours?
Venez, venez vous montrer dans les villes;
Ne laissez pas vos vertus inutiles,
Et par l'exemple instruisant les mondains,
Allez peupler les Cieux de nouveaux Saints.
Sous ces apâts déguisant sa malice,
Elle assembla sa premiere milice;
Mais c'étoit peu de ces foibles essais:
Son cœur aspire à de plus hauts succès.
Déja l'on voit les Chefs du Sacerdoce
D'elle acheter & la Mitre & la Crosse:
Des biens du siécle avares moissonneurs
Suivre à grands flots ses drapeaux suborneurs,
Et sur l'Autel, au pied du Sanctuaire
Ne portant plus qu'un zele mercenaire,
Faire servir l'Arche d'humilité

De marchepied à leur cupidité.
Dès ce moment plus d'amour paternelle,
Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zele :
Dans leurs Pasteurs les Troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des loups ravissans.
La verité du commerce est chassée :
L'équité fuit honteuse & délaissée :
Et l'interêt de son nom revêtu,
Sous l'étendart de la fausse vertu
Attire enfin à la Fille infernale
Tous les sujets qu'avoit eu sa rivale.
  Torticolis voyant tous les mortels
De Philothée abjurer les autels,
Le front paré d'un riche diadême,
Prend son manteau, son sceptre & son nom même.
Venez à moi, venez, peuples cheris ;
Je tiens les clefs du celeste lambris :
C'est moi qui suis cette Vierge sacrée,
Fille du Ciel, des Anges adorée :
Voyez ce teint pâle & mortifié,
Ces yeux roulans, ce front sanctifié,
Cette ferveur dont les aigres censures
N'épargnent pas les vertus les plus pures,
Ces fiers sourcils de la joye offensez,
Et ces soupirs en public élancez :
C'est moi, vous dis-je. A cette fausse pompe
Chacun la croit. Elle même s'y trompe :

Et se croyant vrai rejetton des Cieux,
Sur les humains baisse à peine les yeux.
Tristes captifs, miserables esclaves,
Nez pour porter mon joug & mes entraves:
Leurs noms, leurs droits, leurs libertez, leurs biens,
Tout est à moi, leurs Etats sont les miens:
La voix du Ciel, qui pour moi se déclare,
M'a commandé d'usurper la Thiare,
D'assujettir l'Univers sous mes loix;
Et de donner des fers mêmes aux Rois.
Je puis sur eux faire éclater la foudre,
Les condamner, les punir, les absoudre,
De leurs états disposer à mon gré,
Les dépoüiller de leur bandeau sacré:
De leurs sujets armant les mains impures,
Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,
Et par devoir forcer tous les humains
A violer les devoirs les plus saints.
Tel est l'orgueil de ce monstre sauvage.
L'ambition est son premier partage.
Cent fois la terre a vu, non sans horreur,
Tout ce que peut Tisiphone en fureur
Imaginer d'affreuses tragédies,
Meurtres, poisons, ravages, incendies,
Peres, enfans, l'un par l'autre immolez,
Pour assouvir ses desirs dereglez.
Sur tout l'objet des traits de sa vengeance

Eſt la vertu, dont la ſplendeur l'offenſe.
Qui lui refuſe un idolâtre encens,
Se livre en proye à ſes glaives perçans:
Toute vertu doit être ſa vaſſale.
Mais pour ſervir ſa dévote Cabale
Il n'eſt efforts, intrigues, ni détours,
Dont ſa chaleur n'emprunte les ſecours.
Jamais la Fable & ſes burleſques gloſes
N'ont approché de ſes Métamorphoſes.
Il n'eſt faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit transfiguré,
Et qui changeant ſa mandille en ſimarre
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt poltron ſi connu par le dos,
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre
Devient par elle un Sénateur illuſtre;
Et d'un Pédant barbouillé de latin,
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.

Ainſi de biens & d'honneurs ſans limites
Torticolis comble ſes Proſélytes.
Heureux encor ſi ſes illuſions
N'enfantoient point d'autres confuſions,
Et ſi du moins ſes preſtiges magiques
Etoient bornez aux ſeuls êtres Phyſiques!
Mais l'Univers n'a rien de ſi ſacré
Qu'elle ne farde & n'habille à ſon gré.

On ne sçait plus, grace à ses artifices,
Comment sont faits les vertus ni les vices:
Tout n'est plus rien que problêmes, détours,
Subtilitez, sophismes, vains discours,
Et le plus fin doute en ce trouble étrange
Si l'Ange est Diable, ou si le Diable est Ange.
Démentez-moi, vous ses chers favoris,
Lâches flatteurs au mensonge aguerris,
Qui chez les grands étalant vos maximes
Leur enseignez l'art de pecher sans crimes:
Ou qui cachant vos desirs vicieux
Sous des dehors saintement specieux,
Par la vertu d'un coup d'oeil sophistique
Changez le plomb en or Philosophique.
Si vous l'osez, dis-je, démentez-moi.
Mais bien plutôt parlez de bonne foi,
Et confessez que la nature humaine
Doit tous ses maux à votre infame Reine:
Que sa fureur presque à tous les humains
Du Ciel ouvert a fermé les chemins:
Et qu'à la fin, de son Thrône sublime
Ayant chassé leur Reine légitime,
L'homme affranchi du tribut des Enfers,
Par elle seule est rentré dans ses fers.

SOPHRONYME.

ALLEGORIE II.

Dieux souverains des demeures profondes,
Que le Cocyte arrose de ses ondes :
Pâles Tyrans de ces lieux abhorrez,
Que l'œil du jour n'a jamais éclairez :
Chaos, Erébe, Euménides, Gorgones,
Styx, Achéron, Parques & Tisiphones,
Terrible Mort, effroi de l'Univers :
Et si Pluton souffre encor aux Enfers
Quelque Puissance aux mortels plus fatale :
Que tardez-vous ? Venez, troupe infernale,
Puisque le Ciel a remis en vos mains
Le châtiment des coupables humains,
Venez plonger leur race criminelle
Dans les horreurs de la nuit éternelle.
Car ce n'est plus le tems, cet heureux tems,
Qui de la terre a vu les habitans
Faire fleurir sous l'empire de Rhée
Les saintes Loix de Thémis & d'Astrée :
Ces Déitez, loin des terrestres lieux
Avoient déja pris leur vol vers les Cieux ;
Et dès long-tems par l'envie exilée,
Dans les deserts la Vertu desolée
Loin des Citez rebelles à sa loi

Avoit caché la Justice & la Foi;
Lorsque le Dieu qui lance le tonnerre,
Prit par pitié le sceptre de la terre :
Et vint enfin, terrible en sa fureur,
A la licence opposer la terreur.
Alors du moins à la triste innocence
Ce Dieu permit l'espoir de la vengeance,
Et ses carreaux, sur le crime éprouvez,
Ne furent point impunement bravez.
Vous le sçavez, orgueilleux Salmonées,
Porphyrions, Eurites, Capanées.
Mais aujourd'hui ses foudres émoussez,
Au gré des vents sur la terre poussez,
Loin de servir les vengeances célestes,
Frappent souvent de leurs flames funestes
Les temples même, où ce Dieu languissant
Reçoit encor les voeux de l'innocent.
L'humble Vertu fugitive & tremblante
Implore en vain sa Justice indolente;
La verité sans secours, sans appui
N'ose élever sa voix jusques à lui :
Son coeur pour elle est devenu de glace.
Et cependant le mensonge & l'audace,
Jusqu'à ses yeux stérilement ouverts,
Le bras levé gourmandent l'Univers.
O justes Dieux ! qui sur les rives sombres
Faites trembler tout le peuple des Ombres;

Puiſque le Ciel n'a plus de tribunaux,
Ouvrez, ouvrez vos gouffres infernaux:
Faites ſortir de vos brulans abîmes
Ces feux vengeurs allumez pour les crimes:
Anticipez les tourments éternels,
Que le Tartare apprête aux criminels:
Et prévenez par de nouveaux ſpectacles
Ce feu du Ciel prédit par tant d'Oracles,
Dont à la fin l'Univers enflammé
Doit être un jour détruit & conſumé.

Ainſi, non loin de ces rives fécondes,
Où l'Aar épand ſes liberales ondes,
Au fond d'un bois, dont le nom reveré
Au jeune Atis eſt encor conſacré,
Les yeux au Ciel, le triſte Sophronyme
Injurioit le Deſtin qui l'opprime.
Il étoit ſeul Ces aziles ſecrets
Ne ſouffrent point de témoins indiſcrets:
Les Zéphirs même, écartez dans ſa plaine.
Faiſoient au loin murmurer leur haleine;
Et du Soleil les regards curieux
En reſpectoient l'abord myſterieux.
Quand tout à coup: ô merveille inſenſible
A tout eſprit, qui du monde inviſible
Ne connoît point les céleſtes reſſorts,
Et qui ne voit que par les yeux du corps!
Une lumiere éclatante, imprevûë
Frappe, ſaiſit, épouvante ſa vûë.

Ces noirs cyprès à la nuit consacrez
Semblent noyez dans les flots azurez
D'un Océan de clartez immortelles:
D'où, soutenu par le vent de ses ailes,
Un jeune Dieu prend son vol jusqu'à lui.
Car ce grand nom de tout tems fut celui
De ces esprits de nature éthérée,
Qui revêtus de substance aérée
Daignent souvent aux terrestres mortels
Communiquer les secrets éternels.
Telle en ce bois voisin des murs d'Elise
Venus surprend les yeux du fils d'Anchise;
Et tel Ulysse, au fort de ses malheurs,
Voit par Minerve appaiser ses douleurs.

C'est trop long-tems, lui dit l'Esprit celeste,
Nous fatiguer d'un reproche funeste,
Et ravaler par des discours ingrats
L'ordre éternel que tu ne connois pas.
O vils mortels, qui nous livrez la guerre,
Esprits rampans & courbez vers la terre,
Hommes charnels, levez, levez les yeux,
Et contemplez dans les decrets des Dieux
De vos destins les immuables causes:
Enten-moi donc, & plain-toi, si tu l'oses.

Cet Univers, dont l'immense grandeur
Enferme tout en sa vaste rondeur:
Ces Elemens de la sphere du monde,

Le feu leger, l'air, & la terre & l'onde,
Dont le mélange, en des Cieux differens,
Fait subsister tant de globes errans :
Cette ame enfin dans leurs corps répanduë,
Qui fait mouvoir leur masse suspenduë :
Et pour descendre aux spectacles offerts,
Et sur la terre & dans le sein des mers,
Ces doctes jeux de la sage Nature,
Ces animaux de diverse structure,
L'homme en un mot, le seul Etre ici bas,
Doué d'une ame exemte du trépas ;
Tout cet amas d'éclatantes merveilles,
Dont le recit étonne tes oreilles,
Ne fut jamais l'ouvrage de ces Dieux
Subordonnez au Monarque des Cieux,
Et dont l'erreur, appuyant les faux titres,
De l'Univers fit jadis les arbitres.
Dans le néant, dont vous êtes sortis,
Tous ont été, comme vous, engloutis.
Quoiqu'immortels, ils ont commencé d'être :
Quoique puissans, ils révérent un maître,
Source de vie & d'éternels bienfaits,
Qui fit tout naître, & ne naquit jamais.
Par sa vertu tout se meut, tout opere ;
Il est lui seul & son fils & son pere.
Les yeux du corps jamais n'ont sçu le voir,
L'œil de l'esprit ne peut le concevoir.

L'amour lui seul, l'amour a la puissance
De s'élever à sa divine essence,
Et de percer la sainte obscurité,
Qui le dérobe à notre infirmité.
Tel est cet Etre invisible, ineffable,
Ame de l'ame, éternel, immuable,
Qui de nos jours regle tous les instans,
Et dont la voix créa l'Etre & le Tems.

Mais lorsqu'enfin sa parole féconde
Eut enfanté la matiere du monde,
Quand de l'accord des élemens divers
Il eut formé ce brillant Univers,
Et varié la pompe sans égale
Des ornemens que la Nature étale;
Alors, prodigue en miracles nouveaux,
Pour animer tous ces rians tableaux,
Il produisit les invisibles causes,
Dont la vertu penetre toutes choses,
Et mit en eux ces ressorts ignorez,
A l'étenduë unis, incorporez,
Qui, procréant en elle un second Etre,
La font mouvoir, vivre, sentir, renaître.
Mais ce concours de principes mouvans,
Qui donnent l'ame à tant d'Etres vivans,
Cette chaleur agissante, invisible,
De la matiere esprit indivisible,
Et dont le corps est la base & l'appui,

Fut

Fut condamnée à périr avec lui.

Il falloit donc, ô Sagesse profonde,
Que ton pouvoir créât un nouveau monde
De la matiere & des sens dégagé,
D'intelligence & d'amour partagé,
Qui, de ta gloire incorruptible image,
Sçut dans son être admirer ton ouvrage;
Et, pour Toi seul uniquement élu,
Prît sur les corps un empire absolu.
Dans ce dessein ta lumiere suprême
Fit avant tout éclore d'elle-même
Ces purs Esprits, ombres de sa splendeur,
Nez pour connoître & chanter ta grandeur.
Ce fut ainsi qu'exerçant sa puissance,
Ta volonté créa l'intelligence.
L'homme & les Dieux de ton souffle animez,
Du même esprit diversement formez,
Furent doüez par ta bonté fertile
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrez de lumiere inégale
Tu sçus remplir le vuide & l'intervale
Qui se trouvoit, ô magnifique Roi,
De l'homme aux Dieux & des Dieux jusqu'à Toi:
Et dans cette oeuvre éclatante, immortelle
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du Ciel la demeure des Dieux,

Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme & l'équateur sensible
De l'Univers invisible & visible.

Apprenez donc, vains Mortels, que séduit
Ce foible éclair de raison qui vous luit,
Apprenez tous que dans l'ordre des Etres,
Si parmi ceux dont le Ciel vous fit maîtres,
Votre noblesse a pris le premier pas,
Vous ne tenez que le rang le plus bas
Entre tous ceux que l'Arbitre suprême
Voulut créer semblables à lui-même,
Et que sur vous d'irrévocables droits
Les font regner, selon les mêmes loix,
Qu'aux animaux soumis à votre empire,
Votre puissance est en droit de prescrire.

Car dès le jour que naquit l'Univers,
Après avoir assemblé dans les airs
Ces légions celestes, épurées,
Du nom de Dieux sur la terre honorées,
L'Etre suprême, en ces mots paternels,
Leur annonça ses ordres solemnels:
O vous Esprits, que ma toute-puissance
A revêtus d'une immortelle essence,
Sçachez quel est le glorieux emploi
Que vous prescrit mon éternelle Loi.
Je vous choisis pour instruire la terre
Des volontez du Maître du tonnerre,

Et vous ſerez chez les frêles humains
De mes decrets Miniſtres ſouverains:
Chacun de vous à ſon devoir fidele
De chacun d'eux embraſſant la tutelle,
Sera chargé de lui ſervir d'appui,
De le conduire & d'agir avec lui,
Non en ſuivant ſes paſſions brutales,
Mais ſelon l'ordre & les loix generales
Dont j'ai reglé l'invariable cours,
Et que je veux maintenir pour toujours.
Souvenez-vous, Interprétes ſinceres,
De leur donner les ſecours neceſſaires
Pour pratiquer les loix de l'équité,
Et pour chérir en moi la verité,
Afin qu'un jour, la mort frappant leurs têtes,
Ils ſoient admis dans le rang où vous êtes,
Ou que celui qui mépriſe vos ſoins,
De ſon forfait ait vos yeux pour témoins,
Quand vous ſerez appellez l'un & l'autre
Au tribunal de ſon Juge & du vôtre.

Ainſi parla le Souverain des Cieux.
Vous donc Mortels, qui cenſurez les Dieux,
Quand les arrêts de leur lente Juſtice
Ne ſuivent pas votre aveugle caprice,
Ceſſez, ceſſez, orgueilleux ſcrutateurs,
D'en accuſer vos ſacrez Conducteurs.
Ne jugez point l'obſcure Providence

Suivant les loix de l'humaine prudence ;
Et sans vouloir de ses decrets profonds
Sonder en vain les abîmes sans fonds,
Contentez-vous, admirateurs modestes,
D'apprendre ici que les Esprits celestes
Ne sont point faits pour consulter vos vœux,
Mais pour vous luire & pour vous rendre heureux :
Que ce bonheur, l'objet de votre envie,
N'est point le fruit des douceurs de la vie :
Que les travaux, les penibles vertus,
Par des sentiers escarpez, peu battus,
Seules ont droit de diriger vos ames
Vers le sejour des immortelles flames :
Et qu'en un mot ce desordre apparent,
Dont ici bas le cahos vous surprend,
Est un nuage, un voile necessaire,
Qui, confondant votre orgueil temeraire,
Cache à vos yeux de tenebres couverts
L'ordre reglé qui regit l'Univers.
Vous concevrez ces merveilles cachées,
Quand de vos sens vos ames détachées
Auront enfin, dans le sejour des Dieux,
Repris leurs droits & leur rang glorieux.
Vous connoîtrez qu'à la gloire où nous sommes,
L'humble vertu peut élever les hommes,
Lorsque la mort, allumant leur flambeau,
A démoli leur terrestre tombeau.

Moi-même, avant que mon ame exilée
Dans sa patrie eût été rappellée,
Foible mortel, je naquis d'Ariston,
Et chez les Grecs, sous le nom de Platon:
Déja rempli d'une flame divine,
Je publiai cette sainte doctrine.
Je leur appris à respecter la main
Et les arrêts d'un Juge souverain,
Qui quelquefois permet à la licence
De triompher de la foible innocence,
Pour aveugler l'orgueilleux abruti,
Ou réveiller le juste rallenti:
Que c'est ainsi que ses loix équitables
A ses desseins font servir les coupables;
Mais qu'à la fin, si leur iniquité
Fut l'instrument de sa severité,
Leur faux triomphe & leurs vaines délices
Sont tôt ou tard celui de leurs supplices.
Je leur appris que le Ciel outragé
Ne s'adoucit qu'après qu'il est vengé:
Que les ennuis, le trouble & les souffrances
Sont reservez pour les moindres offenses,
Dont l'homme épris d'une sincere ardeur,
Peut sur la terre effacer la laideur;
Mais que le crime, ami de la fortune,
Libre du joug d'une crainte importune,
N'est expié dans les grands criminels

Que par l'horreur des tourmens éternels,
Dont à jamais en ses cavernes sombres
L'enfer punit les infideles ombres.
Là sans retour dans les fers, dans les feux
Sont tourmentez tous ces monstres affreux,
Dont le venin préparé par l'envie
Osa noircir la vertu poursuivie.
Là sont plongez les Juges transgresseurs,
De l'innocence infâmes oppresseurs,
Qui, profanant un pouvoir légitime,
Se sont voüez à proteger le crime;
Et dont l'orgueil aveugle en sa fureur
Par l'impudence a consacré l'erreur.
Tous ceux enfin qui, pour couvrir leur rage,
De la justice ont emprunté l'image,
Et qui, cachez sous un voile pieux,
A leur vengeance ont fait servir les Cieux,
Sont, à leur tour, dans ces gouffres funestes
Le juste objet des vengeances celestes.
Faites donc tréve à vos cris indiscrets,
Et plus soumis aux éternels decrets
Sçachez enfin, Créatures mortelles,
Que tout l'éclat des grandeurs temporelles
N'est qu'un faux bien, dont le Ciel irrité
Punit souvent l'aveugle impieté;
Et que toujours les maux qu'il vous dispense,
Sont des effets de sa juste clémence.

Ces mots finis, plus prompt que les éclairs,

Le jeune Dieu s'éclipsa dans les airs,
Et le mortel, tout plein de sa lumiere,
Ayant repris sa fermeté premiere,
Depuis ce jour, insensible aux douleurs,
Attend en paix la fin de ses malheurs.
Héros, toujours présent à ma pensée,
Prince, dont l'ame aux vertus exercée,
Fit de ces Dieux, dont vous tenez le jour,
Le plus doux charme & le plus tendre amour:
Ce fut le soin d'assurer votre gloire,
Qui dans les champs où regne la victoire,
Leur fit sans cesse attacher à vos pas
L'heureux Demon qui préside aux combats.
Ces mêmes Dieux embraserent votre ame
De ce beau feu, de cette noble flame,
Qui tant de fois au prix de votre sang
Justifia l'honneur de votre rang.
Mais cette ardeur, ce courage d'Achille,
N'égale point le courage tranquille
Que si long-tems de vos destins vainqueur,
A sçu contre eux munir votre grand cœur;
Et qui, bravant leur attaque importune,
A vos vertus asservit la fortune.
D'un vrai Héros, d'un Mortel généreux,
Prince, c'est-là l'effort le plus heureux;
Et c'est un don que les Dieux tutélaires
N'accordent point aux Héros populaires.
De leurs faveurs le glorieux trésor.

Vous fut ouvert : ils vous l'ouvrent encor.
C'est à leurs soins, c'est à leur assistance,
Que vous devez cette rare constance,
Ce noble calme & cette illustre paix,
Qui de l'envie affronte tous les traits :
Présent du Ciel, grandeur vraiment solide,
Et mieux vettu que les vertus d'Alcide.
Ainsi guidez par de plus doux panchans,
Consolons-nous du bonheur des méchans.
De leur fureur tôt ou tard les victimes,
Ils auront beau voir triompher leurs crimes:
Leur vain succès, leur triomphe n'est rien.
S'il est des Dieux, nos affaires vont bien.

LE JUGEMENT DE PLUTON.
ALLEGORIE III.

Quand les humains dépouillez de leurs marques
Viennent s'inscrire au regiſtre des Parques,
Et reservez à des destins nouveaux
De l'Achéron boire les froides eaux :
De leur prison leurs ames dégagées
Après la mort sont encore ombragées
D'un corps nouveau, qui de leurs premiers corps
Retient toujours la forme & les dehors ;
Mais qui n'est plus qu'une image subtile,
Un foible voile, au mensonge inutile,

Dont tous les fils transparens, entr'ouverts
Laissent voir l'ame & ses replis divers.
Si la vertu fut jadis son partage,
Elle y paroît dans tout son avantage:
Mais si le crime a soüillé sa candeur,
Il brille aussi dans toute sa laideur.
Les mouvemens, les secrétes pensées,
Les actions présentes & passées,
Tout s'y découvre, & rien n'échappe aux yeux.
O privilege aux mortels précieux,
Si Promethée à l'homme plus fidele,
En le créant, eût suivi ce modele!
Mais des enfers le Monarque jaloux
Ne souffre point un partage si doux.
Juge éternel de tous tant que nous sommes,
Le seul Pluton lit dans le cœur des hommes.
C'est le plus grand, le plus beau de ses droits.
Et c'est par là qu'il prévint autrefois
Un grand desordre, & peut-être le pire
De tous les maux soufferts dans son empire.

Depuis long-tems par l'âge appesanti,
Dans le repos ce vieux Prince abruti,
A ses flatteurs, comme tant d'autres Princes,
Laissoit régir ses obscures Provinces.
Entretenu dans son stupide ennui,
Par une cour aussi morne que lui,
Vous eussiez cru qu'une vapeur magique
Eût assoupi son ame léthargique:

Quand tout à coup ranimant sa vigueur :
C'est trop, dit-il, oüi, c'est trop de langueur.
Assez long-tems une lâche mollesse
A de mon rang démenti la noblesse.
Suis-je donc Roi, pour croupir enchanté
Dans l'indolence & dans l'oisiveté ?
Quoi ? Sous son nom le Monarque des Mânes
Verra regner des Ministres profânes,
Du bien public ravisseurs affamez ;
Yvres du sang des peuples opprimez ;
Et qui, Tyrans de mes Royaumes sombres,
Semblent formez pour dégraisser les Ombres ?
Non, non, je veux reprendre enfin mes droits,
Voir par mes yeux & parler par ma voix.
De ce pas même, il faut que je visite
Tous les états qu'entoure le Cocyte.
Partons. Il dit. L'Enfer frémit d'effroi.
Les noires Sœurs marchant devant leur Roi,
A la clarté de leurs torches funébres
Marquent sa route au travers des ténebres.
Son char s'éloigne : & des vastes Enfers
Ayant franchi les lugubres deserts,
Arrive enfin dans le sejour tranquile,
Du doux repos inviolable azile,
Où les Mortels de Jupiter chéris
De leurs vertus vont recevoir le prix.
Lorsqu'Atropos à ses loix asservie

Tranche le fil de leur mortelle vie.
Un Ciel plus pur, des Aſtres plus ſerains
Furent créez pour ces champs ſouterrains.
Ils ont auſſi leur Soleil, leurs étoiles.
La nuit pour eux n'a point de triſtes voiles.
Dans des forêts de lauriers toujours verds,
Sur des gaſons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux, ces ombres fortunées
Coulent en paix leurs ſaintes deſtinées.
Là dans les nœuds d'un amour fraternel
Elles goutoient un bonheur éternel,
Lorſqu'aux enfers non encor affoiblies
Les ſaintes Loix par les Dieux établies
Diſtribuoient aux morts épouvantez
Les châtimens ou les dons méritez.
La vertu ſeule aux ames généreuſes
Ouvroit alors ces demeures heureuſes.
Mais à la fin Rhadamante & Minos
Las du travail, & voüez au repos,
Ayant remis la balance infernale
Entre les mains d'une troupe vénale
D'ombres ſans nom, de citoyens obſcurs,
Tout ſe vendoit ſous ces Juges impurs.
Leur Tribunal autrefois ſi rigide
N'étoit plus rien qu'une banque ſordide,
Et l'équité leur ayant dit adieu,
Dans les enfers n'avoit ni feu ni lieu.

Pluton aborde en cette Isle chérie.
Mais ce n'est plus la tranquille patrie
Des purs Esprits, des Mortels glorieux,
Dont les travaux du tems victorieux
De l'avenir perçant la nuit profonde,
Ont fait l'honneur & l'exemple du monde.
Dans ces beaux lieux aux seuls Héros promis,
Il cherche en vain ses antiques amis:
Ceux qui jadis par des loix équitables
Ont adouci des peuples intraitables,
Ou qui, cherchant la guerre & les hazards,
Pour leur pays sont morts au champ de Mars.
Il cherche en vain tous ceux dont la memoire
S'est consacrée au temple de la gloire
Par des écrits après eux admirez,
Ou par des arts avant eux ignorez.
Quel changement! Quelle horreur pour sa vûë!
Il ne voit plus qu'une foule imprévûë
De Charlatans, de Héros inconnus,
Par la cabale en ces lieux soutenus:
De courtisans dévorez par l'envie,
De vils flatteurs flattez pendant leur vie,
D'ambitieux d'un faux honneur frappez,
Et d'imposteurs au Tartare échappez.
Ceux-là cherchant leur gloire dans leurs crimes,
Pour maintenir des droits illegitimes,
Brigands réels sous le nom de Héros,
Du monde entier ont troublé le repos.

Ceux

Ceux-ci payez de leur zele hypocrite
Par mille biens obtenus sans merite,
Ont de leurs Rois par un plus lâche orgueil
Trahi la cendre, & soüillé le cercueil.
Comment décrire & nombrer les intrigues,
Les noirs complots, les monstrueuses ligues
Qui dans ce lieu d'innocence & de paix
Ont par la brigue introduit les forfaits?
L'un trafiquant sa couche alienée
A sa fortune a vendu l'Hymenée:
L'autre abjurant ses amis malheureux,
Ne s'est haussé qu'en s'élevant contre eux.
Ce flagorneur doucereux & perfide,
Du faux merite encenseur insipide,
Pour avoir sçu le vice fêtoyer,
De son miel fade a reçû le loyer.
Ce monstre enfin plus noir qu'une Momie,
Chargé d'opprobre & couvert d'infamie,
A trouvé l'art, aveuglant ses censeurs,
De se blanchir à force de noirceurs.

A ces objets, à ce spectacle infame,
Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame
De tant d'excès l'inconcevable horreur:
Ah c'en est trop! je cede à ma fureur:
Vengeons, dit-il, la gloire de mon thrône.
Venez, Megere, Alecton, Tisiphone,
Venez punir l'attentat odieux

De ces Typhons masquez en demi-Dieux,
Changez leur joye en supplices terribles,
Ouvrez pour eux vos cavernes horribles,
Et par des feux trop long-tems retardez
Justifiez mes arrêts éludez.
Vous subirez, Ombres abominables,
La peine dûë au bonheur des coupables.
Mais avant tout, du Senat infernal
Examinons l'insolent Tribunal.
Je veux sçavoir quels honteux artifices
Dans l'Elysée ont instalé les vices.
Guerre mortelle à ces Juges pervers.
Et soient, comme eux, au plus creux des enfers
Précipitez tous ceux dont la licence
A confondu le crime & l'innocence.

Dans un recoin des Royaumes obscurs,
Non loin du Styx, se présentent les murs
D'un vieux Palais tout peuplé d'Ombres noires,
Qui dans ce lieu tenant leurs Auditoires,
A tous les morts jugez par leur scrutin
Font acheter les arrêts du Destin.
Au centre ouvert de ce fameux Dédale,
Sejour sacré du trouble & du scandale,
S'offre d'abord un Portique enfumé,
De la Discorde azile renommé,
Où chaque jour sous ses loix enrôlées
Viennent mugir les Ombres desolées

Qu'attire en foule en ce triste manoir
La froide crainte ou le douteux espoir.
Tout à l'entour sont les sombres cavernes
Des noirs Griffons, écumeurs subalternes,
Par qui les morts dépoüillez & séduits
Sont à grands frais au Senat introduits.
Par les détours de cent routes obscures
On entre enfin sous ces voutes impures,
Où des Enfers l'Aréopage assis
Fait retentir ses Oracles concis.
Un long tableau des miseres publiques
Fait l'ornement de leurs murs symboliques.
Les Senateurs y lisent en tout tems
De leur emploi les devoirs importans.
La calomnie & l'infame parjure,
L'impieté, le blasphême, l'injure,
Legitimez en cet antre hideux,
Incessamment frémissent autour d'eux.
L'aveugle erreur à leurs côtez préside,
Et par leurs voix le mensonge y décide.

C'est dans ce gouffre à l'audace frayé
Que le Monarque interdit, effrayé
Voit de la pourpre insolemment parée
L'iniquité pompeuse & révérée
De la justice usurpant le pouvoir,
Fouler aux pieds les loix & le devoir.
Il voit placez au rang le plus sublime

Des malheureux élevez dans le crime,
Enfans impurs de peres diffamez,
Qui du limon dont ils furent formez,
Ne sont sortis que par le brigandage,
L'exaction, le vol & le pillage :
Par leurs forfaits illustrez & connus,
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus.
Voilà des Dieux les Arbitres augustes,
Les Protecteurs toujours saints, toujours justes
De l'équité confiée en leurs mains.
C'est devant eux que les pâles humains,
Doivent répondre à la fin de leur course
Pour être absous ou punis sans ressource.
Le bien, le mal également prisez,
Le vrai, le faux avec art déguisez
Par le Censeur de la Troupe damnée
Sont mis au fond d'une urne empoisonnée,
Où par l'effort de son subtil sçavoir
Tout noir blanchit, & tout blanc devient noir.
Ce fier Démon, l'effroi de l'innocence,
Au nom du Dieu prené de tout connoissance,
Porte sur tout ses regards ambigus,
Et des Enfers est le public Argus.
D'un zele ardent sa fureur prétextée
Dans ses excès est toujours respectée.
Sa haine aveugle est un amour du bien ;
Son fade orgueil est un grave maintien ;

Son impudence une noble franchise,
Et sa malice une sagesse exquise.

Pluton l'observe en son Parquet assis
Tout entouré de parchemins noircis.
O des Enfers la plus damnable peste,
Dit le Monarque, & d'autant plus funeste
Qu'une hypocrite & trompeuse douceur
De ses forfaits cache à tous la noirceur!
Déchiffre-nous ces Pancartes difformes,
Voyons, voyons les jugemens énormes
Dont tu salis tes papiers clandestins.
Lisons. Il lit. ORACLES DES DESTINS.
Voici les noms & les gestes insignes
Des criminels qui nous ont paru dignes
De recevoir, à fond examinez,
De nos faveurs les gages fortunez.
Leurs lâchetez ont fait rougir la terre:
Ils ont cent fois merité le tonnerre.
Mais à la cour ils étoient les plus forts:
Ils gouvernoient Plutus & ses trésors.
Ce Dieu sur nous a versé sa rosée.
C'en est assez. Conclu pour l'Elysée.
Voici tous ceux qui fideles aux loix,
Du devoir seul ont écouté la voix,
D'impureté leurs ames préservées
Sont aux Enfers sans reproche arrivées.
Mais ils n'avoient pour toute sureté

Que l'innocence & la simple équité,
Ou tout au plus le merite bizare
De leurs vertus. Renvoyez au Tartare.
Quoi, scelerats? Quoi, monstres insolens,
Poursuit le Dieu les yeux étincelans,
C'est donc ainsi, traîtres, qu'en mon absence
Vous exercez mes droits & ma puissance?
Je verrai donc par vos noirs attentats
Bouleverser l'ordre de mes Etats?
Ah, Nemesis, jadis si vigilante,
Mais aujourd'hui Déesse nonchalante,
Pourquoi, pourquoi me cacher si long-tems
L'impieté de ces nouveaux Titans?
J'aurois d'abord, exterminant leur race,
Par leur supplice arrêté leur audace;
Et leurs forfaits au comble parvenus
Seroient déja punis ou prévenus.

Roi des Enfers, Monarque inaccessible,
Répond alors la Déesse inflexible,
Si les excès dont tu te prends à moi,
Te sont cachez, n'en accuse que Toi.
Quel cri perçant, quelle voix formidable
Peut aborder un thrône inabordable,
Où de flatteurs le Prince environné,
Par leurs douceurs nuit & jour suborné,
N'est attentif qu'à bannir & distraire
Tous les objets qui pourroient lui déplaire?

La vérité viendra-t-elle à ses yeux
Offrir en vain son visage ennuyeux,
Et l'affliger au milieu de sa gloire
Par des recits qu'il ne voudra pas croire ?
Mais à vrai dire, un mal plus dangereux
A pris racine en ce Royaume affreux.
Et tu le sçais. Sous l'heureux ministere
Du vieux Eaque & de Minos son frere,
De Jupiter tous deux fils adorez,
Et tous deux Rois sur la terre honorez,
La vertu seule & la haute naissance
Etoient en droit de régir ta balance.
Car quel emploi requiert plus de splendeur,
De dignité, de gloire & de grandeur,
Que le pouvoir de rendre ses semblables
Par un seul mot, heureux ou miserables ?
Chacun alors maintenu dans ses droits
Etoit pesé suivant son propre poids.
Point de détour, point de ruse subtile,
Point de présens. Autre tems, autre stile.
Tout est changé, depuis que l'Equité
Fut dévoluë à la vénalité.
Un vil amas d'ombres interessées
Parmi le peuple au hazard ramassées,
Souilla bientôt d'un air contagieux
Le tribunal de ces enfans des Dieux,
Et crut avoir, en payant leur office,

Acquis le droit de vendre leur justice.
Tout triomphans de ce titre usurpé,
Leur noir essain d'un sot orgueil pipé.
Ose oublier sa premiere bassesse,
Et contester un pouvoir qui les blesse,
Aux demi-Dieux, dont le suprême rang
N'est dû qu'aux droits du mérite & du sang;
Pour attendrir cette troupe barbare,
De son bon droit vainement on se pare.
Si l'Equité n'emprunte le secours
De quelque intrigue, ils sont muets & sourds.
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.
Il faut, il faut pour leur ouvrir la bouche,
Que l'interêt ou les suggestions
Fassent parler ces noirs Amphictyons.
Que si quelqu'un plus juste & plus fidele
Pour l'équité montre encor quelque zele,
Ce vain gloseur, tristement rebuté,
Fait bande à part, & n'est point écouté.
Tel est l'esprit de leur Cour infernale.
Enten-moi donc. Veux-tu de leur cabale
Punir enfin les complots turbulens,
Et garentir tes Etats chancelans
De toute injuste & maligne entreprise?
Fais appeller le Juge de Cambyse,
Il est ici, cet esprit malheureux.
Tes yeux verront dans son supplice affreux,

De ma justice un témoin sans reproche.
Oüi, je le veux, dit Pluton, Qu'il approche.
A ce discours, un cadavre soüillé,
Couvert de sang, & de chair dépoüillé,
S'offre à sa vuë ; & d'une horreur soudaine
Fait frissonner la Troupe souterraine.
Pluton le voit ; & de couleur changé,
Quel est ton nom? Sizame l'affligé.
Ta qualité ? Juge indigne de l'être.
Et ton Pays ? La Perse m'a vu naître.
Mais qui t'a mis en ce tragique état ?
Ce fut le Roi. Ce juste Potentat
Me fit subir cette peine équitable :
Et pour laisser un monument capable
D'intimider tout Ministre vénal,
Fit de ma chair couvrir le Tribunal
Où par mes mains la justice venduë
Après ma mort devoit être renduë.
C'en est assez, reprit le Dieu content.
Par cet exemple à mon peuple important
Faisons trembler l'audace & l'injustice.
Même forfait requiert même supplice.
Marchez, Démons. Et vous, Filles d'Enfer,
Exécutez sur ces ames de fer
Une sentence à leurs crimes trop duë ;
Et que leur peau sur ces bancs étenduë,
A l'avenir consacrant leurs noirceurs,
Serve de siege à tous leurs successeurs.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE IV.

A Contempler le monde & ses richesses,
Et cet amas de fécondes largesses
Que jour & nuit la mere des humains
Sur ses enfans répand à pleines mains ;
Qui ne croiroit que la tendre nature
En paîtrissant l'homme, sa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infiniment heureux ?
Mais d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulez sur nos jours miserables,
Tristes mortels nous font regarder tous
Comme l'objet de son plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultére
D'adversitez, dont l'influence altere
Les plus beaux dons de la terre & des Cieux ?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblématique,
En nous peignant cette femme mystique
Fille des Dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le Ciel prodiguant par leur main
Tous les présens dont l'Olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale, où les afflictions,

Les durs travaux, les maledictions.
Jusqu'à ce tems des humains ignorées
Avoient été par les Dieux resserrées,
Pour le malheur des mortels douloureux
Fut confiée à ses soins dangereux.
Fatal desir de voir & de connoître!
Elle l'ouvrit: & la terre en vit naître
Dans un instant tous les fléaux divers
Qui depuis lors inondent l'Univers.
Quelle que soit, ou vraye ou figurée,
De ce revers l'histoire avanturée,
N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraye origine
De tant d'ennuis dont le triste concours
De notre vie empoisonne les jours.

Avant que l'air, les eaux & la lumiere
Ensevelis dans la masse premiere
Fussent éclos par un ordre immortel
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'étoit rien. La Nature enchaînée,
Oisive & morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur
N'étoit qu'un corps abbatu de langueur,
Un sombre amas de principes steriles,
De l'existence élemens immobiles.

Dans ce Cahos, ainsi par nos ayeux
Fut appellé ce desordre odieux,
En pleine paix sur son thrône affermie
Regna long-tems la Discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux & florissant
Qui donna l'être à l'Univers naissant,
Quand l'Harmonie, architecte du monde,
Développant dans cette nuit profonde
Les élemens pêle mêle diffus,
Vint débroüiller leur mêlange confus,
Et variant leurs formes assorties
De ce grand Tout animer les parties;
Le Ciel reçut en son vaste contour
Les feux brillans de la nuit & du jour:
L'air moins subtil assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages:
L'eau vagabonde en ses flots inconstans
Mit à couvert ses muets habitans:
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage moderatrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arondie, & tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la celeste influence
Des doux présens que son sein nous dispense.
Ainsi des Dieux le suprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.
Elle éteignit par ce sublime exorde
Le

Le regne obſcur de l'affreuſe Diſcorde,
Mais cet eſſai de ſes ſoins genereux
Eût été peu, ſi ſon empire heureux
N'eût conſommé l'ouvrage de la terre
Par le bonheur des Etres qu'elle enſerre.
Aux mêmes loix elle les ſoumit tous,
Le foible agneau ne craignit point les loups,
Et ſans péril il vit paître ſur l'herbe
Le tigre & l'ours près du lion ſuperbe.
Entretenus par les mêmes accords,
Tous les mortels ne formérent qu'un corps,
Vivifié par ſa force infinie
D'un même eſprit & d'un même génie,
Et dirigé par les mêmes concerts,
Dont la cadence anime l'Univers.
Par le ſecours de cette intelligence,
Riches ſans biens, pauvres ſans indigence,
Ils vivoient tous également heureux,
Et la nature étoit riche pour eux.
Toute la terre étoit leur héritage.
L'égalité faiſoit tout leur partage.
Chacun étoit & ſon Juge & ſon Roi:
Et l'amitié, la candeur & la foi
Exerçoient ſeuls en ce tems d'innocence
Les droits ſacrez de la Toute-puiſſance.
Tel fut le regne à la terre ſi doux
Que l'Harmonie exerça parmi nous.

Du vrai bonheur nous fûmes les ſymboles,
Tandis qu'exemt de paſſions frivoles
Le genre humain dans les ſages plaiſirs
Sçut contenir ſes modeſtes deſirs.

Mais cependant la Diſcorde chaſſée,
Chez les mortels furtivement gliſſée,
Comme un ſerpent ſe cachoit ſous les fleurs,
Et par l'eſprit empoiſonnoit les cœurs.
Chacun déja s'interrogeant ſoi-même
De l'Univers épluchoit le ſyſtême.
Comment s'eſt fait tout ce que nous voyons?
Pourquoi ce Ciel, ces aſtres, ces rayons?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit ſemée?
Quelle chaleur fait meurir ſes moiſſons,
Et rajeunit ſes arbres, ſes buiſſons?
Mais ces hyvers, dont la triſte froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que ſervent-ils? Et que ſervent ces jours
Tous inégaux; tantôt longs, tantôt courts?
Ah que la terre en ſeroit bien plus belle,
Si du Printems la douceur éternelle
Faiſoit regner des jours toujours reglez!
Ainſi parloient ces mortels aveuglez,
Qui, pleins d'eux-mêmes & ſortant des limites
Par la Nature à leur Etre preſcrites,
Oſoient ſonder, ſpectateurs criminels,

La profondeur des ſecrets éternels.
Folle raiſon! lumiere déplorable,
Qui n'inſinuë à l'homme miſerable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si neceſſaire à ſa felicité?
Par ce ſuccès la Diſcorde amorcée
Conçut dès-lors l'orgueilleuſe penſée
D'exterminer l'Harmonie & ſes loix,
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces inſenſez prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole & leur tint ce langage:

Hé quoi, mortels, c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appetits jaloux?
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages?
Car dans quel ſens êtes-vous plus heureux?
Comme pour vous, le monde eſt fait pour eux.
Mêmes deſirs, mêmes ſoins vous inſpirent:
Vous reſpirez le même air qu'ils reſpirent:
L'Aſtre du jour, comme vous, les cherit,
Et comme vous, la terre les nourrit.
Répondez donc: Quel bien, quelle opulence
De votre rang peut fonder l'excellence?
Notre raiſon, direz-vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand, le plus doux de vos biens;
Mais ce tréſor, cette flame ſacrée,
Quelle lumiere en avez-vous tirée?

L'invention de quelques arts dictez
Par l'embarras de vos necessitez :
La faim cruelle inventa la culture
Des champs marquez pour votre nourriture.
Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons
L'art d'élever vos paisibles maisons,
Et le besoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Votre raison ne vous a rien appris
Qu'à captiver l'essor de vos esprits,
A regarder cet Univers sensible
Comme l'objet d'une étude impossible,
Ou tout au plus en voyant ses attraits
A respecter les Dieux qui les ont faits.
Mais si ces Dieux, auteurs de tant de choses,
Avoient voulu vous en cacher les causes,
Vous auroient-ils inspiré ces élans,
Ce feu divin, ces desirs vigilans
Et cette ardeur d'apprendre & de connoître
Qui constituë & distingue votre être ?
Souffrez qu'enfin vos yeux soient dessillez,
Et servez-vous des feux dont vous brillez.
Pour seconder en vous un si beau zele
J'amene ici ma Compagne fidelle.
Morosophie est son titre adopté,
Et son vrai nom la Curiosité.
Recevez-la. Sa lumiere divine

Vous apprendra votre vraie origine.
Vous connoîtrez le principe & la fin
De toute chose, & vous serez enfin,
En lui rendant vos soins & votre hommage;
Pareils aux Dieux dont vous êtes l'image.

A ce discours qui charme les humains,
Tout applaudit de la voix & des mains.
Morosophie en tous lieux approuvée,
Et sur un thrône en public élevée,
Dicte de là ses oracles menteurs,
Ses argumens, ses secrets imposteurs:
Et dans le monde inondé d'aphorismes,
De questions, de doutes, de sophismes,
A la sagesse on vit en un clin d'œil
Substituer la folie & l'orgueil.
Mais, pour servir sa perfide maîtresse,
Le grand secret de sa trompeuse addresse
Fut de remplir les hommes divisez
De sentimens l'un à l'autre opposez;
D'embarrasser leurs esprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires;
Et d'anoblir du nom de veritez
Ce fol amas de contrariétez.
De cette mer agitée, incertaine
Sortit alors la Dispute hautaine,
Les yeux ardens, le visage enflammé
Et le regard de colere allumé:

Monstre hargneux, superbe, acariâtre,
Qui de soi-même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix.
D'elle bientôt naquirent les scandales,
Les factions, les brigues, les cabales.
A son erreur chacun assujetti
Ne songea plus qu'à former son parti
Pour s'appuyer de la foule & du zele
Des défenseurs de sa secte nouvelle;
Et les mortels sous divers concurrens
Suivirent tous des drapeaux differens.
En cet état il n'étoit plus possible
Que cette race orgueilleuse, inflexible
Vécut long-tems sous une même loi.
Ainsi chacun ne songeant plus qu'à soi,
On eut besoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres,
Et d'un seul peuple on vit dans l'Univers
Naître en un jour mille peuples divers.

Ce fut ainsi que la folle sagesse,
Chez les humains souveraine maîtresse,
Les séparant d'interêts & de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des trésors dont la terre est chargée,
La joüissance avec eux partagée
Leur fit sentir mille besoins affreux.

Il fallut donc qu'ils convinssent entre eux
D'un bien commun dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange :
Et l'or jadis sous la terre caché,
L'or, de ses flancs par leurs mains détaché,
Fut par leur choix & leur commun suffrage
Destiné seul à ce commode usage.
Mais avec lui sortit du même sein
De tous nos maux le veritable essain.
L'insatiable & honteuse avarice,
Du genre humain pâle dominatrice,
Chez lui reçûë avec tous ses enfans,
Rendit par tout les vices triomphans.
Sous l'étendart de cette Reine impure
Les trahisons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.
L'interêt seul fut le Dieu de la terre.
Il fit la paix, il déclara la guerre,
Pour se détruire arma tous les mortels,
Et des Dieux même attaqua les autels.
Pour mieux encore établir son empire,
Morosophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès instrument éternel,
Et du mensonge organe criminel ;
Par qui la fraude en prestiges fertile,
Seme en tous lieux sa doctrine subtile,

Et chez le peuple, ami des nouveautez,
Change en erreurs toutes les veritez.
Mille autres arts encor plus déteſtables
Furent le fruit de ſes ſoins redoutables;
Et d'eux naquit à ſes ordres ſoumis,
Le plus mortel de tous nos ennemis,
Le luxe, ami de l'oiſive molleſſe,
Qui parmi nous ſignalant ſa ſoupleſſe,
Introduiſit par cent divers canaux
La pauvreté le plus dur de nos maux.
Ainſi l'aimable & divine harmonie
De tous les cœurs par dégrez fut bannie,
Mais en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ſes derniers adieux,
De ſa bonté pour la race mortelle
Laiſſer encor une marque nouvelle.

Si vos eſprits étoient moins prévenus,
Et ſi vos maux vous étoient mieux connus
J'aurois, dit-elle, encor quelque eſperance
De réuſſir à votre délivrance;
Mais la Diſcorde éblouiſſant vos yeux
Vous a rendu ſon joug trop précieux,
Pour me flatter que vos clartez premieres
Puiſſent renaitre à mes foibles lumieres,
Et préſumer qu'une ſeconde fois
L'affreux Cahos ſe débrouille à ma voix.
Pour être heureux vous reçûtes la vie;

Et ce bonheur fit ma plus chere envie :
Aux Immortels j'osai ravir pour vous
Ce feu du Ciel dont ils sont si jaloux,
Cette raison, dont la splendeur divine
Vous fait sentir votre vraye origine,
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux?
C'est elle, helas ! qui vous a perdus tous,
Par votre orgueil corrompuë, alterée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanitez, aux folles visions,
Germe éternel de vos divisions;
Et s'échappant du cercle des idées.
A vos besoins par les Dieux accordées,
Elle a porté ses regards élevez
Jusqu'aux secrets pour eux seuls reservez.
Funeste essor, malheureuse chimere,
Qui vous ravale au dessous de la sphere
Des animaux les plus defectueux :
D'autant plus vils, que plus présomptueux,
Vous ne suivez, au lieu de la nature,
Qu'une ombre vaine, une fausse peinture,
Et qu'à vos yeux trompez par cet écueil
Votre misere est un sujet d'orgueil.
Adieu. Je pars, de vos cœurs exilée,
Et sans espoir de m'y voir rappellée.
Mais ma pitié ne peut vous voir perir.
Et si mes soins n'ont pu vous secourir,

Si mon pouvoir ſur tout ce qui reſpire,
N'a pû ſur vous conſerver ſon empire,
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre conſtant & l'immuable cours
Qu'à l'Univers en lui donnant naiſſance
Sçut impoſer ma ſuprême puiſſance
Vous joüirez toujours par mes bienfaits
De tous les dons que le Ciel vous a faits,
Et cette Terre à vos vœux ſi facile
Sera pour vous un éternel azile;
Juſqu'au moment prévu par vos Ayeux
Qui confondra la Terre avec les Cieux,
Lorſque la flame en ravages féconde
Viendra ſapper les murailles du monde,
Pour reproduire en ſes vaſtes tombeaux
De nouveaux Cieux & des Hommes nouveaux.
Ainſi parla l'immortelle Déeſſe
Et dès l'inſtant fidelle à ſa promeſſe
Elle quitta ce terreſtre ſejour,
Et prit ſon vol vers la céleſte Cour.
Depuis ce tems, la Diſcorde ſauvage
Vit les humains nez pour ſon eſclavage
De l'Harmonie oubliant les concerts,
Courir en foule au devant de leurs fers:
Et déſormais maîtreſſe de la Terre,
Y fit regner, au mépris du tonnerre,
Vengeur tardif de nos impiétez,
Tous les malheurs par le vice enfantez.

MINERVE.

ALLEGORIE V.

Foibles humains, si fiers de vos grandeurs,
De votre sort vantez moins les splendeurs.
Des Immortels si vous êtes l'ouvrage,
Les animaux ont le même avantage;
La même main qui forma votre corps,
De leur machine assembla les accords.
Ainsi sur eux l'honneur de la naissance
N'eût jamais dû fonder votre puissance,
Si la raison par un secours heureux
N'eut établi votre empire sur eux,
Et soumettant la force à la foiblesse,
De votre rang distingué la noblesse.
Mais ce rayon parmi vous si vanté
N'est rien en soi qu'ombre & qu'obscurité.
L'usage seul en fait un bien suprême,
Et cet usage est la sagesse même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens; mais qui n'est point en nous;
Des Dieux du Ciel c'est le grand héritage.
Les animaux ont l'instinct pour partage:
De sa raison l'homme est plus glorieux;
Mais la sagesse est la raison des Dieux.
Sans ses clartez, la notre dégradée

Eſt toujours foible & toujours mal guidée,
Et par malheur, nul n'obtient ſon ſecours
Que rarement, & jamais pour toujours.
La main des Dieux la donne & la retire
Selon les loix qu'elle veut ſe preſcrire :
Mais nul ne peut compter ſur ſes conſeils
Ni plus long-tems, ni plus que ſes pareils :
Et c'eſt pourquoi dans l'enfance du monde
Lorſque le Ciel par ſa vertu feconde
Eut fait ſortir l'univers de ſes flancs,
Le vieux Saturne, ainé de ſes enfans,
Ayant connu qu'étant tels que nous ſommes,
L'homme n'eſt point né pour régir les hommes,
Donna la terre indigente d'appui
A gouverner à des Dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit regner la Juſtice,
Et fut pour nous l'époque & le ſolſtice
Du vrai bonheur, qui depuis ces beaux jours
Fut de la terre exilé pour toujours,
Quand Jupiter, uſurpateur ſévere,
Changeant les loix preſcrites par ſon pere,
Pour maintenir ſon empire odieux
Mit les humains à la place des Dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame;
Le premier regne étoit celui de l'ame:
Mais le nouveau fut le regne des ſens,
Et ſon auteur, des mortels trop puiſſans

Faiſant

Faisant par là germer l'orgueil suprême,
Les trahit tous, & se trahit lui-même.

Car les Géans fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reste des humains,
Et de se voir par la force & la guerre
Vainqueurs du Monde & Tyrans de la terre,
A Jupiter par de nouveaux excès
Firent encor redouter leurs succès:
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'eussent fait sans doute,
Si tous les Dieux par lui-même bannis,
Pour le sauver ne s'étoient réunis;
Et renversant les masses entassées
Par ces ingrats jusqu'aux Cieux exhaussées,
N'eussent enfin sous ces monts embrasez
Enseveli leurs restes écrasez.
Le haut Olympe en ses antres humides
Vit boüillonner le sang des Aloïdes.
Sous Pélion Mimas fut abîmé,
Et dans le creux de son gouffre enflammé
Le mont voisin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des soupirs de Typhée.
Mais votre cœur façile à s'irriter,
Dieux outragez, ne put se contenter
D'une pénible & douteuse victoire,
Où le peril fut plus grand que la gloire.
Des Immortels le redoutable Roi,

Jupiter même, avoit pâli d'effroi,
Et ce Monarque aussi puissant que juste,
Vous assemblant devant son thrône auguste,
En ce discours conforme à vos souhaits
Vous fit à tous entendre ses decrets :
Enfans du Ciel, Assemblée immortelle,
Dont le courage intrépide & fidele
Contre l'effort d'un complot insolent
Vient d'affermir mon thrône chancelant ;
Par vos efforts soutenus du tonnerre
Les attentats des enfans de la terre
Viennent enfin de retomber sur eux,
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les Cieux si long-tems mutinée.
Mais un affront par les Dieux enduré,
Bien que puni, n'est jamais réparé ;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite à mon rang par leur race parjure,
Qu'en m'éloignant d'un sejour détesté,
Théatre impur de leur impieté.
Suivez-moi donc : venez, troupe choisie,
Gouter en paix la celeste ambrosie,
Loin d'une terre importune à nos yeux ;
Et chez le Ciel, pere commun des Dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure & notre vrai partage.

A ce discours chacun fait éclater
Son allegresse, & sans plus consulter,
Tout ce grand chœur qu'un même zele anime
A se rejoindre à son auteur sublime,
Part, vole, arrive; & semblable à l'éclair,
Ayant franchi les vastes champs de l'air,
Au firmament, demeure pacifique
Du Dieu des Cieux, reprend sa place antique.
Le Ciel les voit inclinez devant lui:
Et d'un souris, garant de son appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine,
Je sçai, dit-il, quel motif vous améne,
Et je consens à regler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes Etats, comme aîné de ma race,
Saturne aura la plus illustre place:
Un vaste globe élevé jusqu'à moi
Est le sejour dont je l'ai nommé Roi.
Entre les Dieux nez pour lui rendre hommage,
Trois seulement auront leur appanage:
Le reste en cercle autour de lui placez,
A le servir Ministres empressez,
Lui formeront une Cour sans égale,
Digne d'un Dieu que ma faveur signale,
Au second rang Jupiter & sa Cour
Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
Etabliront leur regne & leur puissance;

Et près de lui postez pour sa défense
Quatre grands Dieux marchant sous ses drapeaux,
Lui serviront de garde & de flambeaux.
Mars & Venus & Mercure, son frere,
Iront comme eux régir chacun leur sphere.
Phébus enfin de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'Olympe sacré,
Ira sur vous, sur la Nature entiere
Dans le soleil répandre sa lumiere.
Telle est pour vous la faveur de mes loix.
Joüissez-en. Partez. Mais toutefois
En vous donnant de si pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veüille au gré de vos chagrins
Abandonner la terre à ses destins.
Aux Dieux créez les passions permises
Sont devant moi tremblantes & soumises;
Le Ciel, auteur de tant d'Etres semez,
N'obéit point aux sens qu'il a formez.
Je prétends donc que l'unique Déesse,
Qui sous mes loix préside à la sagesse,
Minerve, dis-je, appui de mes autels,
Au lieu de vous, reste près des mortels
Pour éclairer de ses vives lumieres
L'obscurité de leurs foibles paupieres.
Allez, ma Fille, allez chez les humains
Faire observer mes ordres souverains:

Guidez leurs pas, soutenez leur foiblesse,
Dans leurs esprits versez votre richesse :
Daignez enfin dans les terrestres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres Dieux.
Ils trouveront en vous leur bien solide :
Nul Dieu ne manque où Minerve réside.

Il dit. Minerve attentive à sa voix
Sans repliquer se soumet à ses loix,
Vient sur la terre, & cherchant un azile
Où ses clartez puissent la rendre utile
Au bien commun de tous ses habitans,
Choisit la Cour de ces Rois éclatans,
Race des Dieux, que le Ciel par sa grace
Voulut choisir pour regner en sa place.
Dans ces conseils dont les directions
Font le destin de tant de nations,
Elle s'avance, & cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici bas vous instruire
A rendre heureux tous les peuples divers,
Qui sous vos loix remplissent l'Univers,
Vous apprendrez sous mes ordres suprêmes
A les regir, à vous regir vous-mêmes.
Je suis Minerve : Ecoutez mes leçons.
Quoi ? vous fuyez, & méprisez mes sons ?
Ah, je le vois, la Politique injuste
A déja pris chez vous ma place auguste !
Hélas, mortels, je pleure votre sort.

L'autorité n'est point de mon ressort,
Et je ne puis de mes celestes flames
Malgré vous-même illuminer vos ames.
Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux & plus soumis.
Mais, juste Ciel! Quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible?
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblez
De sa fureur cent Ministres zelez
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience,
Doux sans douceur; justes sans équité,
Et scelerats avec integrité.
Fuyez, Déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe.
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas:
Chez les humains cherchez d'autres aziles;
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquiles,
Allez trouver ces sages épurez
De vos rayons par l'étude éclairez;
Qui dans le sein de la Philosophie
A vous chercher ont consumé leur vie:
Mortels divins, qui n'aspirant qu'à vous
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court; mais, ô soin inutile!
De ses vapeurs, la Chimere subtile,

Reine absoluë avoit déja surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui sur la foi de leurs foibles sistêmes
Connoissant tout, sans se connoître eux-mêmes,
Cherchent hors d'eux, privez des vrais secours,
La verité qui les fuira toujours.
Ainsi par tout, dans les Cours, dans les Villes
Ne trouvant plus que des ames serviles,
De foibles cœurs, esclaves enchantez
Des passions, leurs seules Déitez,
L'humble Minerve au bout de sa carriere
Choisit enfin pour retraite derniere
Ces lieux divins, ces temples fortunez,
A la sagesse aziles destinez,
Où chaque jour du Ciel même, son pere,
Portant sur eux l'auguste caractere,
Des ses autels les Ministres sacrez
Viennent dicter ses ordres révérez.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux pieds la pieté timide,
La pieté, son unique soutien,
Sans qui vertus, sagesse, tout n'est rien.
Après ce coup, la retraite céleste
Est desormais la seule qui lui reste.
Le Ciel lui-même approuve son dessein:
Venez, ma fille, & rentrez dans mon sein,
Soyez, dit-il, ma compagne éternelle,

L'homme a trahi ma bonté paternelle,
Il a rendu mes bienfaits superflus.
Mais c'en est fait : il n'en joüira plus.
Tous les mortels ont mérité ma haine :
Et si jamais ma bonté souveraine
Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartez le précieux trésor,
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne soit pour lui qu'un secours transitoire,
Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté
Que l'usufruit sans la propriété.

LA VERITÉ.

ALLEGORIE VI.

AU pied du Mont où le Fils de Latône
Tient son empire, & du haut de son thrône
Dicte à ses sœurs les sçavantes leçons
Qui de leur voix régissent tous les sons,
La main du tems creusa les voutes sombres
D'un antre noir, sejour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpens nourrie & dévorée
Veille l'envie honteuse & retirée,

Monstre ennemi des mortels & du jour :
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abbatuë
Ne s'entretient que du fiel qui le tuë.
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obscurs sont chargez en tout tems.
Au lieu de sang dans ses veines circule
Un froid poison qui les géle & les brule,
Et qui de là porté dans tous son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux, & ses lévres éteintes
Sont le sejour des soucis & des craintes :
Sur son visage habite la pâleur
Et dans son sein triomphe la douleur ;
Qui sans relâche à son ame infectée
Fait éprouver le sort de Promethée.
Mais tous les maux, dont sa rage s'aigrit,
N'égalent point le mal qu'elle souffrit,
Lorsqu'au milieu des Nymphes du Parnasse
L'humble vertu venant prendre sa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon,
Quoi ! Dans des lieux où j'ai reçu naissance,
Où de tout tems j'exerce ma puissance,
Une étrangére, au mépris de mes droits,
Viendra regner, & m'imposer des loix ?
Ah renonçons au titre d'Immortelle,

Et périssons, ou vengeons-nous, dit elle!
De sa caverne elle sort à l'instant,
Et de sanglots le cœur tout palpitant
Devant la fraude impie & meurtriere
Hurle en ces mots sa dolente priere.
Ma chere sœur, car dans ses flancs hideux
L'obscure nuit nous forma toutes deux,
Ton ennemie insultant à nos haînes
Va pour jamais nous charger de ses chaînes;
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main forte à mon foible couroux,
Par ton maintien si tranquile & si sage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton sourire, & par tes yeux devots,
Enfin, ma sœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard, qui sous ta vaste robe
A tous les yeux se cache & se dérobe.
Du tems qui vole, employons les momens;
Joins ton adresse à mes ressentimens;
Et prévenons par notre heureuse audace
Le deshonneur du coup qui nous menace.
A te servir je cours me préparer,
Reprend la fraude; & sans plus differer,
La nuit éclose, elle assemble autour d'elle
Les trahisons, sa legion fidelle,
Et le mensonge aux regards effrontez,
Et le desordre aux bras ensanglantez,

Qui secondez du silence timide
Volent au temple où la vertu reside.
Dans un desert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite
Elle vivoit contente & satisfaite.
Là pour défense & pour divinité
Elle n'avoit que sa sécurité.
L'aimable joye à ses regles soumise,
La liberté, l'innocente franchise,
L'honneur enfin, partisan du grand jour,
Faisoient eux seuls & sa garde & sa cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de sa noire ennemie
Sur quel secours appuyer son espoir?
On prévient mal ce qu'on n'a sçu prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale.
Sans nul péril contre elle se signale.
Pour tout appui ses compagnes en pleurs
Avec ses cris confondent leurs douleurs
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
On les dissipe, on la chasse elle-même.
De son bandeau, de ses voiles sacrez
Ses oppresseurs pompeusement parez
Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux respecter leur grimace.
Mais c'est trop peu de cette seule erreur

Pour assouvir leur maligne fureur.
De ses habits par leurs mains dépoüillée,
Des leurs encore Elle se voit soüillée,
Et l'Univers simple & peu soupçonneux
Ose hait en Elle, & la chérit en eux.
Ainsi par tout, solitaire, bannie,
Traînant sa peine & son ignominie,
De tant de dons il ne lui reste plus
Que la constance & des voeux superflus.
Alors la fraude encor plus enflammée
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus leger de ces oiseaux pervers
De qui la voix afflige l'Univers:
Obéi-moi, pars, vole, lui dit-elle,
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les esprits & les coeurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va. Devant toi marchera mon génie.
A ce discours, l'infâme calomnie
Peinte des traits de l'ingenuité
Remplit l'oiseau de son souffle empesté:
Et de concert ces deux monstres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le trouble, les clameurs,
Le bruit confus, les secretes rumeurs,
Les faux soupçons, & les plaintes ameres,
Du peuple ami des absurdes chimeres

Etour-

Etourdissant l'esprit & la raison,
Lui font sans peine avaler leur poison ;
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, poursuivie,
Sans nul espoir à ses malheurs permis,
Eprouve enfin qu'entre les Ennemis
Que l'interêt ou la colere inspire,
Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.
Mais à l'excès ce desordre porté
Réveille enfin la juste verité.
Du haut des Cieux découvrant les cabales
Et les forfaits de ses sombres Rivales,
L'œil enflammé, le dépit dans le sein,
Elle descend son miroir à la main.
De ses attraits l'éclatant assemblage
Se montre à tous sans ombre & sans nuage :
D'un vol leger la Victoire la suit,
Le jour l'éclaire, & le tems la conduit.
Disparoissez, dit la Vierge celeste,
Voiles trompeurs, ajustement funeste,
Dont si longtems le crime déguisé
Trompa les yeux du Vulgaire abusé.
Dans son vrai jour, de sa Troupe suivie
Laissez enfin reparoitre l'Envie ;
Et de ce Monstre impur & détesté
Ne cachez plus l'affreuse nudité.

Voici le tems, Fantômes detestables,
De vous montrer sous vos traits veritables:
Dépoüillez-vous de vos faux ornemens.
Et toi, repren tes premiers vétemens,
Humble Vertu. Tes honteux Adversaires
S'offrent déja sous leurs vrais caracteres :
Pour achever d'abattre leurs soutiens,
Il en est tems, produi-toi sous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare.
A l'œuvre enfin l'Ouvrier se déclare.
Releve-toi. Tous ceux dont la Raison
Est le vrai guide, & l'unique horison,
Par une illustre & glorieuse estime
Te vangeront de la haine du Crime.
Par eux bientôt sur ta tête fanez
Reverdiront tes lauriers fortunez ;
Et tes Rivaux perdant leur avantage,
N'oseront plus te prêter leur visage.
Mais de ton sort l'infaillible bonheur
Sera surtout l'inestimable honneur
D'avoir sçu plaire à ce Prince adorable,
A ce Héros généreux, secourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe est facile,
Noble Vertu, son cœur est ton azile.
C'est dans ce Temple où la noble Candeur,

La Dignité, la solide Grandeur,
La Foi constante & l'Equité suprême,
La Verité je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encensent ton Autel.
C'est-là qu'on trouve au milieu des allarmes
Une ame libre, & sourde au bruit des armes,
Toujours active, & toujours en repos,
Et l'Homme encor plus grand que le Héros.
A ces couleurs tu dois le reconnoitre.
Ce trait suffit. Le tems viendra peut-être
Où je pourrai te peindre ses exploits,
Ses ennemis terrassez tant de fois,
Ce long amas de palmes entassées
Sur les débris de cent Villes forcées,
Ses grands destins, & ceux de tant d'Etats
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaste barriere
Vient de s'ouvrir à sa valeur guerriere ?
Ce fier rempart du Thrône des Sultans,
Qui défendu par vingt mille Titans
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend son hommage au sacré diadême
Du Potentat le plus cheri des Cieux,
Dont l'Univers ait rendu grace aux Dieux.
Pour son secours cette Numance altiére
A vu l'Europe armer l'Asie entiere
Vain appareil d'un impuissant effort.

Leurs Legions, victimes de la Mort,
D'un ſang impur ont arroſé les herbes;
Tout meurt, ou fuit: & leurs reſtes ſuperbes
Vont annoncer au Boſphore incertain
Sa délivrance & ſon bonheur prochain.

Fin des Allégories.

TABLE DES PIECES

Contenuës dans ce Premier Tome.

*Les Augmentations de l'Edition de Londres 1723. sont marquées d'un astérique * : celles de l'Edition d'Amsterdam 1727. sont distinguées par deux asteriques **. Cette nouvelle Edition renferme quelques pieces, qui n'ont pas encore paru ; on les connoitra par cette marque †.*

ODES,

LIVRE I.

ODES LIVRE II.

ODES, LIVRE III.

ODES, LIVRE IV.

ODES ALLEGORIQUES OU CANTATES.

EPITRES.

ALLEGORIES, LIVRE I.

ALLEGORIES, LIVRE II.

Hätchuel
24. 1. 97
2 vols
[ZAH.]







